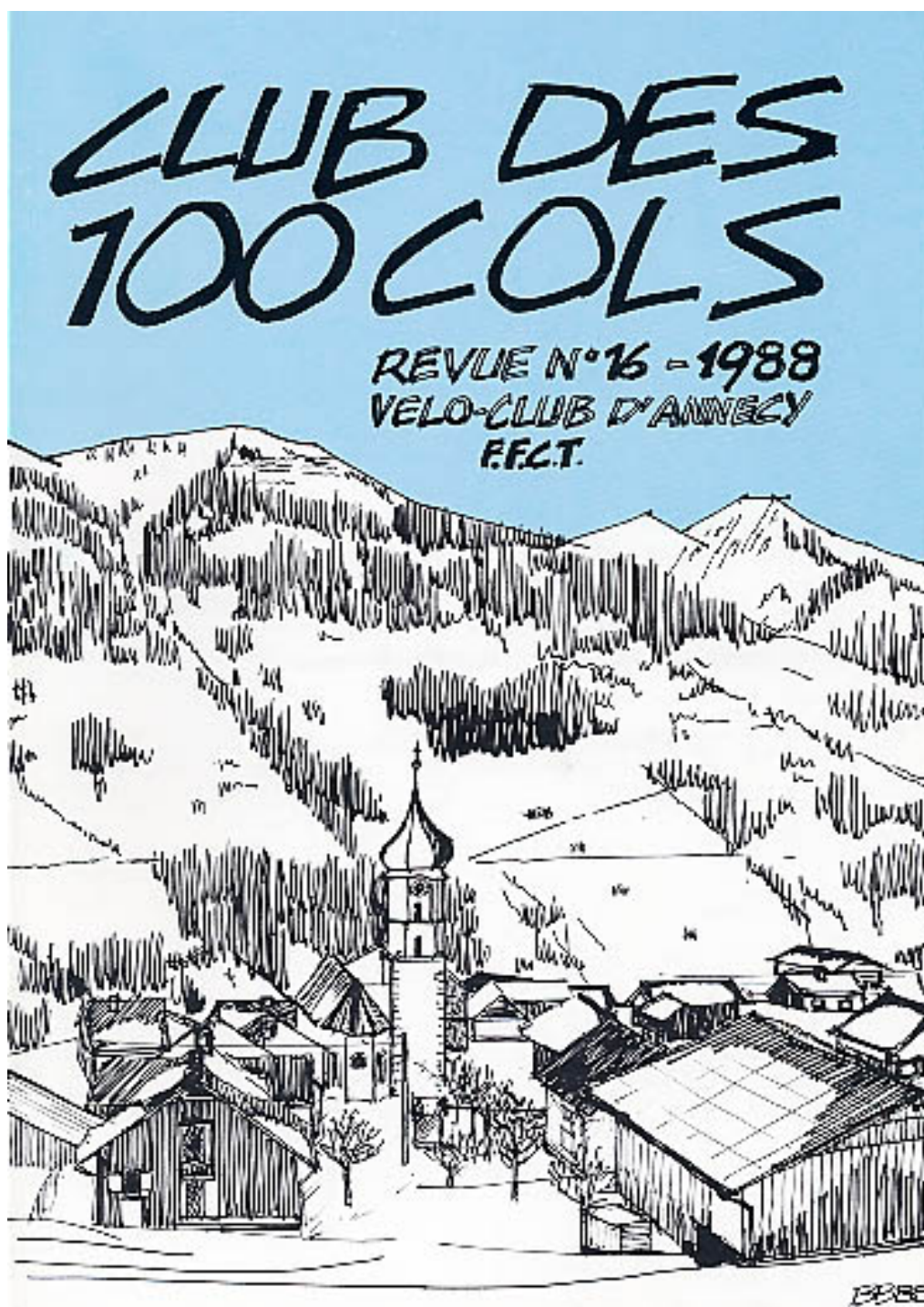


REVUE N°16, 1988



SOMMAIRE

Éditorial.....	3
En hommage à... Elie Bordat.....	4
Pour un Edelweiss.....	5
Comment passer d'un col à une prison.....	6
Jeu.....	8

La forêt de Soignes	9
Cols	11
Réveillon et vœux cyclos	12
Col d'Illoire, col d'Il(us)oire ou la rémission de vos péchés	13
J'ai triché.....	14
L'après-midi d'un fauve	15
Secret défense	18
Allez le France !!.....	20
Le Premier des Cent.....	21
Du cyclotourisme en montagne.....	22
Adieu, Jeannot.....	23
1986 : une année entre 2000 et 2200.....	24
Et Passent les Ans... ..	25
Les vieux cols d'Auvergne	26
Cherel... Cherel... où es-tu ?... ..	28
Le Galibier en muletier	30
Rêveries en Haute-Ariège.....	32
Iseran 1987.....	33
Mon... Col de Jaman 1512m	34
Obscurs propos d'un cyclotouriste éclairé.....	36
Chèr(e)s ami(e)s,	40
Un 25e Col de plus de 2000m bien gagné!	41
Les Pyrénées : la diversité du cyclisme de montagne	42
Les Pyrénées : la diversité du cyclisme de montagne	43
Le chemin du renouveau.....	44
VELO-BONHEUR.....	48
Le col.....	53
Cols Piémontais.....	54
Hé Jean, ton café fout le camp !!.....	57
Petite chanson souvenir de la concentration du Club des Cent Cols.....	58
Cher ami Cent Cols.....	59
La Goutte.....	59
Galéjade ou incompréhension	60
Problèmes de définition	61
Mon dixième 2000 en Espagne.....	62
Sommets Bretons	64
Zéro pointé	67
Charade.....	68
Notre randonnée des cimes grenobloises 1987	71
Les Litanies du Grimpeur.....	71
Randonneuse Occitane.....	72
Réhabilitation d'un col... ..	73
Ascensions au Pays du Soleil Levant	74
Vieilles Amours.....	76
Mes cols par centaines	78
Ad Augusta Per Angusta.....	79
Des Cols Muletiers... de Nuit !.....	80
Ascensions sur le vélo, avec la bécane, sans la machine, sans le bazar.....	83
Un Ténor qui chante faux	84
Déclaration de perte	85
Comptabilité	86
Le Dernier Col de l'Année	87
Pour le Respect de l'article 3	89
Ma Compagne.....	90
Ma Descente sur l'Alpe d'Huez	92
Questions à... 100 Cols	93
Autour du Pic du Béal Traversier	94

ÉDITORIAL

Bonjour...

Chaque cyclotouriste, vit son activité sportive très individuellement et très profondément. Chaque sortie, chaque montée de col, chaque petite sortie ou brevet prestigieux est vécu, par soi-même, et chacun de nous le ressent, dans le plus profond de son coeur, de son esprit et de son corps.

Pourquoi donc, quelquefois avec des amis, souvent avec les licenciés de la F.F.C.T., toujours avec les membres de la confrérie des 100 cols, il se passe quelque chose lorsque, les individuels que nous sommes, se regroupent, par exemple à l'occasion d'une concentration 100 cols ou fédérales?

En 1987, j'ai eu le grand plaisir et la chance, avec d'autres, d'assister à deux concentrations de la confrérie, au col de Cuvery, le 1er août et le 10 octobre au col de la croix de Jubaru.

Chaque fois le miracle s'est produit. Des hommes et des femmes, que tout sépare : l'âge, le pays, la profession, l'origine sociale, la culture, la langue, la formation, etc... se trouvent ensemble, heureux, détendus, complices, en osmose... Dans le Jura ou en Belgique, sans parler de l'accueil chaud, simple, discret, direct nous avons longuement et simplement décliné le plaisir de l'amitié. Chacun de nous a ressenti, le geste, le regard, le sourire de la complicité cyclotouriste de l'amitié gratuite, du respect de l'autre, de l'acceptation immédiate et sans préjugement de l'inconnu... Nous sommes sous le charme...

Nous savons tous que le sport est un des chemins qui permet de mieux conduire sa vie en responsable, en autonome. Il semble que pour la majorité des cycles, et je l'espère la totalité des confrères 100 cols, la recherche de la qualité de la vie, le sens de l'amitié, l'humanisme le plus large sont une composante importante.

La finalité de notre groupe, n'est pas, de gravir le plus de cols possibles, uniquement pour gagner des places dans un classement (ce qui est, comme le jeu, important, mais pas essentiel) mais de vivre notre vie de cyclotouriste, en montagne, en sachant que des milliers d'inconnus vivent un peu, beaucoup ou passionnément cet idéal.

Au très grand plaisir, de vous rencontrer, au hasard de nos chemins.

Henri DUSSEAU

Avril 1988

EN HOMMAGE À... ELIE BORDAT

Rien de neuf au Theodul Pass, entre Valais et Val d'Aoste. Les 4000 valaisans font bonne garde, le Cervin veille, les skieurs ont bouclé leur dernière descente, et le glacier de Theodul poursuit son bonhomme de chemin en direction de Zermatt.

Vent nul, ciel d'azur ; ce mois de septembre 1987 est béni des dieux et notre randonneur collectionneur en tire profit pour jouer à saute-montagne entre Zermatt et Cervinia. Ce passage, l'un des plus hauts, l'un des plus beaux, il faut le franchir sur la pointe des pieds tant l'approche est majestueuse entre Breithorn et Matterhorn, mais aussi le pied léger car de fragiles ponts de neige cachent de sournoises crevasses.

Domaine réservé aux alpinistes, interdit aux randonneurs cyclos, me rétorquera-t'on ! Si le diable réside au Theodul, comme le dit une légende, ce doit être lui qui m'a tenté...

Sur la liste de notre collectionneur, le Theodul Pass a une place bien à part, non seulement en raison de son altitude, mais aussi de sa position au 2463e rang, la même que celle d'Elie Bordat, le doyen de notre confrérie.

Elie, si je n'ai point aperçu tes traces au Theodul, si je n'ai pas croisé ta route en d'autres lieux, qu'il me soit permis de te saluer bien bas en ce haut lieu, et de faire un petit bout de chemin avec toi, comme il m'arrive de le faire quand le hasard des itinéraires me permet de rencontrer d'autres randonneurs sur mon chemin.

Les anciens ont montré la voie : ce n'est qu'il y a une dizaine d'années que j'ai découvert l'attrait des cols, puis des randonnées cyclo-pédestres, enfin des passages à plus de 3000 mètres. En suivant leurs traces, j'ai pu explorer bon nombre de massifs montagneux, des Corbières et du maquis Corse jusqu'aux cols de Carro et de Gioberney, ceux-là à vrai dire guère recommandables.

Gravir 100 cols, quelle idée simple et lumineuse. Merci à Jean Perdoux et à l'équipe en place pour avoir rassemblé les passionnés de randonnées montagnardes.

La route est longue jusqu'au sommet d'un col, et ce qui me conforte pour l'avenir, c'est que la chasse aux cols n'a pas de fin. Avec la certitude qu'il existera toujours des cols à gravir quelque part, le chasseur de cols comprend vite qu'il est en quête perpétuelle. Et dans l'impressionnant peloton des 3000 « 100 cols » qui sillonnent nos montagnes, je suis persuadé que nombreux sont ceux qui lorgnent vers leur 3000e et, pourquoi pas, vers les cols à 3000 mètres, et croiseront ma trace sur le glacier de Theodul.

Michel VERHAEGE
2525 cols dont 418 +2000

POUR UN EDELWEISS...

De passage au camping de Termignon (Savoie), je décidais de glaner quelques cols muletiers.

Ce fut en premier lieu, celui du Petit Mont-Cenis, avec descente vers le vallon d'Ambin en passant par une sente rocailleuse et particulièrement abrupte, pas piquée des vers.

Un orage en formation me fit effectuer le trajet au pas de charge, sous le regard ébahi de randonneurs pédestres nettement plus cool.

Le lendemain, en début d'après-midi, je jette mon dévolu sur le col de Solières (77/9/1/7). Sur la Michelin, un mince filet noir conduit à ce passage obligé qui culmine à 2639 mètres. L'eau m'en vient à la bouche !

La petite route empruntée au cœur du village de Termignon n'est goudronnée que sur deux kilomètres, déjà pentus à souhait. La terre battue prend ensuite le relais.

Je roule sur un chemin suffisamment large pour que des véhicules puissent y circuler. De fait, trois ou quatre voitures de tourisme me croiseront ou me dépasseront. Je déteste ces intrusions, mais qu'y faire ?

La forêt, à majorité composée de feuillus, m'enserme dans une gangue marron-vert. Nombreuses sont les rigoles d'écoulement des eaux de pluie ; la prudence s'impose pour les franchir.

Les cailloux deviennent de plus en plus fréquents et rendent ma progression difficile. Un VTT serait mieux à l'aise sur ce type de revêtement.

Tout près de l'orée du bois, à la sortie d'un lacet, je rencontre un couple de marcheurs du 3ème âge. L'homme est en possession d'une IGN au 1/25000ème ; il me renseigne utilement sur la direction précise qu'il me faut prendre.

J'atteins d'abord un vaste plateau qui découvre une fort belle vue sur le massif du Mont-Cenis. La photo de ce site haut en couleur, s'impose avant de bifurquer sur ma gauche.

La piste empierrée s'enfonce dans l'alpe abondamment fleurie. Le bleu des gentianes printanières rivalise avec l'or des doronic et le mauve des pensées.

Des marmottes dodues s'enfuient à mon approche, sifflant à qui mieux-mieux.

Le pourcentage devient moins sévère et le chemin se rétrécit en un couloir peu large serpentant le long du flanc de la montagne. Au loin, j'aperçois l'échancrure du col de Solières, dominée sur sa droite par les vestiges d'un fortin.

Il me faut encore pédaler durant deux bons kilomètres, coupés de quelques failles et éboulements, où je dois, soit pousser le vélo, soit le porter, avant d'accéder enfin au col.

Alors que je circule sur un gazon spongieux, j'ai l'heureuse surprise de trouver les premiers edelweiss de ma carrière de « cyclo-amateur de cols muletiers ».

Pour moi, ces petites étoiles duveteuses symbolisent à merveille la montagne. J'en cueille trois exemplaires que je range précautionneusement dans mon sac de guidon.

A cet instant, je ressens un bonheur intense tant j'ai la sensation d'accaparer une parcelle de ces paysages d'éternité que j'aime passionnément.

Ces fleurettes, je les dédie sur-le-champ à mon épouse qui comprend et admet sans restriction mon affection pour la Petite Reine.

Jean Jacques LAFFITTE, 79000 NIORT

COMMENT PASSER D'UN COL À UNE PRISON...

Que ne suis-je un colvert pour pouvoir aisément survoler les cols ! Donc je me les coltine loin des champs de colza. Rassurez-vous, je ne souffre pas de colmanie. Lorsqu'ils sont durs, j'aurais même besoin d'un colorimètre en cols pour mieux les voir de loin. Dans les rares montées en ligne droite, je regarde, pour ne pas être découragé par le spectacle démoralisant, les collerettes des petites fleurs du bas-côté, au lieu de contempler la difficulté à venir. Dans ceux, les plus nombreux, en colimaçon, avec ou sans collègue cyclo, j'ai la désagréable sensation de sentir mon pneu arrière coller à la route. Il y a, hélas, peu de collets. Le col de cygne de France a pour nom, col de Belle Barbe, à 45 mètres, dans le Var. La belle barbe, quels excellents prémices. La France métropolitaine comprend 15 cols de moins de 100 mètres. J'ai réussi à passer celui de l'Esquillon, près de Mandelieu, à 83 mètres, parce qu'on me l'a signalé au passage. A cette altitude, on peut les apercevoir sans collyre, les avaler sans collutoire. Je ne ferai pas un colloque sur le sujet, avec ou sans transition. Je suis, en passant, un de leurs colocataires temporaires. Comme ils ont pour moi la couleur de la gêne, je ne serai jamais un des colonels de la colonie du club des Cent Cols, qui incorpore bon nombre de colosses, dont l'étonnant Pierre ANSEL. Il avait à son palmarès, fin 1986, 1033 cols dont 544 à plus de 2000, 53 % de son total, comme s'il avait collectionné les autres en allant les chercher vers le titre de champion des + de 2000. Le second était à 365, loin de lui. En somme, je n'ai pas le coloris voulu, avec mes 'largement moins' de 200 cols, dont tout de même La Bonette, proclamé à tort le plus haut d'Europe à 2802 mètres, et la Lombarde à 2350 mètres, enchaînés le même jour.

Je connaissais l'existence du club depuis huit ans, lorsque je me suis décidé à chercher à établir le bilan de mes escalades depuis 1975, année de mon arrivée en France, de retour du Maroc, depuis le premier, le col de la République en journée Vélocio, en 1 h 09' 03", par précaution. Mais comment les récapituler ? La solution a été simple : un mauvais exemple à ne pas suivre. Je descends tous les ans, depuis Vichy, vers Pâques en Provence, à travers l'Ardèche. Et, toujours depuis Vichy, je pars en randonnées permanentes. Je suis donc allé trouver le capitaine de route des fêtes pascales ; un autre ami, également membre du club, auquel j'ai remis les cartes tracées de mes randonnées permanentes, sur des Michelin au 200000ème. A l'un comme à l'autre, j'ai demandé de répertorier les cols que j'avais escaladés sans en prendre note. Tous deux m'ont remis leur liste un peu plus tard. Voilà comment j'ai été crédité de mes 75 premiers cols. Je me souvenais d'avoir réalisé avec l'A.S.G. Vichy, un Audax Vichy-Le Galibier-Vichy, par le Lautaret. A 77 dont seulement 2 + de 2000, je devais compléter par mes descentes en Provence et mes randonnées permanentes, mais en établissant l'état moi-même, cette fois. Et puis, pour engranger quelques 2000 supplémentaires, je suis allé en 1986 chez un ami cyclo à Grasse, fouiller une partie de l'arrière pays de Cannes et Nice, prodigue en la matière. C'est ainsi que j'ai adhéré au club, avec 158 cols dont 10 + de 2000. Je continuerai par ces trois sources, sans ambition, compte tenu de mon âge.

Je trouve passionnant de découvrir la France, progressivement, grâce aux randonnées permanentes. Au moment de la rédaction de ces lignes, j'en ai effectué 29, totalisant 25619 kilomètres plus 12673 km d'approches : 27606 en tout ; sur 113000 km en cyclo, c'est déjà un bon pourcentage. J'ai tracé, petit à petit, sur une Michelin au 1.000.000ème, avec un feutre noir, mes différents parcours. Cette carte est devenue spectaculaire. Je l'ouvre tous les ans, vers les mois de Mars-Avril, pour choisir le secteur encore inexploré, où je vais aller, les beaux jours arrivés. Je vais encore l'améliorer, car à la retraite désormais, je partirai deux fois l'an, au lieu d'une. Quoi de plus astucieux pour visiter la France, en vélo, que les randonnées permanentes ? Entre 13 (les Cévennes d'Anduze, Alés, à Pradelles, au-dessus de Langogne) et 23 de moyenne, selon les difficultés du jour, avec 8 kilos de bagages. En débutant éventuellement le B.C.N. ou en faisant les B.P.F.

Mais je ne vais pas résister à l'envie d'évoquer mes deux souvenirs extrêmes de randonnées permanentes.

Dans le tour des Abbayes Normandes, en 1981, où les photos personnelles, c'est très astucieux, font office de contrôle, je devais trouver, à Saint-Sauveur le Vicomte, dans le Cotentin, une abbaye de nones en activité, ce qui est rare. On m'indiqua, dans le village, la route à suivre : vous la trouverez en haut de cette côte. Arrivé au point indiqué, je ne voyais rien. Miraculeusement passait sur la route un piéton égaré, à un kilo-

mètre du village. Regardez ce mur d'enceinte, me dit-il, il entoure l'abbaye que vous n'apercevez pas ; elle est en contre-bas. Effectivement, je trouvais la porte, commençais à visiter les extérieurs, pour terminer par la chapelle moderne, de la dimension d'une église.

J'y étais depuis une dizaine de minutes, regardant de droite à gauche, de haut en bas, lorsque tout à coup, j'entendis l'orgue attaquant du Bach. Me retournant, j'apercevais alors au pupitre, mon piéton égaré ; c'était le titulaire de l'orgue. Il a joué pour moi seul, pour faire plaisir à un solitaire de l'effort, durant une bonne demi-heure. Quel repos de seigneur ! Inutile d'affirmer combien je l'en ai remercié.

L'autre souvenir date de 1986. J'étais dans le Raid Cyclo du Midi : 1010 kilomètres, pas faciles bien entendu, comme toutes les randonnées permanentes, sauf la plus belle à mon sens : celle des châteaux de la Loire-18 châteaux visités en une semaine et 710 kilomètres. A 62 ans, je couche dans les petits hôtels dont la France est truffée sur les routes secondaires. Lorsque je décide de m'arrêter, entre 18 h 30 et 19 h 30, je trouve très souvent un hôtel dans les 10 à 20 kilomètres qui suivent. Je n'ai jamais eu de problème pour me doucher à l'étage, dîner et dormir en payant ma note avant d'aller me coucher et repartir le lendemain, à la pointe du jour. Même à Camaret, en Bretagne, dans le Tour du Littoral Breton en 1980, le 14 juillet. Un hôtelier a téléphoné pour me faire attribuer une chambre d'hôte en ville.

Donc, le vendredi 13 juillet 1986, je me décidais, profitant d'une longue descente, quelques kilomètres après le col de Quillan, à parcourir l'étape Montlouis-Sète, 219 kilomètres, terminée à 19 h 45, à temps pour commencer, sans risque dans mon esprit, la quête d'une chambre d'hôtel. Une tentative, deux, trois, cinq, bientôt dix. Au dixième hôtelier, je demandais que faire. Il me répondit : mon pauvre monsieur, les chambres d'hôtes n'existent pas ici. Nous avons plus de 600 chambres à Sète, mais pour en avoir une à cette époque de l'année, il faut avoir retenu au moins deux mois plus tôt.

Moi qui le matin en partant, ne sait pas où je serais le soir ! Que puis-je faire ? Allez voir au commissariat de police si l'on peut quelque chose pour vous. Bon enfant, le commissaire me reçut gentiment, tenta alors, en vain, de téléphoner aux hôtels de Frontignan-plage distante de quelques kilomètres de Sète : mon pauvre monsieur, je ne peux rien pour vous ; passez la nuit dans la salle d'attente de la gare, à 200 mètres d'ici. Je me présentais poliment au guichet de vente des billets pour en demander l'autorisation : Impossible, la gare est vidée et fermée de 23 heures à 5 heures du matin.

Pour quelle raison ? Parce qu'avec les bateaux Sète-Tanger, les Marocains la transformaient en terrain de camping. Patatras ! nouvel échec. N'ayant pas dîné, j'allai au buffet de la gare, pizza et hot-dog seulement, je narrai ma mésaventure à la serveuse. Mon pauvre monsieur, j'ai peut-être une solution pour vous dépanner. Mon père est directeur du camping de Frontignan. Il loue trois caravanes à la nuit, je lui téléphone. Ce qu'elle fit, sans plus de succès que le commissaire. Et si je couchais sous une table, dans un coin « Ca ne va pas marcher : la patronne ferme elle-même. En faisant le tour, elle vous verrait ». Me voilà derechef au commissariat, dont le responsable, navré, impuissant, me dit alors : Ecoutez, tout ce que je pourrais faire pour vous, c'est de vous mettre en tôle, si vous me disiez avoir volé votre vélo. Quelle bonne idée ! J'enchaînais aussitôt : en avez-vous une de libre ?

« Oui, mais je vous avertis : ce ne sont que d'étroites geôles provisoires, avant transfert dans une prison centrale. On couche par terre ; le banc, de la largeur de la cellule, est trop étroit ; il n'y a qu'une simple couverture, à mettre sur le dallage. Elle donne sur un couloir allumé en permanence. La radio fonctionne haut et fort, et n'importe quand, au milieu de la nuit. Nos équipes changent toutes les quatre heures. Chacun raconte sa vie de la journée en arrivant, à proximité ».

Réveillé, je l'ai été une bonne douzaine de fois, me rendormant de la fatigue du juste cyclo cependant, et c'était le but recherché, à l'abri de l'humidité de la nuit en bord de mer. Je sortis le lendemain, ma porte était, bien sûr, restée ouverte, sous les yeux rieurs des nouveaux visages. Pour entamer tranquillement 158 kilomètres, malgré un fort vent contraire, dénommé l'Eze.

Voilà pour les souvenirs extrêmes de mes randonnées permanentes, de Bach à l'orgue de Saint-Sauveur le Vicomte, à la prison de Sète qui reste finalement un bon souvenir par sa drôlerie inattendue. A ceux qui me disent : comment faites-vous pour voyager seul, je réponds : on m'a affirmé que je ne trouverai jamais de fou pour m'accompagner. Mais, rassurez-vous, en réalité je ne suis jamais seul. Outre Dieu qui m'aide et qui me guide, j'ai toujours les mêmes deux fidèles amis avec moi. Nous roulons de concert, côte à côte. Ils ont pour nom, Courage et Volonté. N'avez-vous pas les mêmes compagnons, ami lecteur, que vous pédaliez en groupe ou en isolé ? Sur les rares portions plates de France et de Navarre ou dans un Col.

Géo ALLEGRE
A.S.G. Vichy

JEU

Tout le monde a lu ou entendu parler du livre de Louis Nucéra : «Mes rayons de soleil» paru chez Grasset. Une des deux citations suivantes a été tirée d'un livre de Louis Nucéra (Le kiosque à musique en livre de poche) ; l'autre est totalement fautive, n'étant qu'inspirée.

1 «Le plaisir que le vélo et les cols offrent aux femmes et aux hommes est toujours à la hauteur de celui dont ils rêvent.»

2 «Le plaisir que les hommes offrent aux femmes n'est pas souvent à la hauteur de celui dont elles rêvent.»

P. ANDRE

Réponse : seule la seconde citation est de Louis Nucéra. A chacun son dû.

LA FORÊT DE SOIGNES

La forêt, c'est encore un peu de paradis perdu (Marcel AYMÉ).

Un jour, par une chaude après-midi printanière,
Une maman et son enfant
Flânent allègrement par la sente d'une sapinière
Et, se fauflant de clairière en clairière,
Découvrent la merveilleuse forêt du Brabant.
Dans le sentier qui joue à saute-mouton
Le bambin s'en donne à cœur-joie,
Ignorant toutefois
Que Soignes se profile à l'horizon
Pour le restant de ses jours de garçon.
Ils s'arrêtent, prennent un peu de repos
Sur la berge d'un des étangs de Groenendaal.
Sous les pleurs d'un saule, une carpe paresse sur le dos
La maman se réjouit de prendre le soleil,
L'enfant, lui, préfère épier les ébats d'une corneille.
Hélas ! l'heure avance inexorablement
Il se fait tard, dit la maman
Rentrons par le Chemin du Hazendaal.

Le décor est planté. Notre héros reviendra volontiers
Jouer ou vagabonder dans le chemin du TERRIER.

Vient l'adolescence. La forêt sombre dans l'oubli
Camouflant à de rares occasions quelque jeu interdit.
Ni l'isolement d'un chêne prestigieux
Défiant la futaie des hêtres majestueux ;
Ni le jaune du genêt, ni le mauve de la bruyère
Chassant la myrtille égarée ou l'arrogante fougère ;
Plus rien hélas, plus rien ne lui inspire de l'attrait
Le Val-Vert l'indiffère.
N.D. de Bonne Odeur ! Quel mystère ?
Plus rien hélas, plus rien ne lui plaît.

L'adolescent se détache de la nature.
Il néglige jusqu'à ignorer cet écrin de verdure.
Et pourtant !
C'est méconnaître le Sylvain, ce Dieu puissant des Forêts
Qui, ne s'avouant pas vaincu
Entreprenant de reconquérir son sujet
Et projette l'ensorcellement un joli mois de mai.
De fait, un beau matin, notre héros promène son chien
Dans les matiti près de la Drève des Augustins.
Une myriade de jacinthes bleues courbent la tête
Sur son passage
Invoquant les Dieux en silence
Pour que dans un élan fatal, il ne leur fasse outrage.
Le miracle s'accomplit. Magnanime, il accorde sa clémence
Sensibilisé par la souffrance de ces hêtres déchaussés

Alors que du Rouge-Cloître, il rejoint la rue
Des Deux Chaussées.

Appréciant davantage ce havre de paix
Il se promet désormais
A l'instar des Van Der Goes, Oleffe et autre Willequet
De respecter ces lieux divins à tout jamais.
Dés lors, cet enthousiasme ne fera plus que croître
Et embellir.

Bon Dieu ! J'oublie la petite reine, que diable !
Car c'est à elle qu'il doit ce plaisir ineffable
De reculer sans cesse les frontières soniennes présentes
Et à venir.

Depuis, il s'aventure dans les chemins les plus hasardeux
Comme la Dronkenmandreef, ornière saupoudrée
De lumière tamisée par les mélèzes et les résineux ;
Comme la Drève des Brûlés,
Longue ligne droite aux vignobles pavés ;
Comme la Wollenborre, bordée d'orties et de fourrés
Et puis, qui s'en va mourir dans les Etangs des Enfants Noyés.

Et, comme cette fabuleuse histoire est loin de s'achever
Je crains de me noyer dans la mare à Grapin.
Aussi, permettez-moi de prendre congé
Et, de ce pas, m'en vais me balader
Dans le Bois des Capucins.

En lingala : Matiti = Fourrés

J.BRUFFAERTS
(09/09/1986)

COLS

Né dans la montagne cévenole (celle de Chabrol), j'aime la montagne. Venant au cyclotourisme, il était inévitable que je la visite sur le vélo.

Je devins collectionneur de cols sans m'en apercevoir. Plus tard, je découvris l'existence de la confrérie des 100 cols et en devins dès lors un membre actif.

J'aime bien sûr tous les cols, mais certains d'entre eux m'ont apporté un petit plus que je voudrais vous faire partager.

Les Brousses, avec ses 446 mètres, peut paraître modeste, mais, lors de mes douze ans, sur les traces de Bahamontés, il me fit beaucoup rêver.

Le Malpertus, parce qu'aujourd'hui disparu, fauché par le progrès.

Le Lautaret, premier 2000.

Noyer et Chaudière me donnèrent chaud tandis qu'Agnes et Colombière furent franchis dans le brouillard.

Le Meyrand sous la neige, suivi du Mas de l'Air sous la grêle me procurèrent des souvenirs cuisants.

Du haut de ses 2444 m de non revêtu, Moutière me livre, en plus d'un paysage grandiose, un Bourricot et quelques campeuses fort peu vêtues.

Pascalin, Lombard et Peureux, plus long à écrire qu'à monter.

La Bonette, longue pente régulière, fut gâché par une marmotte massacrée par un chasseur fier de lui.

Le col de Mantet, le plaisir du goudron retrouvé, après la traversée du Canigou et de ses Roques Blanches.

Le Cormet de Roselend, qu'un jour de détresse, je finis à pied.

Mais si certains sont des os ou des croix, il me fut possible, en montant au Paradis, de voir St Pierre avec l'Ange, écouter Cantepredrix.

Bien sûr, j'eus d'autres aventures. Ainsi, en exil chez les Gascons, vis-je un prince sur de Belleroches rendant Justice à la beauté de Dyane ; celle-ci, plus habituée aux odeurs de Lentisques qu'à celles des Pistoies, succombait sous le charme.

St Genest passant par-là, délivra la belle des griffes de ce loup. Celui-ci, fuyant à Grandpas, se révéla en fait, un triste cyclotouriste.

Une autre fois, à la Chapelle de N.D. des Abeilles, un évêque, Belle Barbe au vent, Bonnet sur la tête et croix en main, bénissait pêle-mêle, Lièvre roux, Biche, Chat et Cabre, Saint Nicolas sonnait l'Angélus alors que St Sébastien, assis sur sa Cadière, dormait sous un Figuier.

Je pus également franchir Barrière ou sauter Portail qui gardaient Veau, Vache et Bourricot, mais aussi monter les Vieilles et descendre le Pendu qui hélas était déjà un Homme Mort.

Monter la Garde avec des Sentinelles lorsque Bayard n'est pas loin, me fut pénible, mais traverser les Prés

Salés à Pas de Loup avec une Fromagère ou une Muse fut plutôt Gentil.

Après toutes ces Batailles, il m'arriva d'en livrer une dernière à Bacchus, alors, malgré St Vincent, tel Alexandre, vaincu, je m'allonge au bord des Vignes et à l'ombre d'une Pierre Plantée, je m'endors en rêvant à de future conquêtes.

(Tous ces Grand ou Petit Col m'ont vu passer, un jour ou l'autre, avec le vélo, parfois dessus, parfois dessous).

Emile SOULIER
U.C. MORNAS

RÉVEILLON ET VŒUX CYCLOS

Comme les années précédentes, j'espère bien commencer la nouvelle année sur le vélo, sur la route de la Turbie, sur le 40 x 19, à l'heure où les fêtards de la nuit de la Saint-Sylvestre rentrent à la maison, enrichis ou appauvris par la tournée des casinos, avec ou sans gueule de bois ou crise de foie... Chacun ses traditions...

Je ferai sonner le réveil vers 3 ou 4 heures, et, sans faire de bruit, je prendrai la route pour le premier tour de manivelles, à la lueur des étoiles, des lampadaires du bord de mer ou des phares des voitures: lumières jaune ou blanche selon qu'elles soient françaises ou italiennes. Ce sera mon premier kilomètre de l'année, ma première grimpée, mon premier col pour mon premier lever de soleil sur la Méditerranée... Comme si c'était le premier jour d'un monde nouveau et d'une vie nouvelle, le tout début d'une année toute neuve. Comme chaque année, je serai particulièrement attentif au premier chant du coq, au premier angélus, aux premières odeurs de croissants, aux premières lueurs à l'horizon pour ne rien perdre de cette fête sensuelle et des gourmandises de la vie. Ce seront mes premières émotions, mes premiers frissons, mes premières suées, mes premiers bonheurs... Peut-être aussi mon premier sens interdit, mon premier feu rouge grillé, le premier pavé des possibles chutes de pierres...

Et l'illusion d'être chaque année au-delà du col de l'Arme... à gauche, le premier au Mont Agel, à flirter avec les lacets de la route militaire, hélas toujours interdite et désirée.

Et puis, je m'arrangerai pour travailler ce jour là : j'aime bien travailler quand les autres ne travaillent pas, et ne pas travailler quand les autres travaillent... Ce sera aussi un bon prétexte pour éviter de rencontrer chez moi toutes sortes de chiens, de chats, de perroquets, de poissons rouges et autres animaux domestiques venus à la maison chercher ou donner la bise.

On peut se demander pourquoi je monte ainsi à La Turbie le 1er janvier et à longueur d'années et d'années... C'est moins par obligation que par nécessité, moins par accident que par maladie ou bonne santé. Moins par hasard que par le choix... Plus qu'une habitude ou une tradition, c'est une fidélité... C'est peut être aussi pour l'eau de la fontaine, pour le monument d'Auguste, pour le souvenir de Napoléon, pour la dévotion à Saint Martin, pour la boulangère, pour un coin de ciel... C'est sûrement pour mon plaisir, pour le plaisir de te rencontrer, Toi que j'ai déjà rencontré(e) et que j'espère revoir... Toi que je ne connais pas encore et que j'espère rencontrer... A la Turbie ou ailleurs...

Paul ANDRE
MENTON, Décembre 87
La fourmi rouge de la Turbie.

COL D'ILLOIRE, COL D'ILL(US)OIRE OU LA RÉMISSION DE VOS PÉCHÉS.

Ceci vous est dédié, à vous mes chers confrères du club des 100 cols qui avez beaucoup péché, vous qui savez qu'un col se « franchit » dans le sens de la montée, vous qui en avez « gravi »... dans le sens de la descente ! Oui, je sais, vous êtes fidèle disciple de Newton, et la gravitation vous attire irrémédiablement vers le bas ! Vous aussi, les respectueux du règlement dont la bicyclette s'est retournée toute seule vers le sommet juste sur la ligne de crête. Vous qui avez remonté les 100 mètres de la descente que vous commencez (« Tiens, il a perdu quelque chose » ont dit ceux qui vous ont vu). Vous les tandémistes, qui avez franchi le sommet avec votre équipier assis à l'envers !

Vous tous, grands pécheurs que vous êtes, à moins que vous n'avez gravi septante sept fois l'Izoard, le Parpaillon, le Tourmalet, allez chercher votre plénitude du côté des gorges du Verdon. Vous y trouverez votre Perdoux. Pardon, je voulais dire « pardon ».

Avouez que vous sentez déjà les flammes de l'enfer vous lécher les boyaux (car en plus, vous utilisez des boyaux, tristes cyclotouristes). Oui, l'enfer, vous allez le connaître avec un col officiel qui n'en est pas un !

Vous êtes parti de bon matin dans la fraîcheur pour faire les gorges du Verdon. La petite chapelle de Notre Dame de Liesse, perdue dans l'immense camp militaire de Canjuers, vous a rendu joyeux et vous avez mis tout à droite. Malgré l'interdiction, vous avez pris la route militaire qui, en surplomb, vous permet d'admirer la fantastique couleur turquoise du lac de Sainte-Croix au sortir des gorges du Verdon.

Virage à droite au petit village d'Aiguines et vous abordez d'un cœur léger ce col d'Illoire dont les 964 mètres ne feront qu'une bouchée pour l'ogre de dénivelée que vous êtes.

Ainsi en tout cas, va cheminant votre esprit dans le doux parfum des gaz d'échappement cosmopolites qui agrémentent votre progression. Ce que vous ignorez, c'est que ce sont les fumées de l'enfer qui vous enveloppent.

Bizarre cette pancarte de col dans un virage qui monte. Et puis la montée vous a paru bien rapide, bien facile.

« Non, c'est normal, avec la forme que j'ai », vous dites-vous. Et puis le sommet doit être juste après le virage suivant ! Erreur fatale ! Il n'y est pas. Ni au suivant du suivant. Ni au suivant du suivant du... etc... La route continue de s'élever. Lucifer ricane. Perplexe et furieux, vous sortez votre dictionnaire de poche.

Col : « Partie déprimée d'une ligne de crête assurant la liaison entre deux vallées ». Pour le moment, c'est vous qui êtes déprimé. Mais la vallée, elle... atteint des sommets, et vous, vous touchez le fond de l'abîme.

Illusoire, illusoire, vous dis-je. A ce moment-là vous reviennent en mémoire les vers de Verlaine :

« Tout suffoquant et blême
Quand sonne l'heure... »

L'heure pour vous d'expié, mes frères ! Allons tous à la Corniche Sublime ! Et ne pédalez plus !

Bernard ESNAULT

J'AI TRICHÉ

Eh oui, ça arrive !

Mais laissez moi vous conter l'histoire. En ce 13 mai, mon vélo, ma femme et le sien, d'Andorre, remontâmes la Valira du Nord jusqu'à La Massana. Là, direction Erts et Pal. Un petit arrêt pour y voir l'église du XIIème, fermée comme presque toutes les églises andorranes.

Passage à la station fraîchement créée de Pal, et arrivée au col de la Botella (2069 m) où s'offre à nous un superbe panorama. Là, madame redescend car elle remonte plus vite qu'elle ne descend. Mon destrier et moi-même suivons le balcon qui nous mènera au Port de Cabus. Quelques plaques de neige nous gênent un peu, mais moins que les (rares) autos qui doivent stopper. Puis ce sont les eaux de ruissellement qui rendent la progression difficile. Sous nous s'étend la vallée où se niche Os de Civis, petit village adorable qui mérite la descente (possibilité d'y manger admirablement pour pas cher et de rejoindre Andorre sans faire demi-tour).

Voici enfin le Port de Cabus (2301 m). Un article de Pierre Roques m'avait décidé à le tenter alors que les cartes n'indiquaient ni route ni chemin. Alors direz-vous ? Il l'a monté sur le vélo, en quoi a-t'il triché ? C'est tout simple : Pierre Roques l'avait monté par le côté espagnol, côté où n'existe qu'une route non revêtue et en piteux état. Et moi, je l'ai monté côté andorran, sur le goudron (sauf le dernier kilomètre).

La preuve que j'ai triché : le sort me l'a donnée : toutes les photos que j'y ai prises ont été ratées : la pellicule n'accrochait pas. J'ai donc dû y remonter une deuxième fois pour les refaire. La morale est sauve.

P. CHATEL (N° 2081)
De PONT A MOUSSON

N.B : Pour les chasseurs : Il existe sur le terrain et sur les cartes andorranes (à jour elles), un col sis près de la nouvelle station de Pal. On y accède par la nouvelle route goudronnée (non mentionnée sur l'IGN au 1/100000ème) menant à la nouvelle station, versant sud (fléchage touristique) ; il s'agit du col de Passadès :1678 m.

En 1987, j'ai monté autant de cols que les 5 dernières années, alors certains m'ont marqué : Le Port d'Envalira, parce que depuis Porté-Puymorens, j'ai réussi à y faire monter madame sans rechigner ; elle avec qui moins de deux ans plus tôt, j'avais dû ruser et re-ruser pour lui faire monter son premier col : la Sablonnade (509,87-2). Ceux qui connaissent apprécieront la progression.

Le col de la Trace pour y être monté sous la pluie, les pieds dans le ruisseau qui sert de laie forestière (merci IGN), alors qu'une belle route existe mais n'est pas reprise sur les cartes.

Le doublé Trappin des Saules (88-32) - col des Huttes (88-33) parce que quatre tentatives m'ont été nécessaires pour m'y retrouver dans le dédale des routes forestières y menant.

Le col de la Llose (66-321) pour son paysage inversé : désertique et aride en bas vers Olette, verdoyant et sauvage après Ayguatébia.

Le Port de Cabus (ou Cabris) pour la superbe route qui y mène, et les paysages pleins de calme qu'on y trouve.

Le col de la Pinatelette dans l'Estérel, parce que malgré la multitude de cols que compte ce massif, il suffit d'ouvrir les yeux pour en découvrir d'autres.

P. CHATEL

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUVE

Mes vacances 1987 ont eu pour cadre le parc régional du Haut Languedoc, à 750 m d'altitude, au bord du lac du Laouzas. En fait, j'ignorais tout de cette région, sauf qu'à l'étude de la carte, les cols y foisonnaient. En réalité, j'ai découvert un paradis pour cyclos-montagnards avec 51 cols franchis en trois semaines, dont douze en tandem, et une bonne trentaine gardés en réserve pour un prochain séjour.

J'extrait de mes souvenirs de cette période, juste pour vous le faire partager, un après-midi particulièrement riche en joies diverses et en sensations, avec le secret espoir de vous donner l'envie d'aller vous aussi découvrir le Sidobre aux rochers tremblants, les monts de Lacaune, ceux de l'Espinousse ou encore le Caroux.

Malgré l'espace qui s'offrait à lui, riche de lacs, de fougères, de forêts sombres, de gras pâturages et de fruits des bois sans nombre, il se sentait tel un lion en cage. Chacune de ses sorties, chacun des cols franchis pour enrichir sa collection, n'entamait que peu le capital à sa portée, ne donnait qu'un petit coup de griffe à cette montagne si belle, et ses vacances de juillet 1987 passaient si vite ! Pour sûr, le palmarès 1987 ne serait pas de la même veine que la cuvée 1986, récoltée dans les Corbières. Il lui fallait réagir et croquer à belles dents dans cette nature généreuse pour présenter en fin d'année, un tableau de chasse digne de lui. Dans ces conditions, le col de la Jasse (901 m), franchi le matin même en tandem, n'allait constituer que le prélude à l'après-midi d'un fauve.

Il hâta le déjeuner et, pour une fois, partit tôt. Son repas de la journée serait d'autre nature.

La plage du Laouzas résonnait des cris joyeux des estivants ; les planches à voile se plaignaient un peu du manque de vent mais lui, en revanche, appréciait beaucoup cette atmosphère calme et propice aux joies du vélo. Il refit pour la énième fois la route vers Murat, revit les mêmes pêcheurs le long de la Vèbre et salua au passage les nombreux menhirs qui décoraient cet itinéraire facile.

Il piaffait d'impatience : Vite un col !

Murat vit passer son ombre sur ses murs bardés d'ardoises grises, à l'heure où tant de vacanciers sombraient dans une sieste réparatrice, ou se baignaient au Laouzas. Pourquoi bifurqua-t'il vers les Sénausses, puisque, d'après Chauvot, le col de la Garenne était muletier avec poussage obligatoire ? Nul ne saurait le dire, l'inspiration sans doute, l'instinct que l'on prête aux grands fauves, car jamais ses roues ne durent quitter le goudron.

De mémoire d'un éleveur local consulté, le goudron devait bien dater d'une quinzaine d'années déjà ! Au col (925 m), le premier de l'après-midi, la vue embrassait un large panorama dominé par le sommet de l'Espinousse qu'il devait franchir en fin d'après-midi, au moment du retour. La descente pour digérer ce premier col fut des plus agréables : une petite route bordée de clôtures destinées à contenir les troupeaux de brebis dont le lait deviendrait un jour prochain du Roquefort.

Revenu sur la grande route, le col Del Pal (864 m) ne fut qu'une simple formalité, tout juste au sommet, un petit raidillon. En revanche, après le pont de la Mouline, la remontée vers la Croix de Mounis offrait un kilomètre assez pentu. A la Croix de Mounis (800 m), il fit un bref arrêt photo car la vue le valait bien. La montagne de Marcou lui offrait ses escarpements rocheux violacés dominants la petite vallée de Bouissou et, loin devant, au-dessus des vallonnements embrumés de chaleur, la Méditerranée faisait miroiter ses eaux, qu'il devina saturées de touristes.

Il se lança alors dans une descente de 7 kilomètres pour 500 m de dénivelé, en souplesse, comme tout fauve qui se respecte. Il traversa le petit village de Pabau, le mal nommé, croqua sur sa lancée le col de Plo (521 m) oublié sur le guide Chauvot, puis il glissa, en compagnie de la Mare, de Castanet le Haut jusqu'à

Plaisance. Un bref arrêt lui permit de photographier le vieux pont, puis il se dirigea vers Saint Genies de Varenal, ancien bassin houiller, pour conquérir sans coup férir, de nouveaux cols.

Celui de Taregals (435 m) ne lui demanda qu'un tout petit kilomètre d'efforts. Après une courte descente puis une ascension brève mais très pentue, il fut rejoint au sommet de Sals (475 m) par l'un des membres de sa confrérie, tout comme lui à la chasse. Ils ne se connaissaient pas mais ils se reconnurent immédiatement aux curieux petits ronds de feutre noir sur leur carte routière. D'autre part, nul autre touriste ne se serait osé sur de telles routes, si belles qu'il faut, pour les parcourir, savoir les mériter. Son compagnon d'un instant n'avait qu'une carte Michelin alors que lui, mieux équipé, explorait le terrain à la carte IGN au 1/25000ème. Il l'invita donc à la rencontre d'un col inconnu chez Michelin et ils partirent de concert. Ils passèrent à la descente le col des Vignes (413 m) puis, et c'était là l'offrande, le col de Las Couches (409 m) au terme d'une petite ascension muletière avec, au départ et à l'arrivée, le passage d'un gué quasiment sec.

C'est à St Gervais sur Mare, à 300 m d'altitude que leurs routes se séparèrent : l'un visait le col de Layrac et celui de Bélugos tandis que l'autre voulait s'offrir les crêtes de l'Espinousse. La chaleur de ce début juillet se faisait insistante et il profita quelques instants de l'ombre fraîche des platanes centenaires de St Gervais, avant de se lancer dans un aller-retour de 8 km à la cueillette du col des Treize Vents (600 m), court certes, mais très pentu.

A nouveau à St Gervais, il changea de vallée pour aller à la rencontre du col de la Pierre Plantée (509 m) avec, à son sommet, un petit menhir malheureusement christianisé par une croix gravée.

La pente était plus douce et le paysage plus calciné, car il entra dans le Caroux calcaire que les guides touristiques, dans leurs raccourcis parfois hâtifs, qualifient de montagne de lumière. Il s'attaqua courageusement au col muletier de Vente Vieille (à peine 100 m de dénivelé au départ de la D180 E) mais, à son grand dépit, fut vaincu par les ronces et dût rebrousser chemin. Il y avait pourtant près du sommet, sur le bord d'un sentier, encore visible, une maison, hélas abandonnée, cernée par des vestiges de vignes. Amis chasseurs de cols, nous sommes, nous aussi, victimes de la désertification des montagnes, car là où l'homme et ses troupeaux ne sont plus, les passages disparaissent, dévorés par les ronces et les genêts, tout aussi fauves que nous.

Deux ou trois lacets bien dessinés le conduisirent au col de la Madale (691 m) puis, au terme d'un petit aller-retour muletier au col de Jacquet (695 m), sans quitter la ligne de crête, et donc, sans gros efforts. Il descendit encore sur 4 kilomètres, juste pour chercher le col des Princes (588 m) et pour découvrir une petite partie de la forêt des écrivains combattants. Chacune de ses allées, chacun de ses carrefours porte le nom d'un écrivain qui s'est battu pour la France, et c'est émouvant de voir ainsi associés étroitement, la nature et ses plus fervents admirateurs. Il lui fallut ensuite remonter sur 4 kilomètres pour revenir au col de Madale mais la fraîcheur du sous-bois l'aida dans sa quête à l'altitude perdue auparavant.

Après le col, le profil de la route s'assagit un peu. Il dût reconnaître qu'il apprécia ce geste sympathique de la pente car la fatigue, exacerbée par la chaleur, s'installait en lui. En un mot comme en cent, le fauve se traînait ! Il traversa le petit hameau de Rossis, endormi dans la chaleur du jour, d'un petit saut, franchit le col des Avels (803 m) et laissa sur sa gauche la route de Douch et du panorama du mont Caroux. Il serait bien temps de revenir !

Bien que la pente ne fut jamais très difficile, il peina pour atteindre le col de Plane (925 m) mais il fut récompensé de ses efforts car la vue redevenait exceptionnelle sur un Caroux desséché, contrastant si fort avec les noires forêts traversées plus bas dans la vallée. La corniche entre le col de Plane et le col de l'Ourtigas (988 m) lui laissa un souvenir impérissable car le paysage qu'il parcourut était fondamentalement différent de ceux qu'il voyait tous les jours dans les monts de Lacaune ou ceux de l'Espinousse, dans ce pays humide aux denses forêts et aux riches pâtures. Le Caroux offrait pour sa part ses roches déchiquetées, aux varapeurs et aux cyclos de passage ses cols lumineux.

Il fut tout surpris au col de voir la route continuer à monter pendant encore un kilomètre avant de dévaler vers le pas de la Lauze (976 m), 16ème et dernier col de cet après-midi fertile. Les guides touristiques signalent tous la particularité de ce pas, qui est d'être situé sur un très court chaînon reliant le Caroux calcaire à l'Espinousse granitique. C'est donc peu dire que paysage et végétation changèrent brutalement avec le retour en force de formes plus douces.

Il ne fut pas fâché de retrouver la fraîcheur des grands bois, car, après ce dernier col, il fallait encore franchir le sommet de l'Espinousse. Le dénivelé n'était certes pas très important, mais au terme de tant d'ascensions, il n'était plus tout à fait aussi fringant. D'ailleurs, et disons le tout net, sa vanité dût-elle en souffrir, il n'était pas aussi bon grimpeur que ses 560 cols franchis pouvaient le laisser supposer.

Sa faible vitesse lui permit de goûter une fois encore à la majesté des paysages, à la confidentialité de ce pays sans agglomération importante, où les maisons savent encore se vêtir des richesses offertes par la terre qui les porte, lauzes, ardoises ou même genêts et pousses de frênes.

Il atteignit ensuite le sommet de l'Espinousse pour découvrir d'un seul regard la presque totalité de l'itinéraire de l'après-midi. En un instant il redevint le fauve conquérant et bascula, le mot n'est pas trop fort, vers le pont de la Mouline et le col Del Pal déjà franchi en début de randonnée.

Et Murat revit passer son ombre sur ses murs d'ardoises grises, à l'heure où les rues s'animent après la chaleur du jour, quand les vacanciers reviennent de la plage.

Il redescendit à bonne vitesse la petite vallée de la Vèbre sans accorder, fatigue et habitude aidant, le moindre regard aux menhirs. L'œil luisait pourtant, tel celui des fauves, quand ils foulent, vainqueurs, un territoire conquis. Le charme des petits villages de Candoubre et de Condomines ne sut le retenir, et il retrouva enfin le bord du lac du Laouzas. Il lui restait encore, pour regagner le camping, l'ascension de 500 m à 8-10 % qui lui faisait toujours si mal aux jambes au retour de ses sorties.

Ceux qui le virent passer au soir de cet après-midi mémorable, ne surent jamais que ce cyclo anodin qui regagnait son gîte était un fauve repu ; il s'était gavé d'air pur, de fraises des bois, de framboises, de montagnes et de cols. Il rentrait joyeux, fortifié par les efforts et rasséréiné par une saine fatigue.

Une fois encore, il avait vécu, hors du temps, une aventure extraordinaire, de celles qui ne laissent pas de traces dans la frêle mémoire des hommes, ou dans les journaux, mais qui allument dans le cœur de celui qui l'a vécu, la flamme des souvenirs des grands instants passés.

Il avait été heureux.

Il savait qu'à jamais, tout au fond de lui-même, l'image de cette montagne resterait gravée. Il vivrait d'autres joies, irait sur d'autres cimes, mais ce Haut Languedoc, jamais il n'oublierait.

Rolland ROMERO

SECRET DÉFENSE

J'en étais arrivé à un carrefour de mon développement et, d'une autre façon que José Meiffret, j'avais rendez-vous avec la mort. Si j'avais eu rendez-vous avec Jeannine, Jacqueline ou Françoise, je me serais rasé, mais j'avais rendez-vous avec la mort et je ne jugeais pas nécessaire d'user encore une lame de rasoir pour rien... autant l'économiser. Je me disais aussi, que si j'y restais, ça ferait baisser d'une unité le nombre des chômeurs, en dégageant un emploi. Je me disais beaucoup de choses, mais je ne disais rien. Pourtant, la veille au soir, sans me prendre pour Dalida, et sans vouloir la rejoindre, j'écrivis 2 lettres d'adieu pour demander pardon, et remercier en même temps, celle qui me supporte depuis plus de 30 ans et celle qui me téléphone depuis plus de 30 jours... Je voulais laisser une explication de ce qui pourrait se produire, comme une dernière version de mon testament, juste avant l'événement...

Je savais que j'allais prendre quelques risques et que je pourrais être victime de mon amour propre, de mon orgueil, de mon entêtement, de mon obstination, de ma passion, de mon imprudence, de mon impertinence, en un mot de mon insoumission, de mon objection d'inconscience.

Déjà en 1977, les sentinelles qui m'avaient empêché de passer du col de la Chaudière au col de la Glacière, m'avaient peut-être sauvé la vie... Je m'y prenais autrement en 1979 et sollicitait une autorisation qui me fut refusée parce que « cette route située sur le périmètre du camp est dans le gabarit de sécurité des tirs «... je n'insistais pas, surtout que cet été-là, « à la suite d'un tir de trois missiles par un régiment en manœuvre sur le polygone de Canjuers (Var), un important incendie s'est déclaré... « (1-8-1979)...

Je ne voulais être ni tiré ni brûlé, mais je brûlais du désir de faire ce col qui manquait à ma collection ; je ne demandais qu'un cessez le feu provisoire et, ce dimanche 14 juin 1987, je revenais sur le terrain. Il ne m'aurait pas déplu, pour mon histoire et pour ma légende, d'être tué par la France, de tomber sous les balles françaises, peut-être importées de Hong-Kong ou de Singapour... ça ne me paraissait pas une fin plus bête qu'une autre, sauf que, vu la législation en vigueur, mes héritiers perdraient le bénéfice du triplement du capital d'une assurance-vie pour laquelle je cotise depuis plus de 20 ans... et qu'ils ne toucheront qu'en cas d'accident de la route... par défaut de barreaudage, erreur de freinage ou chute d'attention, sans qu'il soit besoin de poursuivre en justice un chauffard ivre ou non : pourvu que le vélo ne soit pas trop abîmé, pour qu'il puisse encore servir !... Sans cet accident, toujours possible, quelle mort puis-je espérer ? J'ai échappé à la rougeole, aux oreillons et à la scarlatine, je me suis fait vacciner contre le tétanos et l'hépatite, que reste-t'il ? la cirrhose du buveur d'eau ? la brucellose du buveur de lait ? le cancer du non fumeur ? l'overdose de chocolat ? la morsure de vipère ? la colite frénétique ? ou le sida, étant donné que je suis déjà cyclopositif ?

J'agitais tout cela dans ma tête et bien d'autres considérations ; j'allais peut-être rendre mon âme et des comptes à Dieu, et je me faisais souci pour le désordre de mes papiers, de mon courrier en retard... Je me faisais surtout souci pour ma cave avec tout ce que j'y ai entassé depuis plus de trente ans comme morceaux de bois, morceaux de métal, morceaux de caoutchouc, morceaux de morceau de vélo... une vraie décharge qui serait à la charge de mes enfants ; honnêtement, je ne pouvais leur faire ça... Mais je me disais aussi, par vague intuition fondée sur une vieille information complètement dépassée, datant du temps de la trêve de Dieu, que, malgré les innombrables panneaux « tir de jour et de nuit - Danger de mort », il ne devait pas y avoir d'exercice le dimanche à l'heure de la grand-messe et que, le temps d'une élévation, j'aurais peut-être une chance, ma chance, de pouvoir m'élever moi aussi, jusqu'à ce col ; chaque grimpe de col est une élévation, c'est pour moi un geste sportif et religieux que peuvent difficilement comprendre les païens, les athées, les agnostiques, les musulmans, les protestants, les réformés, les adventistes, les bouddhistes, les animistes, les témoins de Jéhovah et tous les autres, qui n'ont pas été enfants de chœur, ni catholiques pratiquants... moment solennel de la messe, précédé de l'agitation d'une sonnette, comme il y a une sonnerie aux passages à niveau, avant l'arrivée d'un train, pour inviter à faire très attention...

Oui, il fallait faire très attention pendant cette élévation pour ne pas mettre les roues, les pieds ou les mains

n'importe où, car, comme l'a écrit un autre colonel, à un autre candidat au même col : « Outre les dangers de tir, de nombreux obus non explosés n'ont pas été relevés ». Effectivement, sur cette petite route du col de la Glacière, c'était plein d'engins métalliques ou en plastique, autour desquels évoluaient en toute innocence, fourmis, iules et papillons.

Ce dimanche 14/6/1987, vers 10 h, au moment où, à l'appel des cent, quelques milliers de pacifistes faisaient une ronde autour de Paris, sans avoir remarqué d'interdiction précise concernant les bicyclettes, je progressais lentement vers ce col, en espérant bien que ce ne serait pas le dernier... J'ouvrais les oreilles pour percevoir le moindre bruit suspect et j'ouvrais les yeux pour mieux voir les pièges possibles... J'étais à mi-parcours quand l'inattendu est arrivé, incontournable : un véhicule militaire descendait à ma rencontre et en quelques secondes allait me coincer.

Me suivait-on aux jumelles ou au radar depuis le début ? C'était un scénario que je n'avais pas prévu... Je n'avais prévu ni les demandes ni les réponses, c'était trop tard pour me cacher... que faire ? que dire ?... jouer l'innocent naïf ? le coupable implorant miséricorde ? l'ignorant débile ? le vrai surpris de bonne foi ? le faux surpris de mauvaise foi ? l'arrogant rouspéteur ? le militant pacifiste et écologiste ?

Trop tard pour s'inventer un comportement de circonstance... le véhicule s'immobilise devant moi et m'oblige à m'arrêter : échange poli de salutations civilisées... ils sont cinq... je ne sais plus qui a parlé le premier, mais, passé ce 1er round d'observation plutôt bienveillante, ce sont eux qui en sont venus au fait sans détour : « Avez-vous vu l'escadron que nous cherchons » ?... Sans trop savoir ce que c'est un escadron, j'ai dit « non » spontanément, bêtement, honnêtement, franchement désolé de ne pouvoir rendre service... Le véhicule militaire a démarré en trombe et je me suis retrouvé seul : ouf ! Ils m'auraient demandé si j'avais trouvé un clairon, un goupillon, un mouton, un avion ou leurs galons, je sais ce que c'est, mais un escadron ?

Qu'est-ce que c'est ? et pourquoi des militaires de carrière demandaient à un insoumis de carrière de les aider à retrouver l'escadron qu'ils avaient perdu ? j'ai cherché... et j'ai trouvé ESCADRON dans mon dictionnaire... Mais alors le dimanche 14 juin 1987 l'artillerie française a perdu un escadron, un escadron de la 7e compagnie ?... et le ministre de la défense nationale n'a pas été démissionné ? Pour moins que ça, le 28 mai à Moscou, sur la place rouge où aucun panneau n'indique aux avions qu'il est interdit de se poser, on a fait toute une histoire... je ne dirais donc rien : Secret Défense !

Mais j'ai posé mon vélo rouge au col de la Glacière... « glacé d'épouvante » comme aurait dit le regretté René Fallet... j'ai même récidivé, non loin de là, pour un autre col inconnu, tombé à terre en ce sens que le panneau est couché au sol, seulement visible du ciel... un col à l'état civil précis mais fatigué de rester toujours debout, ou renversé par un tir de jour, ou de nuit, ou plus simplement, mal fixé : « col d'Aisse ». Après cette deuxième élévation, comme à la messe, ce parcours d'un non combattant ne m'avait pas coupé l'appétit : c'était plutôt le contraire mais, résigné à ma fin prochaine, j'avais négligé aussi de prévoir de la nourriture - à quoi bon ?

J'avais faim et soif, je reprenais goût à la vie, je sortais vivant de ce camp de la mort, qui n'avait pas voulu de moi : l'armée a dû juger que je ne valais pas cent balles, même pas une... j'ai raté ma mort, il me reste maintenant à ne pas rater ce qui me reste de vie...

Le lendemain à Castellane, pris sous un bombardement de grêlons, j'ai eu franchement peur et je me suis réfugié dans l'église où j'ai eu la surprise de me voir en tête de liste des glorieux morts pour la patrie... je me doutais bien que j'avais déjà donné... le 1er de la trop longue liste, c'est moi : André PAUL.

Paul ANDRE
Menton le 21/6/87

ALLEZ LE FRANCE !!

HEU-REUX !! Je suis heu-reux. Aujourd'hui je vais passer mon 600e col. Il a un joli nom d'ailleurs, le plus beau peut-être : le col de France. Je n'ai pas calculé mon coup pour que ce soit lui. Depuis que je suis à la semaine fédérale, je me suis contenté de compter, après chaque journée montagnaise, les obstacles que les Bressans nous faisaient franchir, et hier soir, j'ai écrit sur mon carnet le nom de ma 599e victime. Victime étant un bien grand mot, les 595 et 596e cols m'ayant plutôt donné l'impression que les tortionnaires, c'étaient eux.

Donc, dès hier soir, j'ai soigneusement épluché le programme du samedi, apprenant ainsi qu'en face du nombre 600, j'allais écrire le mot France.

Le lendemain matin, je suis prêt comme jamais, la forme : impeccable ; le vélo : en état de marche ; l'appareil photo : chargé, et la pellicule non terminée ; le repas, copieux ; le maillot : j'ai mis celui du club pour l'emmener à la fête. Ainsi que le disait (je crois) le maréchal Leboeuf à Napoléon III avant le désastre de 1870 : « Nous sommes prêts pour la guerre sire, il ne manque pas un bouton de guêtre ». J'oubliais le temps : SPLEN-DI-DE.

J'avale dès les premiers kilomètres de petits groupes primesautiers qui se baladent gaiement sur les départementales offertes à nos roues. Je n'arrête pas de sauter d'un paquet à l'autre, comme un gamin. Sprintant par-ci, roulant fort par-là, m'abritant derrière un paquet quand j'ai envie de souffler, je m'amuse comme un fou sans me soucier de ce que me réservera le reste du menu de la journée.

En peu de temps, me voilà dans les premiers lacets de mon 600e . Il est facile et, l'état de grâce continuant, je m'amuse à le monter un peu fort. Tiens ! un cyclo me dépasse ! Ce n'est pas le premier bien sûr, et il ne sera pas le dernier de la journée ; mais lui, à la différence de beaucoup, me double doucement. Dans ces conditions, le sentant à ma main, une fois qu'il est devant moi, je me mets dans sa roue et j'y reste paresseusement.

Il suffit de quelques minutes pour que je comprenne que je suis en train d'énerver « maillot blanc ». Il gigote sur sa selle, se retourne pour m'observer, accélère par à-coups, fait des écarts en sprintant, bref, toute la panoplie du cyclo qui aime rouler en solitaire et a horreur des suceurs de roue. La vitesse, à défaut du ton, se met à monter. Nous gagnons des dents, l'un et l'autre, et commençons gaillardement à nous flinguer.

Nous sommes vraiment stupides. Nous ne nous connaissons pas, nous n'avons pas échangé une parole, il a l'air aussi cyclo que moi, et sa tête est celle d'un parfait honnête homme, pourtant nous voilà, lui et moi, faisant une montée de fusée pour lâcher l'autre, l'adversaire. « L'adversaire » !! Ridicule ! Et on voudrait qu'il n'y ait plus de guerre !!

C'est bien beau de philosopher mais ça n'empêche pas de rouler. Nous voici déjà au sommet du col. Un dernier sprint et je « gagne » d'une roue. Pour parfaire ma « victoire », je plonge aussitôt dans une descente imbécile, ce genre de descente qui, quand je la vois effectuée par les autres, me permet de faire de très beaux discours sur l'inconscience, etc... etc...

C'est en terminant le deuxième col de la journée, alors que « maillot blanc » était loin, devant ou derrière, je ne sais plus, qu'en mangeant un morceau, je me suis souvenu que j'avais, entre autre, pris mon appareil photo pour ramener un souvenir du panneau du col.

Je n'ai pas eu le courage de retourner sur mes pas, et j'ai passé une grande partie de la journée à me traiter de tous les noms, gâchant ainsi en partie mon dernier jour de vacances.

Aussi je profite de la revue pour lancer un appel vibrant à tous les amateurs de cols. Si l'un de vous a une photo du col de France, dans l'Ain, peut-il avoir la bonté de me l'envoyer ? Il y a une place vide dans mon album-souvenirs où j'ai dessiné un âne à bicyclette. Et j'aimerais bien cacher ce dessin.

Michel JONQUET
G.C.Nimois

LE PREMIER DES CENT...

Par un bel après-midi de printemps, comme nous avons l'habitude d'en avoir dans le Languedoc, je vais avec Jean Claude faire une balade en vélo. Mais avec ma petite idée derrière la tête.

Depuis que je suis au club des 100 cols, Jean Claude ne cesse de me dire qu'il faut ne pas être normal pour aller cueillir un col par-ci, un col par-là.

Même qu'un jour il m'a dit par ironie : « Tiens, moi, je passe tous les jours un col : celui de ma chemise ».

De discussion en discussion, de choses et d'autres, tout au long du chemin, nous voici à Lecques. Jean Claude se doute que je lui prépare un coup fourré, et me dit : « Toi, comme je te connais, tu m'emmènes faire ce col dont tu m'as déjà parlé. ».

La route monte modérément. Nous voici à quelques mètres du sommet. Je me laisse glisser derrière lui. C'est son premier des cent. « Voilà, la ligne est franchie, tu as passé le col de la Croix de Gailhan, ton premier col ».

Jean Claude ne peut cacher sa joie : « Je pensais que c'était plus dur de franchir un col ».

Depuis ce jour-là, en secret, il a noté sur son carnet, son premier col, il a repéré sur la carte tous les cols du Gard, ce qui l'amène à dire aujourd'hui : « Tu comprends, ce qu'il y a de bien, c'est qu'il ne faut pas de coup de tampon pour justifier ton passage au col ».

Conclusion : nous avons franchi tous les cols du Gard, plus quelques 2000 dans les Alpes, il fait partie du club des 100 cols, et il y a un fou de plus.

Raymond CROS
G.C. Nimois

DU CYCLOTOURISME EN MONTAGNE...

Courte invitation à la réflexion.

La montagne est génératrice d'aventures. Pourquoi le cyclo-grimpeur, à l'instar des explorateurs, ne serait-il pas lui aussi un aventurier des temps modernes ? Incontestable conquérant de l'inutile (affirmation s'il en est, que je conteste), en rien comparable à un Sir Edmund Hilary ou autre Commandant Cousteau, il est néanmoins confronté à moult situations périlleuses dès qu'il quitte la montagne balisée. Une seconde nature, la rage coliteuse, embraye aussitôt qu'il abandonne les sentiers battus (lisez le bitume des routes ordinaires). Dès cet instant précis, le cyclo doit garder tout son sang-froid. Il fait appel à son savoir-faire, sa volonté, son expérience. Précieuse expérience qu'il n'a acquise qu'au fil du temps et qu'il doit mettre en œuvre pour venir à bout du terrain hostile qui repousse sans cesse ses avances.

Point capital : la montagne dispose du cyclo et non l'inverse, car le grimpeur qui transgresse les mesures élémentaires de préparation et de sécurité, s'expose à des représailles sans pitié.

L'appel de la montagne grise le cyclo. Avant, pendant et après. La morte saison l'engage à rêver de ce monde fabuleux qu'est la montagne. L'imagination du cyclo autorise tout, même l'onirisme.

Pendant les beaux jours, ce milieu au relief tourmenté, particulièrement propice à l'éveil des sens, développe son esprit critique. Ce terrain libère son pouvoir créateur qui l'incite à parfaire ses connaissances.

La montagne est source de réflexion.

La preuve ! La preuve, c'est que la plupart des cyclos, auteurs de récits, réflexions ou poèmes, se retrouvent tous, comme par enchantement, au club des 100 Cols.

Est-ce une coïncidence ? Les 100 Cols seraient-ils plus intelligents que les autres ? Cultiveraient-ils plus aisément certains arts ? L'art de vivre, par exemple ! L'art de se conduire en société ! L'art de dominer ses ardeurs ! L'art d'approfondir ses connaissances !

Le croyez-vous ?

Sincèrement, je ne le pense pas. Bien que...

Bien que, dans une ascension longue de 20 bornes, le cyclo-grimpeur tempéré a largement le temps de réfléchir à tout et à rien, tel que : se remettre en question, poser le pourquoi de la vie et une multitude de questions d'ordre divers. Et ce, d'autant plus s'il évolue en solitaire. Il apprend à relativiser les éléments, à dédramatiser les événements. Il va à sa propre rencontre par le vélo et découvre la nature en profondeur, la même où il ira se reposer un jour pour l'éternité. Les choses sont considérées et remises à leur place sur l'échiquier de la vie.

Le cyclotourisme en montagne, c'est une « fac » de philosophie en classe de plein air. Un apprentissage progressif, lent et sur le tas. Une réaction contre l'absurde de la vie. C'est le retour aux sources des grands principes édictés par Socrate. Souvenez-vous : « Connais-Toi Toi-même » disait-il. Phrase anodine mais ô combien imprégnée de sens profond.

N'est-il pas vrai que, quand on croit connaître, on se rend compte qu'on ne connaît toujours pas. Plus on avance, moins on sait.

Il en va de même pour le cyclo-grimpeur dont l'humilité reste son unique fil d'Ariane. Le cyclo qui accepte cette dernière comme postulat, sera en mesure de trouver un jour son « Graal ».

Qui sait !

J.BRUFFAERTS
Bruxelles

ADIEU, JEANNOT...

Cette année, tu n'auras mis à ton palmarès qu'un seul col, mais quel col : celui de l'ETERNITE...

En mai dernier, au Tour de Corse, lorsque, épuisé, tu es monté dans le camion jaune, j'ai bien compris que tu commençais, lentement mais obstinément, ta douloureuse ascension, solitaire, et comme détaché de nous tous.

Je voyais bien, aussi, que tu n'étais plus le même. Ta légendaire bonne humeur faisait place à un désintérêt, et même à de l'irritation. Un voile assourdissait ta voix joviale au chaud accent de ton sud-ouest.

Tes fortes mains de mécano, toujours tachées de cambouis, qui savaient si bien dompter le métal, devenaient longues et diaphanes. Ta silhouette trapue s'amenuisait, te faisant paraître plus grand.

Pendant l'hiver, avec le ski de fond, tu avais semblé faire une pause et revenir parmi nous, mais si peu de temps, et tu a repris ta longue montée en essayant de rattraper le temps perdu.

Tu as terriblement souffert pour arriver à ce sommet. Maintenant que tu l'as atteint, assieds-toi sur un petit nuage et attends-nous, attends-moi.

Adieu Jeannot, Adieu, mon Amour...

Janine
U.S. SAINT-EGREVE

1986 : UNE ANNÉE ENTRE 2000 ET 2200

Il était une fois un cyclo qui randonnait à tout va, et collectionnait les dépressions entre deux sommets montagneux. Cela faisait une dizaine d'années qu'à ses moments perdus, il chassait les baisses, bocca, pass et autres ports.

La centaine était franchie depuis longtemps. Et, centaine après centaine, on s'était acheminé vers le millier, atteint en août 1981, à quelques 2800 mètres d'altitude, entre Piémont et Savoie. De fréquents voyages dans les massifs alpins et pyrénéens avaient notoirement accru la panoplie du cyclo collectionneur, au moins autant que la consultation attentive des cartes IGN. Des expéditions plus lointaines, du Montenegro au Haut Atlas, y avaient ajouté quelques cols exotiques.

Voici donc notre cyclo ayant à son actif 1999 cols, et se préparant à en gravir un de plus, pour faire un chiffre rond. Allait-il, comme c'était fréquemment le cas, ascensionner en solitaire, alors qu'il y a tant de cyclos de bonne tenue dans la région ?

Des cols franchis en la seule compagnie de son deux-roues préféré, il n'en manquait pas. Il y en eut de toutes sortes, des grandioses et des insignifiants, des épouvantails, et d'autres passés en enroulant le 52/14. Le 2000ème se devait d'être, sinon le plus haut, mais à coup sûr celui à faire en la meilleure compagnie.

C'est ainsi qu'une vingtaine de cyclotouristes se retrouvèrent le 26 janvier 1986 dans l'Estérel, non loin du Pic de l'Ours, à la baisse des Sangliers, située sur une route que j'avais soigneusement évitée jusque là, afin de conserver un col vierge à proximité de mon domicile.

Rassemblement coloré ; le soleil était de la partie, avec un ciel d'azur sur la côte du même nom. Il y eut un semblant de gelée matinale, mais on transpirait abondamment dans les rochers rouges de l'Estérel.

Au col, une collation pour cyclos affamés et assoiffés fut la bienvenue, et on passa allégrement du tonnelet de Côtes du Rhône aux boissons pétillantes. Au choix, Blanquette de Limoux pour les pyrénéistes avertis, ou Clairette de Die pour les inconditionnels des Alpes.

Un mathématicien qui se trouvait là, calcula que la joyeuse compagnie comptait bien 10000 cols à son actif. Y contribuaient dans une large mesure Paul de Menton, Patrick de l'Allier et Bernard de Sclos de Contes.

Trois absents ne purent participer aux agapes : Alain et Mario dont la fourche de tandem eut la fâcheuse idée de céder à un kilomètre du col, et mon épouse, promue ambulancière, car Alain, pilote du tandem avait la main largement entaillée et dut se faire recoudre à l'hôpital de Cannes.

Que d'émotions pour nos valeureux tandémistes. Une pensée particulière pour Mario, cyclo non-voyant, avec qui j'ai franchi de nombreux cols. De nos randonnées en tandem, la plus dure restera certainement celle qui ne comportait aucun col : j'ai nommé Bordeaux-Paris randonnée effectué en moins de 34 heures.

Journée dure pour certains, singulière pour d'autres qui réintégrèrent leurs foyers à bicyclette en fin d'après-midi, car le climat de la Côte d'Azur, qui sait ménager bien des surprises, nous avait préparé une belle chute de neige à la fin de cette journée splendide.

Il fallut donc ranger la monture pendant quelque temps. Suit une période où la liste des nouveaux cols ne s'enrichit guère. Des cols dans la région, il ne m'en reste que bien peu à déflorer, et pour l'heure, ils sont protégés, qui par la broussaille, qui par un épais manteau de neige, pour ne pas dire par les deux...

Michel VERHAEGHE
NICE

ET PASSENT LES ANS...

Où sont-elles mes jeunes pédalées ?
Où sont-elles mes randonnées passées ?

Quand au devant de la vie j'allais
Avec vous Amis que j'aimais

Tous maintenant vous êtes partis
Seul je reste, sans l'oubli

Seul de toute cette bande joyeuse
Je hante encore la route poudreuse

Et j'entends toujours vos rires
Ce sont les miettes du souvenir

Revenez, Amis d'antan
Je suis là, je vous attends.

Hélas ! sur cette route, pas de retour
C'est à moi de vous rejoindre un jour

Mais, dans ce néant d'immensité
Comment vais-je vous retrouver

Là où vous êtes, j'en suis certain
Il y a des cols au bout des chemins

Vous m'aviez appris à les grimper
C'est là que je dois vous rencontrer

Là, où nous les « gens d'ailleurs »
Nous serons alors les éternels randonneurs.

En souvenir de mes Amis : BRUNET, BRUCKERE, FOURMY, CURATTI, BILLIOUD et aussi PROSOROFF. A ceux que je n'oublie pas. Quel beau peloton de randonneurs, ils doivent faire sur les routes de l'au-delà.

PAUL MAILLET
C.T. Chambériens
29 janvier 1988

LES VIEUX COLS D'AUVERGNE

Dans le choix d'une route, il y a deux types de passages obligés : les ponts et les cols. Les premiers sont des ouvrages construits par l'homme, soumis à bien des aléas. Il en subsiste de très anciens, de l'époque romaine, d'autres datent de plusieurs siècles ; il en est de tout récents où les techniques les plus modernes sont mises en jeu. Il n'est pas rare de trouver dans une même ville les appellations de « pont vieux » et de « pont neuf » ; mais cette notion d'âge est moins évidente en ce qui concerne les cols : il existe bien un col vieux à proximité du col Agnel mais je ne connais pas de col « Neuf ». Pourtant on voit parfois surgir des panneaux sur nos routes de montagne qui viennent enrichir la liste des cols de nos départements : les cols de Vestizous, de la Volpillère, de Chamaroux peuvent ainsi être considérés comme les derniers nés des cols auvergnats. A l'inverse, certains cols, qui ont eu leur heure de gloire, sont aujourd'hui tombés dans l'oubli le plus total : pas de pancarte, rien sur les cartes et rien dans les mémoires. Il faut fouiller dans les archives pour en retrouver trace et c'est dans ce sens que je veux parler de vieux cols. J'ai ainsi découvert, au hasard de recherches sur les itinéraires routiers en Auvergne, un antécédent au col de la Nugère.

Le col de la Nugère est le plus septentrional des cinq cols, sensiblement alignés sur un axe nord-sud, qui franchissent la chaîne des Puys, les suivants étant les cols des Goules, de Ceysnat, de la Moréno et de la Ventouse. C'est aussi le moins élevé des cinq et c'est pourquoi une variante de la route Clermont-Limoges y passe : l'accès de la Nugère est moins direct mais plus facile que celui des Goules, qui se fait par la dure montée de la Baraque.

Mais à propos d'altitude, le flou qui entoure celle du col de la Nugère m'a longtemps intrigué : le guide Chauvot indique 860 m, la carte Michelin 885, le panneau au sommet 927 et la carte IGN est muette. En tout cas, la côte de 927 m est manifestement erronée. En effet, le col est situé entre deux Puys : au nord, le puy de la Nugère qui lui donne son nom, et au sud le puy de Bleymas dont le sommet est à... 927 m d'altitude. Première coïncidence ; en voici une autre : lorsque vous passez le col de la Nugère, côté Volvic, vous avez d'abord un bout de descente en ligne droite, puis la route s'élève à nouveau assez sèchement jusqu'au passage entre les puys de Tressoux et de la Louchadière. Ce n'est qu'après que la route descend plus franchement vers Le Vauriat et Pontgibaud. Or ce point haut est repéré aussi bien sur la Michelin que sur l'IGN par la côte 927 ! J'en étais resté là de mes réflexions lorsqu'un nouvel élément est intervenu : en planchant sur un guide d'itinéraires cyclo en Auvergne, que mon président de ligue m'a chargé de préparer, j'ai mis la main sur un ouvrage consacré aux « itinéraires routiers en Auvergne au XVIIIème siècle ». Dans la partie descriptive, l'auteur y présente, d'une manière classique, les cinq cols de la chaîne des puys évoqués plus haut. Mais quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver la mention d'un col du Vauriat et l'absence totale de référence au col de la Nugère. Une carte des environs de Clermont figure en annexe : les cinq cols y sont notés avec précision et ce col du Vauriat apparaît très clairement, situé entre les puys de Tressoux et de la Louchadière ; il s'agit donc du point haut sur la route Volvic- Pontgibaud, 2.5 km à l'ouest de l'actuel col de la Nugère.

Ce col connu au XVIIIème siècle, sous le nom de col de Vauriat, a disparu de la cartographie où il ne laisse plus pour trace que cette cote de 927 m que l'on retrouve curieusement sur le panneau du col de la Nugère qui est en quelque sorte son cadet.

Pourquoi ce changement ? Je n'en ai pas vraiment trouvé les raisons. Je suppose qu'il peut s'agir d'une conséquence de l'influence de Volvic, dont la pierre comme les eaux sont très renommées et ont pour commune provenance le puy de la Nugère, alors que le Vauriat n'est qu'un modeste village de la commune de Saint Ours les Roches et que le puy de Louchadière, s'il est parfois cité pour la forme caractéristique de son cratère égueulé (1), n'a jamais produit qu'un peu de pouzzolane.

Toutefois, le col du Vauriat pourrait revenir au premier plan de l'actualité avec la construction de l'auto-route Clermont-Bordeaux : parmi les différents tracés envisagés, il en est un qui passe dans cette zone. Mais attendons que les études se précisent !

Revenons aux itinéraires routiers en Auvergne au XVIIIème siècle : ils nous révèlent l'existence de 3 autres cols, très nettement inscrits dans la topographie, mais qui ont purement et simplement disparu de la cartographie sans avoir été remplacés par quelque col du voisinage. Il s'agit des cols de la Baraque, de la Croix des Gardes et de Lavet.

Celui qui a été historiquement le plus important me semble être le col des Baraques : situé en bordure du CD 53, à 948 m d'altitude, à la limite des départements du Puy-de-Dôme et de la Loire ; il met en communication les villes de Courpière et de Noirétable par la coupure dite de Vollore-Montagne qui fut pendant longtemps le passage de la route Clermont-Lyon à une époque où la route de la Durolle n'était pas aménagée.

Ce col est très visible dans le paysage, il marque la limite nord des Monts du Forez. Au sommet passe un GR qui descend au couvent de l'Hermitage. C'est pourquoi il est aussi parfois appelé col de l'Hermitage. Certains guides touristiques affirment que du sommet du puy de Dôme, il arrive exceptionnellement que l'on voie le Mont-Blanc par l'échancrure de ce col.

La croix des Gardes est un petit col à 654 m d'altitude situé sur le CD 49 entre Vic le Comte et Saint-Babel. C'était le passage de la route de Clermont à St Germain l'Herm et au-delà vers la Chaise-Dieu. Les indications de « Croix des Gardes » et de « Chemin de St Germain l'Herm » figurent encore aujourd'hui sur les feuilles du cadastre de la commune d'Yronde et Buron. C'est un itinéraire idéal pour le cyclo : je l'ai utilisé au cours d'une diagonale Brest-Menton : il est tranquille, sinueux, mais direct et mène sans efforts violents jusqu'aux monts du Livradois.

Quant au col de Lavet, il se situe en Haute-Loire, à 1003 m d'altitude, sur la commune de St Jean d'Aubrigoux, au niveau du village de Lavet et à l'intersection de la route Arlanc-Craponne et du GR 330 qui descend du Suc de Medeyrolles. Il met en communication les vallées de la Dore côté Puy-de-Dôme et de l'Arzon côté Haute-Loire. C'est le plus méridional des cols franchissant la branche sud des Monts du Forez après les cols de Pradeaux, de Cheminrand, des Dansadou et de Pramort. Son importance semble toutefois avoir été secondaire puisque l'axe principal dans ce secteur était la route Ambert-Le Puy via le Velay, le Gévaudan et le Rouergue.

J'en profite pour saluer l'initiative des cyclos du G.C.P. qui vont organiser une randonnée les 13 et 14 août prochain sur la Voie Régordane, du Puy à St Gilles du Gard. Je crois qu'ils nous donnent un bon exemple : à l'heure où la sécurité des cyclos sur les routes nationales semble bien compromise, sachons retrouver les chemins d'antan sur les crêtes et les plateaux. Ils n'ont pas tous disparu, loin de là, et même si les cols n'y sont pas toujours mentionnés, ils demeurent des itinéraires de choix pour cyclo amateur de nature, d'espace et de petites routes.

Claude BENISTRAND
Amicale Cyclo-Clermontoise

CHEREL... CHEREL... OÙ ES-TU ?...

Il y avait un sacré moment que nous devions le faire, ce ChereL. Pour mon compte, j'en avais effectué ma première grimpe par une magnifique journée de septembre 1982. J'en conservais un souvenir inoubliable. Par contre, Jeanne mon équipière, me disait souvent :

_ « Le ChereL... c'est pour quand ? »

Et ça traînait. Il y avait tellement d'autres cols au programme. Or, au matin du 2 novembre 87, coup de fil. C'était Jeanne : « On y va ?... »

Alors moi : « Où ? »

Elle : « Au ChereL pardi ! Il fait beau ! »

Pas de problème. En moins de deux, les vélos sont sur le toit de la voiture. Car pour nous, cycler de Bellegarde à Annecy n'apporte plus rien. La file des camions, on connaît !

Brouillard au départ. Brouillard en chemin. Brouillard à Annecy, à Doussard. Pourtant, à Chevaline (pas la boucherie, mais la petite commune blottie au bas de la combe d'Ire) on voit tout de même les maisons, les arbres et un brave retraité qui, bien vite, nous fait les honneurs de son pays (qu'il va d'ailleurs quitter dès le lendemain pour transhumer sur les bords de la Grande Bleue). Résultat du bavardage : notre voiture bien garée et surveillée jusqu'à notre retour.

Il est presque midi. Nous hissons Chevaline dans son humidité. Quelques centaines de mètres de descente et c'est l'attaque du ChereL. Pas de circulation. Nous n'aurons, en tout et pour tout, qu'un dépassement d'un petit véhicule de l'O.N.F. D'ailleurs, il s'agit d'une route forestière très peu fréquentée, sauf peut-être les jours de chasse. Et ce n'est pas le cas.

Premiers kilomètres rudes. Mais, en ce plein automne, le sous-bois est superbe. Une féerie de couleurs. D'autant plus que le soleil a réussi à se faire une petite place, et nous procure des joies visuelles incomparables.

Nous « grignotons » les bornes de cette grimpe de 13 km 500 qui doit nous amener aux 1495 mètres de ce col. Des bornes bien existantes, puisque, non seulement il y a celles ponctuant les kilomètres, mais aussi celles des « hecto ». Toutes dans un style peu commun, avec les chiffres en relief. De quoi tenter des collectionneurs peu... scrupuleux !

Aux environs de la cote 800, là où la route devient véritablement forestière, là où l'Ire, torrent écumant, lisse depuis des siècles les rochers de son lit, nous causons la surprise et dérangeons bien involontairement trois superbes chamois se désaltérant. Le seul crissement de nos roues sur le gravier les alerte. Départ fulgurant. Mieux que celui des F1 lors d'un Grand Prix !... En quelques dixièmes de seconde, le trio, bondissant de pierres en roches, disparaît dans une coulée au pourcentage effarant. Chemin vertigineux (pour nous), qui va ramener ces chamois sur les calmes hauteurs de la Montagne du Charbon.

Terminé le spectacle. Terminé le soleil. Le rideau du brouillard retombe. Nous roulons sur un tapis de feuilles mortes et mouillées. C'est très glissant. Ça dérape. Il faudra la jouer fine pour la descente...

Deux, trois lacets en escaliers. Comme une échelle. Faut mouliner. Nous passons de petits ponts sans parapet. L'Ire coule dessous et s'enfonce de plus en plus dans une gorge profonde.

Plus nous nous élevons, plus le brouillard devient épais. Du moins, si nous ne percevons pas le paysage, nous avons l'avantage de ne pas jauger le... pourcentage.

Dans l'ouate, nous gravissons les derniers kilomètres sur un sol raviné. A peine pouvons-nous distinguer la ruine d'une bâtisse qui fut sans doute une bergerie et qui depuis des années veille à l'orée du sommet.

Du plat... quelques mètres. C'est le col. Un panneau très tibétain indique des directions. On le distingue à peine. Déception. Tout est dans l'opaque. Où sommes-nous ? Au Chérel ou au milieu de la Dombe ? « Chi lo sa ? »

Et pourtant... j'ai souvenance. De ce côté, il y a le majestueux Trelod. De l'autre l'Arcalod sauvage. En face... la plongée sur Jarsy, Ecole. Derrière... la Tournette. Nous devinons un début de chemin caillouteux. Un jour peut-être, le Chérel ne sera plus un cul-de-sac (il ne l'est pas pour les cyclomuletiers mais nous ne sommes point de ceux-là). Pour l'heure il nous fait revenir par le même chemin. Nous navigons... « au pif » dans le gros nuage. J'essaie de « topographier » à mon équipière comment est le... paysage. Pas facile !

On voit tout de même le grand lac, où par jets saccadés arrive une eau glacée et pure qui fait les délices de Jeanne. Sur le ciment, une inscription gravée : « J.O. Albertville 1992 » ; une pub sans grand rendement en ce matin de novembre !

Si seulement ce sacré brouillard f... le camp ! Le vent souffle, mais il amène toutes les brumes massées dans la vallée des Beauges. Et pourtant... Crac !... l'espace de quelques secondes, un trou dans le paquet de coton. L'Arcalod apparaît dans toute sa beauté. Une chance : Le « Pantax » est toujours autour du cou. Ainsi, près du chalet, Jeanne passe à la postérité et pourra justifier son 140e pour le « Club des 100 Cols ».

Alors naît l'espérance. Certainement que le soleil va gagner la partie. Hélas, la chape blanche est retombée. On attend. On piétine. Il fait froid. On a la fringale, mais il fait trop froid pour manger. On bat en retraite. Au moment où nous enfourchons nos vélos, un ronronnement sourd nous parvient. Cela se rapproche. Soudain surgissent du néant blanc, deux motos. Comme nous, leurs pilotes seront... volés ! Ils ne verront rien. Rien de ce paysage tant espéré. Et moi qui le connais, plus encore, je me sens floué. Mais c'est ainsi...

Commence la descente, aux freins, sans savoir où elle nous entraîne. Plus de cinq kilomètres avant de retrouver une visibilité potable et la chance de ne pas manquer les ponts (sans parapet !...). A nouveau, nous entendons cascader l'Ire. Mieux, nous pouvons même tirer une ou deux photos, souvenirs mémorables.

Enfin la route redevient plus sèche. Le « verglas des feuilles mortes » est passé. Petite remontée bienfaisante et re... voici Chevaline. La voiture est là. Sur les planches d'un chariot, nous nous installons pour manger. Il ne fait toujours pas chaud. Mais un « coup de Gamay de Savoie » fait remonter la température. Nous subissons à nouveau le bavardage du retraité :

« Revenez aux beaux jours... »

« Ouais », a répondu Jeanne.

Car pour elle, le Chérel : « Connait pas ! »

Jeanne HERNIOLE et Paul MAILLET

LE GALIBIER EN MULETIER

C'est avec un délice certain que j'ai découvert ce texte de Pol MARIANI, personnage éminent du cyclo-tourisme belge, qui date de novembre 1934. Si nous tenons compte qu'à cette époque l'information était beaucoup plus restreinte, il faut reconnaître que nos aïeux étaient néanmoins bien documentés. En outre, ils étaient animés de cette foi indispensable, qui leur permettait de déplacer les montagnes. Je vous livre ci-dessous un extrait d'une aventure d'avant-guerre.

«... Forts de certains renseignements recueillis à Grenoble et nous, confirmés à l'hôtel à La Grave, nous avons décidé de faire connaissance avec la dure rampe du fameux Galibier géant.

Je savais que les portes du Tunnel à 2555 m d'altitude, qui perce la montagne, à 545 m du col, sont ouvertes, d'habitude, le 1er juillet, livrant ainsi la route aux communications. Un déblayage de la neige du côté nord est toutefois nécessaire auparavant.

Nous n'étions qu'au 27 juin, mais comme la saison était exceptionnellement chaude, cela avait permis, nous disait-on, d'ouvrir le tunnel plus tôt que de coutume.

Nous partîmes donc de La Grave vers 9 h 1/2, après avoir réparé un pneu qu'une épine avait aplati durant la nuit. Belle journée très chaude. Au sortir de la localité il y a un peu de «plat» et ensuite une gentille descente d'environ 1 km 1/2, je crois, jusqu'au pied du géant. Nouvelle crevaison. Un drink au chalet du P.L.M., perché sur un petit plateau, que l'on atteint par une pente très raide, et descente en vol plané pour revenir au point de jonction des routes de Valloire et de Briançon. Ici nous abordons les lacets mêmes du Galibier. A pied, bien entendu, car il ne faut pas songer à pédaler avec des vélos chargés sur une route en mauvais état montant de 14 à 18%. Une paille ! Voulez-vous un point de comparaison ? Une des plus fortes côtes de Bruxelles est la Montagne du Parc, qui d'après un annuaire du T.C.B., accuse un pourcentage de 9,2. Vous avez donc une idée de la difficulté que présente l'ascension des lacets du Galibier, géant d'une longueur de 5 km 1/2. Et notez qu'avant d'entamer cette rampe, ça grimpe depuis 25 km environ ; le Lautaret (12 km) y compris !

Nous croyions pouvoir arriver au tunnel vers 1 h 1/2 et trouver un bon dîner au restaurant situé tout près. Pauvres nous ! D'abord il était 2 h 1/2 quand nous atteignîmes le restaurant. Première désillusion, il était fermé. Seconde tuile, le tunnel n'était pas ouvert. Evidemment, le premier dépendant du second, il n'y avait qu'une chose à faire : «ne pas s'en faire». Quelle déception cependant ! Revenir sur nos pas... à moins d'escalader la montagne par dessus le tunnel et passer le col comme l'avaient fait Hannibal et Napoléon ? Mais comment passer par-dessus cette masse sans l'équipement adéquat et avec nos vélos.

Bigre !!

Un peu découragés, nous nous étions assis à même le sol et mangions des bananes en regardant le restaurant, histoire de dîner tout de même, quand brusquement un solide bougre d'une vingtaine d'années surgit, nous ne savions d'où. C'était un guide qui venait de passer deux cyclotouristes de l'autre côté et qui redescendait la montagne. Une aubaine quoi, pour nous comme pour lui. Il s'offrit de nous guider aussi, à condition de montrer un peu plus d'énergie que les deux lascars qu'il venait d'aider. Diable, il ne nous encourageait guère ; mais il fallait coûte que coûte passer, plutôt que de perdre une journée.

Il prit sur son épaule le vélo de ma femme. Celle-ci se chargea de l'appareil photographique et littéralement emballé par ces exemples, j'empoignai la bécane qui restait. Hé, hé, c'est assez lourd un clou chargé, vous pouvez m'en croire.

Par des chemins de chèvres, à même le roc, le guide nous conduisait à petits pas en zigzag ; c'est ainsi que l'on chemine en montagne. Chaussés de nos souliers cyclistes, nous n'en menions pas large. L'autre

avait des souliers cloutés garnis pour le surplus de crochets redoutables débordant des semelles. Après deux cents mètres d'ascension, nous étions dans la neige. Ça devenait extrêmement intéressant. Mais nous fûmes tenaces et enfin récompensés par la bonne réussite de cet exploit plutôt acrobatique et la vue d'un inoubliable panorama du Col du Galibier à 3100 mètres de hauteur.

La descente, toujours dans la neige, ne fut guère facile comme bien vous le pensez. Glissant sur une jambe repliée, et avançant l'autre pour freiner, nous approchions lentement de la route. Le guide lui, s'était lancé en courant à grandes enjambées, de ces longues foulées que nous faisons quand nous étions gamins, pour descendre d'un grand tas de sable.

Arrivés sur la route, le soleil avait disparu derrière les nuages et, très vite, le froid remplaçait la chaleur torride dans laquelle nous baignions une heure avant. Chandails, écharpes, pèlerines ; rien à faire, nous grelottions. Après avoir remercié le guide, qui se déclara heureux de notre énergie, nous dévalâmes à l'allure rapide des «plongées» en montagne, les 16 km de route rocailleuse jusque Valloire. Nous dûmes nous arrêter plusieurs fois pour nous réchauffer par une gymnastique appropriée que connaissent bien les terrassiers.

Après tous ces déboires, nous arrivâmes enfin à Valloire vers 17 heures. Nous n'avions parcouru que 55 km environ, mais quelle belle aventure !...

J. BRUFFAERTS
(Bruxelles)

RÊVERIES EN HAUTE-ARIÈGE

Il existe un paradis sur terre !

C'est un cyclo qui me l'a dit au sommet du Col de Pailhères où il accueillait tous ses amis lors de la première randonnée en Haute Ariège :

« Un bien grand jour pour le Cyclo Club de Tarascon sur Ariège ! »

Les cioux avaient, pour la circonstance, revêtu leur parure bleue limpide. Il voyait le soleil briller dans les rayons de leurs bicyclettes. Il était heureux.

Véritable dentelle brodée sur fond d'azur, elles étaient si belles, ce jour là, ses Pyrénées Ariégeoises.

Ces montagnes sauvages ont su donner des hommes et du fer. C'était dans l'effort intense déployé pour gravir la difficile montée du Port de Lers bordée de cascades, ainsi que les pentes abruptes du Col de Péguère d'où il dominait la verte vallée Massatoise avec pour ange gardien la chaîne du Mont Valier, qu'il s'était forgé une âme d'Ariégeois et un cœur de Tarasconnais.

Des lacets harmonieusement dessinés du Col de Port en passant par la route de la Corniche avec ses vestiges de châteaux féodaux et ses merveilleuses chapelles romanes, il était devenu «Chevalier servant» de sa «petite reine». Comme Ornellana, lieutenant fidèle du Conquistador Pizarro, parti à la découverte du fabuleux El Dorado entre l'Amazone et l'Orénoque, il était parti cycloter loin de son Ariège natale.

Les flèches, Brevets Montagnards et autres 400 Cols, l'entraînèrent aux quatre coins de l'Hexagone (ou six !...) Des Volcans d'Auvergne aux Ballons d'Alsace, du Col du Galibier au Mont Ventoux sans oublier la plaine de Camargue balayée par le vent, il découvrit le «Cyclotourisme».

Durant toutes ses randonnées aussi célèbres que lointaines, il ne cessait de chanter.

«Mes jeunes années courent dans la montagne,
Courent dans les sentiers, pleins d'oiseaux et de fleurs,
Et les Pyrénées...»

Et il rêvait toujours de ses montagnes Ariégeoises.

Depuis le paysage grandiose au sommet du Grand Colombier (spectacle ô combien mérité vous diront ceux qui ont gravi ce col) il put découvrir le Jura, la féerie des grands sommets Alpestres, le majestueux massif du Mont Blanc, et à ses pieds, le lac du Bourget aux eaux limpides. Mais il ne pouvait oublier le col de Marmare au printemps, et sa route qui serpente sous les verdoyantes frondaisons. Il revoyait le regard malicieux du berger, coiffé de son béret et qui, appuyé sur son bâton, lui lançait de sa voix rocailleuse: «Ça ne peut pas être jours pléniers!», tandis qu'il continuait à grimper en danseuse, bercé par le tintement des sonnailles qui pendaient au cou laineux des moutons.

- Etait-il dans une région lointaine ?
- Etait-il revenu au pays ?

Je le connais bien, je crois qu'il ne savait plus !
Il existe un paradis sur terre : Tarascon sur Ariège et sa région !

C'est un cyclo qui me l'a dit... ~

Jean-Claude EYCHENNE

ISERAN 1987

MON PREMIER 2 000 : UNE ASCENSION AU FÉMININ

Bonneval-sur-Arc, village typique des Alpes à 1800 mètres d'altitude, dernière halte avec l'ascension...

La route au-dessus et la chaleur nous dominent, nous surplombent, nous écrasent. J'essaie de jauger, de me donner quelques points de repère. J'essaie de négocier avec chaque lacet visible ; les autres, n'en parlons pas, mon œil ne les voit pas et mon esprit fait semblant de les ignorer.

Nous sommes partis d'Albertville et avons cheminé plusieurs heures avant d'atteindre Bonneval. Assise, j'ai déjà oublié toute cette longue approche pour ne plus penser qu'à ce qui m'attend. D'autres sont là, autour de moi et probablement agités des mêmes pensées, des mêmes craintes et du même désir de vaincre.

En route ! Il ne faut plus s'attarder, car après le passage du col, il faudra encore redescendre jusqu'à Bourg-Saint-Maurice, puis franchir le Cormet de Roselend avant de regagner notre point de départ du matin (ou plutôt de la nuit !)

Le coup de pédale est là, pour l'instant régulier, donné sans effort après cette demi-heure de repos. Mon vélo avance docilement et répond convenablement aux impulsions que je lui donne. Bonheur de me sentir en accord avec ma machine, plaisir de constater que mes jambes sont capables des efforts demandés, beauté des paysages glaciaires, chaque cirque différent du précédent à chaque épingle franchie, contraste permanent entre la chaleur de ma transpiration et la fraîcheur de l'air sur ma peau qui s'accroît au fur et à mesure que nous nous élevons.

Certains peinent, d'autres sont à l'aise. Chacun vit cette ascension intensément et semble avoir oublié tout le reste de la terre pour ne plus penser qu'à ce col, à cette échancrure qui se dessine maintenant à l'horizon, repère à la fois proche et lointain que l'on croit atteindre à chaque lacet et se dérober sans cesse. Ayant longé la dernière congère, je sens enfin le petit courant d'air annonciateur du col.

Ouf ! Ça y est ! La montagne est domptée, elle s'est pliée, s'est soumise à ma volonté - Sensation d'euphorie - Une étrange émotion m'étreint et m'empêche d'avaler: je viens de franchir mon premier col à plus de 2000 mètres ! Mon mari, compagnon de vie et compagnon de route participe à ma joie.

Alors me revient en mémoire le récit de cette même ascension cyclotouriste vécue 50 ans plus tôt par mon beau-père, sur une route fraîchement inaugurée mais... encore sans asphalte!

Anne FELIX

Cyclo-Club BEAUREPAIRE (ISERE-38)

MON... COL DE JAMAN 1512M

C'est le nom d'une Dent, et c'est aussi celui d'un Col ; c'est le Col de Jaman 1512 m, situé en Suisse près de Montreux.

Il n'est pas souvent cité dans ces colonnes, ni même gravi, j'en suis sûr, par ceux qui comme moi, aiment la randonnée en montagne. Et c'est pourquoi il me paraît intéressant de le mieux faire connaître que les seuls propos que j'ai lus à son sujet, à savoir ceux du ténor des 100 Cols : Elie Bordat qui le situe parmi les toutes premières difficultés qu'il ait rencontrées dans sa carrière de Cyclo. Et me concernant, c'est à n'en pas douter le col le plus difficile que j'ai eu à graver sur les trois cents que j'ai escaladés à ce jour.

D'abord il n'est pas très connu pour deux raisons essentielles:

- Il est situé en Suisse - Il ne peut se graver que sur un seul versant, donc ce n'est pas un axe stratégique.

Il faut dire qu'il y a bien six ans que je rêvais de le graver. Je l'appréhendais rien que de regarder la carte. Serais-je capable de franchir ces chevrons ? Durant cette période je passais à Montreux des dizaines de fois et je ne manquais jamais, de son pied, de regarder sa dent. Le temps me manquait, la crainte s'installait (serais-je capable et suis-je assez entraîné ?).

Et puis, un certain dimanche de juillet 87, je me décidai à y aller non sans avoir mis auparavant toutes les chances de réussite de mon côté, c'est-à-dire une préparation adéquate, minutieuse, comme je l'avais fait d'ailleurs lors d'un certain Paris-Roubaix en 1980.

Certains me diront : il se prend au sérieux celui-là, moi je franchis 10-20 cols dans la journée sans méditation ni d'état d'âme. Mais voilà, ce col s'appelle Jaman et je me vois le regarder encore lors de ma randonnée autour du Léman en solitaire.

Pendant ces années, on se faisait peur, on ne se connaissait pas mais on était déjà des complices, ses copains. Je n'ai jamais eu ces sensations avant de franchir le Galibier, la Croix de Fer ou la Furka, et pourtant oh combien plus longs, plus hauts.

Mais celui-là je le crains, c'est déjà le plus beau. Alors cette rencontre est inéluctable, obligatoire. Sa première pente est dure, très dure et déjà la sueur s'installe. Je me dis que la serviette que j'ai toujours autour du cou dans les ascensions sera encore très utile. Une dame ouvre ses volets, me regarde passer l'air ébahi, une autre plus loin que je croise semble s'étonner que l'on puisse monter à vélo. Mais c'est mon problème, je dirais, mon plaisir. Je ne donnerais ma place à personne; j'y suis, j'y reste et je continue. «On ne va jamais jusqu'au fond de sa solitude» (Bernanos). La mienne atteint pourtant un degré élevé. Je m'élève vite tel un aéroplane, déjà je domine le lac Léman, c'est grandiose.

Ce col est réellement fascinant; il est comme je le pressentais. C'est un peu l'enfer, écrasant, inquiétant, mais d'une beauté extraordinaire.

Et puis, oh surprise! un panneau de signalisation indiquant une pente de 25 %. Alors le doute s'installe, serais-je capable d'affronter une telle pente ? La réponse à cette question ne se fait pas attendre, c'est oui. Tu es bien préparé et ce n'est pas le moment de baisser les bras. Ah! sûrement pas. Et au prix d'une formidable concentration l'obstacle est franchi. Il me souvient même qu'un véhicule me doublant, dû passer en 1ère à ma hauteur pour pouvoir continuer. Moi, il y a longtemps que j'avais épuisé mes vitesses.

Le plus dur était ainsi fait, mais la suite n'était pas mal non plus. De magnifiques chalets défilaient sous mes yeux et je devinais rapidement ce qui les distinguaient du mien que j'ai construit pas très loin, en Haute-Savoie. A la sortie de Caux la route est moins pentue, c'est presque du plat dirait-on et l'on entre dans la

partie boisée du parcours où l'on côtoie les marcheurs. Soudain j'entends l'un d'eux dire à son épouse «t'as vu, Marie Rose, lui il monte à vélo» ; ça me fait sourire car mon épouse a le même prénom ; quelle coïncidence ! Et dire que Marie Rose, la mienne, ne sait même pas que je suis là en ce moment; et heureusement car à coup sûr j'entendrais «ton cœur» «ton dos». La route à moins de 10% devient reposante, c'est super. J'y arriverai, je le sens. Et puis c'est l'intersection avec la route des Avants. Là le pourcentage redevient très élevé, mais déjà plus de 1000 m de dénivelée sont franchis. L'air est frais, c'est bon d'être là, tout près du sommet. Après quelques pédalées, j'y suis et je pose mon vélo contre la petite pancarte indiquant Col de Jaman 1512 m. C'est écrit en tous petits caractères et je trouve cela injuste une minute, mais qu'importe il est là devant moi, sous mes pieds. Puis un autre et réconfortant sentiment s'installe, celui d'avoir gagné, sans éclat, mais c'est doux et réconfortant une telle victoire.

Et un autre sentiment m'anime encore : la curiosité. Ainsi je ne peux me rendre à Paris sans voir la Tour Eiffel, de même il m'était à présent inconcevable de franchir ce col à vélo, sans me rendre au sommet (à pieds) de la Dent de Jaman (1875 m). Il me restait donc 363 m. de rochers à escalader, ce que je fis sans tarder. C'est un autre exercice où je n'excelle guère. Durant cette autre randonnée j'aperçus le train à crémaillère menant les touristes aux Rochers de Naye et qui eut pu me déposer vers 1750 m. Je rassure ceux qui sont montés avec moi en parcourant ces lignes, je n'avais évidemment aucun regret.

A mon avis peu de cyclos ont dû gravir ces pentes, à vous d'y aller à présent; ce col a été un moment le mien, je souhaite qu'un jour il soit le vôtre.

A.SCHMITT

Membre individuel - BELFORT

OBSCURS PROPOS D'UN CYCLOTOURISTE ÉCLAIRÉ

Je suis un pauvre... «Soyez plus précis. Un pauvre quoi ?» Parce qu'en France, on n'est jamais un pauvre tout court, mais un pauvre quelque chose : pauvre mec, pauvre taré, pauvre de la paroisse, pauvre de moi, que sais-je encore ? La liste des pauvres est si riche. Pourtant je suis un pauvre tout court, ce qui n'exclut pas le cumul de temps à autre, si vous voyez ce que je veux dire !...Je sais, c'est mon problème et le vélo n'a rien à voir là-dedans, dites-vous. D'accord, aussi mon intention était de vous parler d'autre chose, pour changer, mais puisque vous ne pouvez vous empêcher de ramener tout à ça, on en parlera. Vous l'aurez voulu.

Donc, sachez que j'ai découvert le cyclotourisme à l'époque où le monde civilisé commençait à sombrer dans l'ivresse du moteur, de la vitesse et du moindre effort. Pourquoi pédaler ? clamaient les affiches à la gloire du Vélosorex. Beaucoup ont craqué, les autres ont affronté la longue traversée du désert, 20 ans pendant lesquels une poignée d'irréductibles est restée debout dans l'ouragan qui emportait les lâches et les paresseux. Il fallait presque se justifier, comme d'un penchant honteux, et on n'était pas tendre avec nous, pauvres cloches incapables d'entrer dans le tourbillon de la fête. «Eh! paumé, tu peux pas te payer un Sorex !» La pub, au moins, avait fait mouche. Et toute la compagnie de s'esclaffer, tant c'était bien envoyé.

Les temps ont bien changé. Victime de ses excès la bagnole a vu son prestige se ratatiner, et les foules, qui ont toujours raison, ont enfin redécouvert l'effort musculaire ; le pauvre cyclo de jadis a fait un bond prodigieux dans l'échelle des valeurs, et s'il monte un col il imagine, dans l'auto qui le dépasse, des réflexions d'un type désormais empreint de généreuse compassion : «Vous avez vu la tronche du mec ? Plus tout jeune ; il tire une langue pas possible; sûr qu'il en ch... un max ; faut l'encourager. Vas-y Poupou, y sont pas loin !» On n'en sortira donc jamais ?

Je la regrette quand même cette époque lointaine où l'on nous raillait, faute d'être assez courageux pour nous imiter ; l'hôtel et le restaurant étaient bannis de nos randonnées de pauvres, mais il suffisait alors de frapper à une porte, rarement à deux, pour être admis à la grange ou accueilli à la maison ; le paysan, le montagnard surtout, ne bougeait guère, et la compagnie inattendue qui lui arrivait était pour lui une joie; pour le cyclo c'était l'assurance d'une veillée sympathique et d'échanges profitables, plus séduisants que la longue solitude du bivouac. Heureux temps de la chaleur humaine avant qu'elle ne périclète étouffée par cette pieuvre aux bras tentaculaires qu'on nomme le progrès. Que sont nos Alpes devenues? Les granges, les chalets ont renié leur passé pour une promotion flatteuse au rang de résidences secondaires, à moins qu'ils ne s'écroulent en ruines touchantes et pittoresques; les alpages à l'abandon n'entendent plus le carillon des clarines; et à la tombée du jour le cyclo nostalgique ne trouve plus à qui s'adresser : personne sur la place du village, la «fruitière» ne fonctionne plus, et devant les maisons, les bancs sont vides car c'est l'heure de la grand-messe quotidienne, celle de la télé ; par les fenêtres, si les aboiements furieux du chien ne vous en interdisent pas l'approche, on voit scintiller les étranges lucarnes racoleuses. C'est pas le moment, et puis, vos échanges culturels, vous pouvez vous les mettre... Vous voyez, nous aussi on a la télé, et des bagnoles, et le téléphone, alors faut plus nous prendre pour des ploucs !

Qu'on me pardonne, j'exagère, c'est sûr, mais j'ai tant de peine à voir la montagne perdre peu à peu tout ce qui était son charme et son originalité; au moins j'aurai pu la connaître dans sa splendeur intacte.

Pauvre cyclo, il te reste pour abriter ton sommeil précaire les habituelles solutions d'infortune, du chalet branlant et crevé à l'albergo della luna ». Dure école où l'on apprend à ne compter que sur soi, où l'on s'endurcit corps et âme. «Du pipeau, tout ça ; ne me faites pas croire que vous ne craquez pas de temps en temps pour un bon lit d'hôtel» Evidemment, faute de mieux, un peu comme on faisait autrefois dans les montagnes, au dire de mon grand-père, pour déterminer le meilleur tracé d'un nouveau chemin : on suivait un âne en le tenant par la queue et là où il passait, on pouvait lui faire confiance, là passerait la route ; mais quand le dernier des ânes eut disparu, il a bien fallu prendre un ingénieur.

Ainsi disparaissent, par voie de conséquence, les fontaines de nos villages devenues inutiles. Mais on n'est pas des sauvages. Remplissons le bassin de terre, mettons-y quelques fleurs pour apaiser les bonnes consciences des écolos pleurnichards. Vous ne trouvez pas ça joli, une tombe bien fleurie ? Si, mais je la préférerais vivante, la fontaine, elle par qui le village était né et avait traversé les siècles ; elle méritait bien de vivre et de chanter jusqu'au bout des temps. Mais les hommes sont ingrats, et les fontaines qu'on a enterrées ne ressuscitent jamais.

Bon, on fera comme pour les ânes, on tâchera de s'adapter, mais c'est le symbole que je regrette, bien plus que la chose elle-même. Ce qui me console c'est qu'il n'en est pas de même partout : en Suisse, en Autriche, les fontaines coulent à flots et le pain au compte-gouttes, si l'on peut dire ; et c'est long pour trois cyclos hexagonaux, un week-end sans pain. Mais restons calme et buvons frais. Sur nos demis de bière fraîche et dorée perle une rosée délicate - «Garçon, peut-on acheter du pain ?» «Naturlich» ! Le serveur s'en va, reparaît bientôt, digne et solennel, l'air de porter le St Sacrement en chair et en os ; sur son plateau garni d'un linge immaculé repose une unique tranche de pain, superfine, savamment découpée au laser. C'est trop de bonté.

Mais notre élan unanime de reconnaissance est brisé net : la chose figure dûment sur la petite note. Vous vous croyez plus malin en allant vous attabler au restaurant ? Erreur ! Il vous faudra à tout coup sortir le grand jeu, vous rouler par terre et faire pipi dedans (non, c'est le contraire) en hurlant des blasphèmes chaque fois que vous aurez englouti par inadvertance une nouvelle tranche de pain. Qu'on s'étonne après ça d'être mal vu à l'étranger. Le besoin de se faire remarquer est, il est vrai, une constante de notre comportement ; nos lointains ancêtres s'étaient fait bêtement repérer par les zouaves du capitole, mais la leçon n'a même pas été retenue et notre travers ancestral poursuit sa brillante carrière.

Moins on en fait, plus on le fait voir. Dans notre grande famille cyclo, par exemple, vous avez à un bout les grands voyageurs de l'aventure pour qui le globe est toujours trop petit, un peu clochards distingués, un peu clowns, un peu cow-boys, mais sympa et fraternels ; à l'autre bout les pelotons multicolores des gros mollets surexcités, d'autant plus pressés qu'ils ne vont nulle part ; la ligne bleue des Vosges, sans intérêt ; seule compte la ligne de chaîne du précédent ; une seule pensée en tête, rentrer à l'heure pile, pas trop tard à cause de l'apéro, pas trop tôt pour ne pas mettre le couvert.

Ça vous dépasse en trombe, sans un regard mais non sans un coup d'œil furtif en biais, après coup, histoire de s'assurer que ces fainéants de cyclos n'ont pas le culot de coller au train, car on sait bien qu'ils ne prennent jamais leur part de relais, pour la bonne raison qu'ils sont bien trop poussifs pour ça. N'empêche qu'un jour, dans les Alpes piémontaises... Un peloton nerveux nous double dans une turbulence de cyclone en nous balançant au passage quelques «forza» protecteurs et disparaît au loin. Bientôt la pente se cabre : 12 % de taux actuariel brut, mais en données corrigées des variations saisonnières, plus la T.V.A. à 18,34%, vous voyez ce que ça donne.

Le fringant peloton finit par réapparaître, passablement effiloché; la lanterne rouge semble reculer en vacillant sur ses bases; on lui glisserait bien un petit «forza» furtif dans la trompe d'Eustache, mais il va se fâcher, c'est sûr...

On saute l'avant-dernier, l'antépénultième, en investissant tout ce qui nous reste de forces dans un rictus pas trop crispé pour leur faire voir qu'on en a encore sous la pédale. Ce qui est certain, c'est qu'on jouit comme trois poux de bois. Devant, les leaders s'acharnent à piocher puis capitulent : tout à gauche, bonhomme compris «pas étonnant, dit l'un, t'as vu ces moulinettes ?» C'est vrai, j'avais oublié, ces pédaliers d'anémiques sont introuvables en Italie, pays tout plat, si vous ne le saviez pas. D'ailleurs, qui oserait s'en équiper ? La tête des copains en découvrant votre 50x40x30 ! On perd des amis pour moins que ça, là-bas.

En France, au moins, on trouve tout le matériel qu'on veut, seulement je peux sans risque promettre un triporteur de compétition au premier qui me prouvera par-devant huissier avoir acheté un cône de pédale ou un galet de dérailleur ; il paraît que c'est incompatible avec une saine conception du commerce

moderne qui exige la consommation forcenée et bientôt obligatoire de tout ce qui se fabrique, et que les fossiles et mon espèce qui refusent de comprendre et de s'adapter connaîtront le destin des dinosaures.

Eternel refrain des chantres du progrès : défense de rêver, suivre le mouvement, prendre le train en marche. A ce propos, vous savez sans doute que la S.N.C.F. s'est décidée à entrer dans le branle-bas général mais elle a confondu dans la précipitation marche avant et marche arrière. De tous temps on partait et on arrivait avec son vélo, par n'importe quel train de jour ou de nuit . 50 km de selle après 500 de banquette, c'était pas tuant. A présent c'est l'ère T.G. V.; votre bécane n'est plus une compagne mais un vulgaire colis qui arrive quand elle peut ; si elle n'est pas au rendez-vous, soyez compréhensif, prenez une chambre dans un bon hôtel et patientez-y dans tout le confort désirable et le temps qu'il faudra . «Oui, mais on vous offre la gratuité, qu'est-ce que vous en faites ?». «A vrais dire, pas grand chose, tant qu'elle se limite à des liaisons ridicules dans des horaires inutilisables». «Pas la peine de discuter. Vous autres cyclistes, tout vous est dû. On rale pour la moindre égratignure, on fait un scandale pour un vélo perdu . Si tout le monde était comme vous ! On se tue à vous répéter que chez Hissène Céhef tout est possible ; vous faites exprès d'exiger des choses simples. C'est pas possible !

Et pourtant les idées les plus simples sont souvent à l'origine d'inventions géniales ! A maintes reprises au cours de mes randonnées solitaires, il m'a été donné l'occasion de le vérifier, l'avantage du vélo sur les autres sports étant précisément de favoriser la méditation. Vous n'avez sans doute pas oublié cette théorie sur l'allègement maximum que j'ai traitée dans un précédent bulletin avec mon brio habituel, je ne vous le fais pas dire. Ma dernière trouvaille ne m'en veuillez pas, ne concerne pas le vélo, mais les économies d'énergie, et le principe est désarmant de simplicité: il suffit de fermer portes et fenêtres avant la tombée de la nuit, de façon à emprisonner la clarté régnant dans les pièces et à empêcher l'obscurité d'y entrer, d'où suppression totale de l'éclairage électrique . Il me reste juste un point de détail à régler : la détermination de l'instant exact de la manœuvre. Je procède par tâtonnements successifs qui jusqu'ici, n'ont pas fait jaillir la lumière: trop tôt, c'est le jour qu'on empêche d'entrer; trop tard, le noir est déjà dans la place. J'accepte toute suggestion susceptible de faire avancer le schmilblick, contre cession d'une partie de mes droits d'auteur à venir.

Pourquoi je vous raconte tout ça ? Où en étais-je ? Au chemin de fer, je crois. Alors pas étonnant que je déraile et que je m'égare du nord. Revenons vite à nos moutons, je veux dire aux cyclotouristes. Je n'y peux rien, ce n'est pas moi l'inventeur de l'expression. Aucun rapport, de plus, entre ces timides quadrupèdes laineux et les bipèdes de choc, purs et durs, dont j'ai rêvé l'autre nuit. Ecoutez ça. Honnête cyclo moyen, appareil photo en bandoulière, carnet de route, cartes annotées, paquetage et socquettes réglementaires ; je me sens tout à coup visité par la grâce et décide de me remettre en question (c'est très à la mode).

Ce qu'il me faut, c'est un loisir viril et musclé. Pourquoi pas les Furax?

.Première sortie, pour voir. Cadence de métronome, silence dans les rangs. L'extase. Mais les vieux démons ont la vie dure et j'en oublie la retenue qui sied à ma condition de novice.

«Chef, je peux m'arrêter pour faire...?»

«Non, tu sauras que chez les Furax tout le monde fait ensemble, quand le chef a envie de faire.»

Ricanements étouffés dans les rangs, discipline oblige. Dix minutes passent, je n'y tiens plus, au diable la hiérarchie. « Chef, laissez-moi au moins finir... »

Gloussements à l'entour.

«Si t'en est là, mon gars, c'est même plus la peine de t'arrêter.»

«Mais mon chef, laissez-moi au moins finir de parler. J'avais seulement envie de faire une photo.»

Stupéfaction dans les rangs. Courroux du chef :

«Eh ! les mecs, vous avez entendu ça ? Va visiter le Louvre si ça te chante, mais je te préviens, tu recolleras tout seul. Vous parlez d'une recrue ! On n'en fera jamais un vrai cyclo.»

Eclat de rire général, tout respect oublié. Vexé, mais trempé comme l'acier le plus par cette énergique initiation, je dépouillais, sitôt rentré, mon vélo, de toute cette quincaillerie pesante et inutile de cyclo petit-bourgeois : l'infamant triple-plateau, la roue libre démesurée, les garde-boue, les porte-bagages, même l'appareil photo reposent maintenant sur un rayon obscur, touchants souvenirs de mes débuts, un peu comme on conserve avec émotion les nounours de son enfance. J'ai maintenant conscience d'appartenir à l'élite et chevauche un vélo tout nu, (pas de quoi rire) 72,33 tours-minute, chrono en main. Quand mon rêve a prit fin, j'allais passer chef, jubilant déjà à la pensée d'initier de jeunes ignorants aux joies ineffables du cyclotourisme engagé. Il était temps !

C'est vrai, c'est ça qui est chouette chez nous, chacun pédale à son goût en se proclamant dépositaire de la seule conception possible du vrai cyclotourisme. Un esturgeon n'y reconnaîtrait pas ses petits, mais c'est ce qui fait la richesse d'un mouvement. Prenez le cyclotourisme assisté ; qu'est-ce que vous dites de ça ? Rien au hasard, ni sur le vélo, tout dans le minibus : des roues, des chaînes, et des pignons; des gants, des tricots, et des ponchos ; des réchauds, des gamelles, et des bidons ; des duvets, des matelas, et des nanas. Et si par malheur le fond de l'air fraîchit, si le vent fait mine de vous contrarier, si la pente devient déraisonnable, si le soleil exagère, si on a une barre au front ou un creux à l'estomac, autant de cas de force majeure suffisants pour aller se faire dorloter dans l'ambulance en attendant le retour de conditions moins inhumaines.

«Mais au fait, vous aviez dit : Aventure ?»

«Ne plaisantez pas, même que le journal du coin en a parlé:

Nos valeureux cyclos de Choisy-la-Biture

Au mépris de leurs jours ont traqué l'aventure,

Bravé l'effroi, franchi les Alpes et le Rhin

Et leur âme chantait dans la pompe d'airain.

Pardon, qu'est-ce que je viens de dire ? Le souffle d'une pareille épopée me fait délirer. Je reprends mes esprits, subitement conscient et confus de mon intolérable intolérance.

J'ai dépassé un peu les bornes, mais de la part d'un cyclo, c'est un peu excusable, puisque, plus on en dépasse, mieux on est vu, à tel point qu'à la fin de chaque année tous les clubs récompensent celui qui en a dépassé le plus, le compteur kilométrique plombé faisant foi ; autrement ça serait trop facile. Aux Cent Cols, on fait confiance à l'individu. C'est normal, il n'y a pas un panneau à chaque col pour s'y faire tirer le portrait en posture de Tartarin, ni forcément un bistrot disposant d'un timbre humide à vous appliquer sur la calvitie, mais le hasard est généreux puisqu'il a concentré les cols dans les régions montagneuses, nous évitant ainsi de trop nous disperser.

Il est même des cas où le hasard est vraiment fort. Prenez une carte de France ou un globe terrestre et remarquez la précision avec laquelle les départements ou les nations s'imbriquent les uns dans les autres. Pas le moindre vide ni le moindre chevauchement. Mais le comble de la perfection est atteint avec l'assemblage des cantons suisses : un chef d'œuvre insurpassable ; nous n'y voyons plus qu'un banal état de fait, habitués que nous sommes depuis l'école primaire, mais prenez un reptile du secondaire, montrez-lui une carte de Suisse et sa tête éclate.

Oh ! Je sens que la mienne n'en est pas loin non plus. Quelle migraine ! Il vaut mieux que j'arrête. Je ne réponds plus de la clarté de mes propos et comme j'ai horreur de dire des bêtises... Mais je vous avais avertis honnêtement. C'était dans le titre.

Michel PERRODIN

de TALANT

Chambéry le 13 décembre 87

CHÈR(E)S AMI(E)S,

Connus(es) ou inconnus(es), adhérent(e)s ou non à la confrérie, je vous adresse en toute sincérité, les vœux du cyclo que j'essaie d'être, vœux pour l'année nouvelle que je résumerais comme suit :

de tout cœur, à toutes et tous
des mollets d'acier,
une santé de fer,
un moral... en BETON,
des rustines fidèles,
des cols inédits,
avec... des rayons de soleil,
et en prime... des ami(e)s tout azimut.

Pardonnez-moi, si je n'ai pas de récit à vous transmettre. Ce n'est pas par paresse, mais tout bêtement parce que j'écris

Comme un «brouillon» - même si parfois, il m'arrive de griffonner des poèmes pour ceux que j'aime... Si je m'exprime parfois, c'est à la suite de contrariétés, alors comme en ce moment, tout baigne, la plume fait du lard.

Quand même, je vous devine en train de sourciller, alors je vais vous citer une petite anecdote de vacances (à vélo, comme il se doit), dans le Cantal... et avec ma compagne et épouse.

Ah ! les amis...

Je vous le dis !

Le Cantal...

Quel Régal !!

Mais non... je ne parle pas... du Fromage !

Voyons... mais du paysage

Ah ! les amis, si vous saviez...

Toutes ces folles pédalées

Toutes ces randonnées...

Et sans la moindre ondée !

Je vous avoue... on a touché du bois

Pour retarder le « coup de tabac » !

Oui ! ce fut super; nous avons eu aussi, le plaisir suprême de déguster «Truffa des» «Tripoux» et autres... et évidemment de gravir (pour digérer) des cols., tout plein. Je vous dis pas...

Bien sûr, le plus célèbre, le Pas de Peyrol ne nous a pas résisté longtemps. D'autres, moins connus, tels que : le Pas se Temps, le Pas Bien, le Pas se Montagne, et aussi le Pas se Relle et encore le Pas Pattineur, le Pas de Col n'ont pas résisté à notre boulimie de cols.

Quand même, de tous ces «illustres», un seul nous a «marqués», tant que, de peur que notre mémoire, parfois défaillante (la traîtresse), ne l'oublie, nous avons voulu l'immortaliser à jamais grâce à la photo, Ainsi plus de risque... Et comme mes parents m'ont appris - en son temps - à tout partager (même les coups de bâton) je n'hésite pas une seconde, à vous offrir, amis, ce souvenir rarissime:

«Le Pas du Rieu»

En conclusion, rappelons ce dicton, je cite : «On n'est jamais si bien servi que par soi-même». Bravo François, après la somme de travail dépensé pour notre confrérie et même pour d'autres sphères, tu n'as pas volé ton «pas». A bientôt les amis sur le plus chouette des terrains de jeux : La Route.

Robert DEL MEDICO - CCC N° 17, 73000 CHAMBERY

UN 25E COL DE PLUS DE 2000M BIEN GAGNÉ!

Lorsque, avec le concours des circonstances, vous augmentez votre capital de cols dans la même année, il faut aussi faire provision de cols de 2000 m et plus.

Dans les Pyrénées, les cols routiers à cette altitude ne foisonnent pas. Il faut aller aux frontières espagnole ou andorrane pour se plier à la règle, ou alors se déplacer plus loin dans les Alpes, ce qui implique des voyages longs et coûteux. Il reste aussi la solution des cols muletiers dont la liste a été dressée par M. et Mme Chauvot dont un grand nombre, surtout dans notre massif, ont été franchis sans le compagnon à deux roues.

En ce jour, j'ai donc choisi de rallier la Hourquette au Col d'Aubert situé à 2498 mètres séparant, dans le cadre majestueux du Néouvielle, la Vallée d'Aure et la Vallée de Barèges. Connaissant à fond le tronçon Fabian (1 098 m) -Lac d'Aubert, vous arrivez à pied d'œuvre à 2141 mètres, réalisant ainsi en premier une bonne escalade. Là se trouve le terminus des voitures mais aussi de la partie cyclable, car la route très caillouteuse aurait vite fait de vous désarçonner, désagrément à éviter.

Vous passez au niveau du Lac d'Aumar situé à 2193 m. Vous êtes en plein massif du Néouvielle, et vous apercevez votre objectif avec des silhouettes qui s'y profilent. La partie d'acrobatie commence, votre machine se trouvant à bout de bras dans la petite sapinière et dans les raillères.

La partie cahoteuse étant franchie, vous prenez le sentier à flanc des pics de Madamete et Dets Coubous qui vous rapproche du sommet, mais où vous devez de temps en temps hisser votre «compagne» avant de grimper à son niveau. C'est ainsi pendant deux kilomètres, mais lorsque vous bénéficiez d'une magnifique journée vous oubliez les péripéties de cette marche obligatoire de plus d'une heure. Au sommet, de nombreux montagnards se retrouvent avant de plonger sur les deux versants, mais sont étonnés de trouver là un cycliste avec son vélo. De ce col, vous avez une vue magnifique de tous côtés, avec en face le Pic du Midi de Bigorre, les vallées d'Escoubous et d'Aygues-Cluses. Vous regardez derrière vous, où vous avez gravi la pente, vous apercevez au loin le Glacier du Néthou, les sommets de la chaîne au-dessus de Luchon, les Monts Maudits et plus près de vous le massif du Néouvielle avec ses rocs et ses crêtes hérissées avec à son pied les lacs bleutés par un ciel sans nuages. La descente est beaucoup plus facile car votre compagne vous sert d'appui et vous repose, mais force est de la soulever de temps en temps. Vous pousserez un ouf ! de soulagement à la rencontre du large chemin caillouteux qui offre quelques portions pour rouler, mais vous ne serez libérés qu'à la plate forme du Lac d'Aubert.

En pleine détente et en pleine satisfaction du devoir accompli, le casse-croûte est apprécié sur les bords du lac d'Aumar. Pour mon 25° Col, ce fut vraiment un travail de «mulet».

Guy BARTETTE

Président des Randonneurs des Coustous de BAGNERES DE BIGORRE

P.S. Puisque nous parlons du Néouvielle, je me permets de signaler à Monsieur Giraudin (qu'il ne me tienne pas rigueur de ces détails un peu tardifs), que ce massif n'est pas visible du Col de Beyrède en descendant sur Payolle, pas plus que de la Vallée de Gavarnie

(Revue Cyclotourisme - «Détours Pyrénéens» de mai 1985).

LES PYRÉNÉES : LA DIVERSITÉ DU CYCLISME DE MONTAGNE

Entre la mer et la mer s'étend une chaîne grise et verte où les maillons pointus irradient la nature sauvage cette zone frontalière. Les Pyrénées françaises ont de la diversité une idée bien imprégnée et sans cesse en vigueur. D'ouest en est, lors d'une randonnée FBC, nous avons été les témoins de la panoplie distrayante des montagnes méridionales, si souvent délaissées au profit des Alpes, à cause de leur éloignement de la Belgique.

Du bord de l'Atlantique aux premières pointes rocheuses, il est de mise d'évacuer au plus vite la zone landaise. L'attaque occidentale du massif est brusque et radicale. A moins de descendre à ses risques et périls au pays basque, le premier Juge de Paix rencontré est un géant du nom de l'Aubisque. L'ouest pyrénéen pourrait bien être alpestre avec ses décors grandioses et rocaillieux, avec ses longs serpentins menant aux cimes, avec son climat incertain et ses altitudes bien marquées.

La voie royale qui arpente le Tourmalet, l'Aspin et le Peyresourde mérite un accent circonflexe en vue d'aller chercher en Saint-Lary-Soulan l'énorme Pla d'Adet, dont les pentes sans cesse exposées au soleil, refusent de descendre sous les 10%.

Le mythe des grands noms s'évanouit quand, à Luchon, on s'engage dans la deuxième tranche pyrénéenne.

Le dernier monstre s'appelle Portillon, mais il n'est pas mauvais de se changer les idées en abordant un inconnu, semi-muletier dans ses derniers hectomètres : le col d'Estivère. Le franchissement du deuxième noyau prête une voie princière, qui, en dehors des données jusque là exposées, injecte un venin de verdure aux œillades mitigées du cyclo à la peine. Le vert prime sur de forts pourcentages. Furtif et sec Portet-d'Aspet, rutilant Péguyère, vous êtes de ceux que l'on connaît trop peu.

Délicate attention décernée aux coureurs du Midi-Libre, le col de Jau permet le dernier passage vers une brève trouée méditerranéenne pour laquelle la mer a voué un climat caniculaire. Sur le versant prévu le moins haut, un accident se dresse, fort et majestueux, conviant aux pires envolées vélocipédiques quelques fous de la pédale, ivres de hauteurs renouvelées. Le pic du Canigou, isolé, se rejoint par le Parpaillon des Pyrénées, nommé col des Cortalets, où la route mène à la table d'orientation.

Elle oriente si bien, cette table, qu'au pied à l'est, ronfle ondulée la Méditerranée. Au bout d'une traversée des Pyrénées en transe, transpirés nés, nous semons la sueur des cols dépassés dans les flots radieux de la belle bleue. Elle l'emporte dans le vent et les vagues pour qu'elle aille se loger au fond de l'océan, là où se perdent à jamais les plus beaux trésors de la terre.

GOBERT Daniel

21/12/87

LES PYRÉNÉES : LA DIVERSITÉ DU CYCLISME DE MONTAGNE

Entre la mer et la mer s'étend une chaîne grise et verte où les maillons pointus irradient la nature sauvage cette zone frontalière. Les Pyrénées françaises ont de la diversité une idée bien imprégnée et sans cesse en vigueur. D'ouest en est, lors d'une randonnée FBC, nous avons été les témoins de la panoplie distrayante des montagnes méridionales, si souvent délaissées au profit des Alpes, à cause de leur éloignement de la Belgique.

Du bord de l'Atlantique aux premières pointes rocheuses, il est de mise d'évacuer au plus vite la zone landaise. L'attaque occidentale du massif est brusque et radicale. A moins de descendre à ses risques et périls au pays basque, le premier Juge de Paix rencontré est un géant du nom de l'Aubisque. L'ouest pyrénéen pourrait bien être alpestre avec ses décors grandioses et rocailloux, avec ses longs serpentins menant aux cimes, avec son climat incertain et ses altitudes bien marquées.

La voie royale qui arpente le Tourmalet, l'Aspin et le Peyresourde mérite un accent circonflexe en vue d'aller chercher en Saint-Lary-Soulan l'énorme Pla d'Adet, dont les pentes sans cesse exposées au soleil, refusent de descendre sous les 10%.

Le mythe des grands noms s'évanouit quand, à Luchon, on s'engage dans la deuxième tranche pyrénéenne.

Le dernier monstre s'appelle Portillon, mais il n'est pas mauvais de se changer les idées en abordant un inconnu, semi-muletier dans ses derniers hectomètres : le col d'Estivère. Le franchissement du deuxième noyau prête une voie princière, qui, en dehors des données jusque là exposées, injecte un venin de verdure aux œillades mitigées du cyclo à la peine. Le vert prime sur de forts pourcentages. Furtif et sec Portet-d'Aspet, rutilant Péguyère, vous êtes de ceux que l'on connaît trop peu.

Délicate attention décernée aux coureurs du Midi-Libre, le col de Jau permet le dernier passage vers une brève trouée méditerranéenne pour laquelle la mer a voué un climat caniculaire. Sur le versant prévu le moins haut, un accident se dresse, fort et majestueux, conviant aux pires envolées vélocipédiques quelques fous de la pédale, ivres de hauteurs renouvelées. Le pic du Canigou, isolé, se rejoint par le Parpaillon des Pyrénées, nommé col des Cortalets, où la route mène à la table d'orientation.

Elle oriente si bien, cette table, qu'au pied à l'est, ronfle ondulée la Méditerranée. Au bout d'une traversée des Pyrénées en transe, transpirés nés, nous semons la sueur des cols dépassés dans les flots radieux de la belle bleue. Elle l'emporte dans le vent et les vagues pour qu'elle aille se loger au fond de l'océan, là où se perdent à jamais les plus beaux trésors de la terre.

GOBERT Daniel
21/12/87

LE CHEMIN DU RENOUVEAU

Sur le petit pont, avant les feux, il mit tout à gauche : 28x26, par précaution et par respect.

Cette fois il était au pied du mur, le réalisme de l'expression le fit sourire. «Tourmalet : 18 km» confirmait le panneau indicateur, au bas d'une première rampe qui lui parut déjà impressionnante, resserrée entre les maisons grises dont le soleil encore bas n'éclairait que les toits d'ardoise et leurs pare-neige.

Curieusement il se sentait soulagé, presque détendu sinon confiant. Disparue la boule qu'il avait perçue dès le réveil au creux de l'estomac, qui lui avait interdit de déjeuner comme le bon sens et ses lecteurs le lui conseillaient ; évanouie l'angoisse qui lui avait crispé les tripes depuis son départ nocturne jusqu'aux sombres gorges de Luz ; bien loin les rêves-ou les cauchemars- il affrontait bel et bien LE TOURMALET, il le sentait sous ses roues et, pour le moment du moins, il le trouvait accueillant. D'autant que, passée la première rampe, la route s'élançait vers la gauche et la pente adoucie autorisait à remettre plus gros. Oh, pas de folies! Le 22 allait très bien et c'était excellent pour le moral que de savoir qu'il y avait de la réserve... Au cas ou !

Les terrains de camping, sur la droite, sommeillaient encore. Il ne devait pas faire trop chaud, sous la toile. A gauche, les ruines du château de Sainte-Marie se faisait dorer sur leur promontoire par un rayon de soleil prometteur. C'était beau, en vrai. Aussi beau que sur les photos, que dans les livres, mais en plus cela vivait, cela sentait, cela bruissait.

Son esprit vagabondait, bondissait de cime en cime, courait avec le Bastan, de caillou en rocher, de cascade en cascade. Il reconnaissait ces Pyrénées, vingt ans après ; Cauterets et le camp de la Raillère lui revinrent en mémoire, il retrouvait des sensations de colonie de vacances, des odeurs de fenaison, des parfums de berlingot...

La route s'engouffrait sous une hêtraie, et il frissonna de retrouver soudain le froid et les ténèbres. Passé le croisement de Viella il fallut repasser le 26. Les mains alternativement en haut du guidon et aux cocottes de frein, il grignotait régulièrement du terrain. Un écureuil au panache roux s'enfuit à quelques mètres devant sa roue et disparut sous les frondaisons.

Au bout d'une ligne droite qui lui parut longue, il aperçut une grosse conduite verte qui enjambait la vallée. Plus haut, quelques maisons groupées dominaient le Bastan. Les croisements des chemins d'accès aux villages écartés, Viey, Betpouey et bientôt Sers furent autant de jalons qu'il accueillit tour à tour avec la même satisfaction impatiente qu'un écolier inscrit chaque fin de trimestre au table d'honneur.

A deux reprises il apprécia de cours lacets où le pourcentage réduit lui soulagea les jambes et les reins, et lui permit d'éponger la sueur qui lui perlait au visage. C'était dur tout de même, autre chose que les côtes les plus difficiles qu'il avait l'habitude d'aborder là-bas en Lorraine.

AVANT Barèges, à hauteur du rocher de Saint-Justin, il ressentit soudain une immense lassitude. Il avait mal partout, soif et chaud, la tête vide. Les jambes, ses jambes, lui semblèrent incapables de le porter plus avant. Un doute affreux, une réminiscence douloureuse l'envahirent peu à peu. Il revoyait ce matin de juin auprès de son père. Tombant et tombant encore, les jambes et le bassin paralysés petit à petit. Le médecin soucieux et le diagnostic implacable : «la polio !» Le choc pour toute la famille et les longs mois de soins et de rééducation. Le sport, pour réparer ou pour compenser autant que possible. Des limites, bien sûr, mais tellement reculées avec le temps.

Le sentiment d'avoir vaincu une adversité autrement redoutable, un petit courant d'air frais dans le virage de la gendarmerie et le souci de paraître à son avantage dans la traversée du village qui s'animait... Tout cela le requinqua assez pour grimper, le buste droit et la tête haute, jusqu'après l'établissement thermal,

puis pour atteindre le petit pont qui permet aux skieurs d'accéder à la gare inférieure des télécabines. Là, il jugea utile de faire une courte pause, d'avaloir quelques confiseries et de remplir son bidon à la ferme voisine.

Le soleil commençait à chauffer mais il y avait aussi une petite brise qui en tempérail l'ardeur. A cette heure matinale il n'y avait encore presque pas de circulation et ce n'est que pendant ce petit arrêt qu'il vit son premier cycliste. Il chevauchait une rutilante machine de course et grimpa le plus souvent en danseuse, pour entraîner un braquet apparemment important. Il passa sans un regard, l'œil rivé sur un horizon posé à quelques mètres de son boyau avant.

Deux autres le saluèrent gaiement alors qu'il se remettait en selle après avoir contemplé le massif de l'Ardiden, illuminé au fond de la vallée, là d'où il venait. Tout de suite il réalisa la justesse d'une phrase qu'il se souvenait avoir lue dans un bouquin de Pierre Roques : elle évoquait une «vilaine rampe toute droite, à la sortie de Barèges» susceptible de décourager le cyclo. Il se félicita d'avoir soufflé un peu et repris des forces. Cela lui permettait d'apprécier avec lucidité le versant qui s'étageait de l'autre côté du Bastan : des prairies vertes parsemées de bordes aux toits de lauzes et de tôles, assez peu de bétail, semblait-il. Plus haut, des sapins et, sous les crêtes, des pare-avalanches en rangs géométriques. L'ancienne route qui longeait le torrent avait été abandonnée ; sans doute était-elle trop exposée aux éboulements, car des rochers l'obstruaient partiellement, ici et là. L'Équipement avait construit celle-ci, plus droite et plus raide. Dommage !

Le replat lui fit du bien ; il s'accorda même un temps de roue-libre. Ses souvenirs affluèrent à nouveau, mais ils le stimulaient à présent. Il mesurait le chemin parcouru depuis cette enfance, boitillante, ces efforts souvent déçus pour effacer le handicap, la résignation de ne parvenir qu'à faire presque aussi bien que si... Et enfin la découverte, tardive mais décisive de la pratique cyclotouriste. Une révélation.

La route qui rejoignait le Bastan avant de s'élançer, en lacets bien tracés vers Superbarèges était en plein soleil. La sienne s'enfonçait vers la droite dans l'ombre ; il se réjouit de pouvoir bénéficier le plus longtemps possible de sa fraîcheur bienfaisante. A force de préparation il connaissait par cœur cet itinéraire de rêve. Il allait remonter pendant environ un kilomètre le torrent d'Escoubous sur sa rive gauche, le franchirait sur le pont de la Gaubie avant de rejoindre la vallée du Bastan par le versant opposé, qu'il découvrirait maintenant sur toute sa longueur en suivant des yeux une camionnette jaune dont le passager l'avait gentiment encouragé au dépassement.

Pour la première fois, il avait une exacte vision du dénivelé qui l'attendait, mais aussi de celui qu'il laissait derrière lui puisque, de ce côté, la pente restait à peu près constante, de 7 à 9 %.

Il ne parvenait pas à distinguer les trois cyclistes de tout à l'heure. Il consulta sa montre machinalement et réalisa qu'il ne l'avait pas regardée en passant à Luz St Sauveur. Il ne connaîtrait pas son temps d'ascension et cela le contraria un court instant. Un frisson de bien-être et une onde de bonheur le submergèrent aussitôt ; peu importait le chronomètre ! il grimpa le fameux Tourmalet à vélo, comme ses idoles de jeunesse, Fausto Coppi, Louison Bobet et tous les autres, comme ces cyclos dont il lisait et relisait les récits vivants dans «Cyclotourisme»,

Jusqu'à présent ces exploits lui étaient apparus comme inaccessibles, pour une foule de raisons. Perdu dans cette immensité, il se sentait grandir, maintenant.

Les deux cyclistes en maillots rouges étaient attablés à la terrasse du petit bar de la Gaubie. Ils le regardaient monter. «Dur-Dur ? » lança l'un d'eux en souriant. Il se redressa pour répondre: «ça va !» sur le ton détendu de quelqu'un qui en a vu d'autres.

Sur la longue ligne droite qui suivait, il se mit deux ou trois fois en danseuse pour soulager ses reins douloureux. Il nota qu'il faudrait être prudent en redescendant, car des pierres, parfois assez grosses, avaient dévalé la pente et parsemaient le goudron. Avant de virer sur la droite, il dépassa la borne «Tourmalet : 6

km». Il les avait toutes attendues, lues, décomptées mais celle-ci lui parut plus importante: «Il en reste 5 et quelque» se disait-il, «comme pour rentrer du château d'eau à la maison. C'est bon ! ».

Cette comparaison à un itinéraire coutumier le ramena quatre ans en arrière. Ses premières sorties solitaires, les dimanches matin de beau temps, des tentatives désordonnées et douloureuses, des retours difficiles et décourageants, et puis la rencontre du club, les conseils éclairés, les progrès palpables. Les distances qu'on allonge, les côtes qu'on ne redoute plus, avec des développements bien choisis. La joie des brevets réussis, en petit groupe et surtout, le premier col, dans les Vosges, par une matinée radieuse comme aujourd'hui. Cela avait été l'éblouissement, la révélation de possibilités nouvelles, la découverte d'un monde inédit et l'ouverture d'horizons insoupçonnés, entretenus et exacerbés par les lectures et les photographies...

Un troupeau de moutons à la toison marquée de bleu se serrait, peloton grégaire, le nez contre le flanc de la montagne. Là-haut, bien plus haut, l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre étincelait des mille feux de ses coupoles argentées. Encore une bouffée de bonheur : c'était merveilleux, tout était merveilleux.

Pourtant ce n'était pas facile. Il fallait changer de position de plus en plus fréquemment pour apaiser ces douleurs lancinantes qui sourdaient de la nuque aux cuisses et irradiaient dans les poignets, les reins et les épaules. Il devait manquer une borne, parce que cela faisait longtemps qu'il avait dépassé celle des 5 kilomètres. Non, elle était là, seulement !

Près d'une BX stationnée, des enfants battirent des mains : «Allez Hinault !» Cela allait bien avec les inscriptions en lettres géantes peintes sur la chaussée; mais pour ce qui était de l'allure du cycliste... Il grimaça un sourire fatigué. Mais ça devenait bon. Il chercha à repérer le sommet et pensa l'avoir aperçu, là-haut où brillaient ce qui devait être des carrosseries de voitures. Cela paraissait encore loin et pourtant, il passait devant la borne «Tourmalet : 3 km», les baraques de bergers sur un petit dôme qui surplombait la route. On ne devait plus être loin du replat précédant les terribles deux derniers kilomètres.

Un cycliste en K-way le croisa à grande vitesse. Il eut le temps de comprendre «gagné !». Cela devait faire deux heures qu'il espérait et voulait ne pas en douter. Le panorama était superbe vers le fond, pas le moindre soupçon de brume vers Barèges et au-delà. Immense, grandiose et en même temps apaisant, bucolique. Il avait l'impression de n'avoir jamais autant aimé la vie !

Il prit le temps de boire une longue rasade avant de virer franchement à droite et d'attaquer un nouveau ressaut de chaussée dégradée où l'eau ruisselait entraînant gravillons et petits cailloux. L'air s'était rafraîchi malgré le soleil plus haut dans un ciel bleu de carte postale.

Par une échancrure il aperçut des silhouettes qui s'agitaient au-dessus de lui, le toit d'un refuge ou d'un hôtel. L'effort était intense. En s'essuyant le visage il sentit que ses traits s'étaient creusés ; mais pour rien au monde il n'eut cédé sa place. Il avait la gorge serrée, comme une envie de pleurer. Coup sur coup, trois voitures le dépassèrent dont les occupants l'encouragèrent de la voix et du geste.

Encore un virage en épingle, sur la gauche, et la pente le surprit d'autant qu'il reçut une rafale de vent en pleine face. Il vérifia qu'il était bien sur le 26 et se mit en danseuse en soufflant.

Il connut un instant de panique en apercevant la route qui poursuivait sa grimpée deux ou trois cents mètres plus loin et nettement plus haut, mais réalisa assez vite que c'était la voie à péage de l'observatoire du Pic du Midi. Le col était avant. Dans un dernier coup de rein, il y parvint. Il y avait foule ; des autos, des touristes et quelques cyclistes en cuissard dont celui qui était passé pendant sa pause de Barèges. Ils le regardaient terminer son ascension.

Il prit le temps de passer devant le panneau «Col du Tourmalet: 2114m», de replacer la chaîne sur le 40x15,

et de desserrer ses cale-pied. Alors il mit pied à terre, appuya sa bicyclette contre le muret de pierre, s'épongea une dernière fois, enfila un survêtement et se couvrit d'une casquette de laine.

Il s'extirpa de la foule en gravissant la pente, en direction du Pic d'Espade. A bonne distance du parking et des installations du remonte-pente qui lui paraissaient également incongrus, il s'installa sur l'herbe rase, parcourut lentement du regard les lacets qu'il venait de vaincre, balaya posément l'horizon d'Ayré à Pène Blanche en survolant l'Ardiden et le Balaitous, respira à pleins poumons et ferma les yeux en murmurant une prière d'action de grâce.

Jacques Lacroix

Yutz, le 12 décembre 1987

(Tourisme et Véloipédie Uckange)

VELO-BONHEUR

C'ÉTAIT EN AOÛT 1986...

Depuis quelque temps déjà, j'éprouvais le besoin de me dépenser physiquement, de faire vivre mon corps pour m'y sentir bien. Mais je crois que c'est surtout une certaine injustice oppressante qui me poussa à m'éloigner de toute routine quotidienne ; je devais absolument retrouver une nature réparatrice avec de vrais bruits, de vraies couleurs, de vraies ombres, de vrais besoins, de vraies joies. Je voulais partir sans savoir où j'allais planter ma tente le soir et éviter toute assistance afin d'affronter les difficultés sans détour possible.

Je pensais faire du vélo-plaisir avec Gégé mais mon entreprise l'effrayait quand je lui parlais d'un nombre indéterminé de cols à gravir et de kilomètres à parcourir ; je lui faisais bien miroiter les images et les souvenirs que nous emmagasinerions pour les longues soirées d'hiver, sans pour autant passer sous silence les difficultés, le froid, le chaud, le mouillé, les douleurs du fessier qu'il faudrait accepter sans se plaindre car c'était là une barrière inévitable à franchir pour passer du quotidien douillet au vélo !

Rien ne la décida et c'est seul que je m'élançais sur la Route du Vin, ce matin du 5 août, me fauflant au milieu de l'important vignoble alsacien, traversant de magnifiques villages aux pignons à colombages soigneusement restaurés qui donnent âme et originalité à notre région.

Mais c'était du déjà vu ; j'étais beaucoup préoccupé par ce départ dans la solitude et la perspective d'un tel voyage ne me grisait pas. Au début, je pédalais nez dans le guidon (enfin de l'activité physique) ; plus je m'éloignais, plus mes problèmes s'estompaient, ils ne me concernaient plus, ça c'était nouveau !

Seulement, petit à petit, un air de mélancolie et de regret s'installa et, passé Eguisheim, je téléphonai..., elle n'était pas là. J'essayai plus tard, juste pour m'assurer qu'elle ne regrettait pas sa décision, pour lui dire que ce serait mieux à deux, juste pour lui demander ce qu'elle ferait le lendemain...

6 août. La nuit et les 100 km qui nous séparaient, portèrent sûrement conseil car, dans la matinée, Gégé me rejoignait en voiture, son vélo sur la galerie! Désormais nous allions pédaler à deux, rouler un peu tous les jours, voir du pays..., En cas de grosse défaillance, il y aurait toujours une petite gare quelque part !

L'itinéraire, nous le choisissons en fonction des curiosités à ne pas manquer, des grandes routes à éviter, des cols à franchir..., En tant que membre du Club des Cents Cols, je voulais en profiter pour allonger ma liste (Gros yeux... petit sourire au coin des lèvres...) !

Ce soir-là, nous dormions aux Hauts de Lucelle, en Suisse romande; nous n'avions parcouru que 67 kilomètres, mais, pour un premier contact avec le Jura, c'était suffisant. Les étoiles scintillaient à travers le feuillage de l'immense charme sous lequel nous étions installés ; on devinait le beau temps pour le lendemain.

7 août. A midi, nous passions le col des Rangiers, le premier d'une longue série de 57 ! Ça sentait bon les foins autour de nous ! Quelques côtes bien placées avaient fait perler les premières gouttes de sueur de dans nos veines, le sang battait d'effort, de plaisir de monter, de joie d'être à deux et de partager. Dans la traversée des Gorges du Pichoux, je notais sur mon carnet de route : le grondement du torrent pour les oreilles, la brise pour la peau humide, l'ombre pour la tête, la bonne route pour les fesses, le soleil pour la joyeuse humeur ; mais ça grimpe quand même !

Après le col de Pierre Perthuis, le Pays de Neuchâtel nous accueillait dans un site de carte postale où serpentait un chemin de fer ; l'herbe y était coupée avec beaucoup de minutie. Dans ce cadre, nous franchissions encore le col de Bellevue avant de planter la tente au camping de La Chaux de Fonds; il faisait toujours beau mais des nuages se pressaient à l'ouest...

8 août. Dans la fraîcheur du matin, «La Vue des Alpes» se négocia sans trop de peine mais l'effort ne fut pas récompensé par un tour d'horizon digne du nom de ce col, dommage! Sur l'autre versant, nous retrouvions «là» Suisse typique avec ses belles petites routes, ses villages bien ordonnés, ses champs de blé ou de maïs cultivés avec beaucoup de soin et ses prés fauchés dans les moindres recoins. L'après-midi, les éclaircies qui reprenaient le pas sur les nuages nous firent miroiter les nombreuses voiles voguant sur le lac de Neuchâtel. Gégé commençait à prendre la cadence au milieu de ce chatoiement de couleurs, et le col des Etroits se monta encore avec plaisir.

Les ombres s'étiraient déjà sur le côté de la route quand nous pénétrâmes dans la vallée de la Joux, vers les pentes du col du Mollendruz ; il y eut bien quelques rampes au départ, mais très vite la pente devint adorable et nous nous surprinions dansant sur nos bicyclettes au son des cloches des vaches !

C'est relativement tard que les rayons rougeoyants, rasant les eaux du lac de la Joux, nous réunirent autour d'une choucroute «William Saurin» mijotant sur le petit réchaud que nous transportions ; un litre de bière nous fit oublier les efforts de la journée et... les courbatures !

9 août. C'est à peine si nous eûmes le temps de digérer les tartines de miel du matin, car rapidement il fallut déployer toute notre énergie sur les pentes «trois flèches» (Michelin oblige !) du col de Marchairuz (1449 m). Dur ! Dur ! Mais nous mîmes un point d'honneur à ne pas mettre pied à terre.

Par les cols de la Givrine et de la Faucille, nous quittions ensuite les plateaux du Jura et descendions dans le Genevois ; le vent se levant et le ciel s'assombrissant, les éléments naturels vinrent à bout des nerfs de ma compagne qui déclara qu «elle en avait m... de faire aller ses jambes et de poser son c... sur la selle !»... avec le sourire quand même. Le vélo-plaisir allait-il devenir vélo-douleur?

Mais nous venions de pénétrer en Haute-Savoie, une région que j'adore pour ses mille et une facettes et que j'ai souvent parcourue à pied ou à vélo. Nous étions au pied des Alpes, et sur ce terrain, Georges Rossini du cylo-club de Thonon nous avait préparé un itinéraire «choc et chic» qui nous chatouillait l'imagination depuis quelques mois et qui devait nous conduire jusqu'à Antibes, à travers 47 cols et des lieux sublimes où nous allions connaître le vélo-bonheur.

Cette nuit, Annemasse nous hébergea... sous la pluie !

10 août. Nous avons longuement hésité à nous lancer à l'assaut de la montagne car la pluie n'avait pas cessé depuis la veille ; l'idée d'une journée de repos nous effleura mais ce fut la soif de voyage et d'inconnu qui l'emporta sur la sécurité de rester et qui fut plus forte que le risque de se faire mouiller. A la première interruption, nous nous dirigeâmes vers le col de Saxel !

Le tonnerre grondait en altitude et les sommets étaient bien pris dans ce ciel livide qui s'obscurcissait à mesure que nous approchions du relief ; côté lac Léman, c'était également bouché ; les oiseaux s'étaient tus au passage de quelques ondées et ça baignait dans... l'eau !

Pourtant, au milieu de ces fleurs et autres plantes forestières qui embaumaient fortement l'air, aidé aussi par ces odeurs d'herbe coupée et de macadam arrosé par intermittence, je devinais une amélioration... Au village de Sècherouilles, je notais sur mon carnet : le ciel se déchire, les oiseaux recommencent à siffler, les insectes se remettent à murmurer, la route sèche.

Avec les cols du Perret et de l'Avernaz, l'aspect préalpin se différençia bien du Jura que nous venions de traverser; des pointes rocheuses dominaient les pâturages parmi lesquels nous pédalions et ça sentait bon la vache ! «Vive la Haute-Savoie, son reblochon, sa tomme'» semblaient nous dire ces braves bêtes au passage.

Le soleil déclinait déjà sur les crêtes des Aravis qui barraient l'horizon vers le sud quand Cluses nous accueillit en fin de journée.

11 août. C'est une erreur de croire qu'il est difficile de voyager à bicyclette ; bien sûr, les premiers temps ne sont pas toujours faciles, c'est une question d'adaptation, le temps de se faire à cette nouvelle manière de vivre. Un voyage comme le nôtre à la portée de tous, il faut y croire ! Malgré notre charge, nous nous étonnions tous les jours, comme sur cette route «deux flèches» taillée dans le roc, au pourcentage soutenu sur 9 km vers le col de Romme, ou encore dans la montée du col de la Colombière culminant à 1600 m, dans une ambiance alpestre très reposante.

Le ciel laissait de belles éclaircies mais une certaine lourdeur trempait nos cuissards que nous avions enfilés sans slip! (très efficace contre les irritations du fessier). Vous ajoutez à cette atmosphère le calme qui s'était fait autour de nous, dans l'attente de... et mon inquiétude se confirma après le Grand-Bornand ; jusqu'au lac d'Annecy, par le col de Bluffy, ce fut une course contre la montre avec... les nuages!

Toute la nuit, le clapotis des gouttes de pluie sur la tente nous berça dans nos rêves...

12 août. Au matin, le temps n'était pas splendide. Le son d'une cloche se rapprochant, puis s'éloignant à intervalles réguliers, des pentes du col de Leschaux, nous parlait d'un vent de pluie !

Derrière nous, le lac fumait et les Dents de Lanfon, comme la Tournette, étaient bien encapuchonnées. Mais devant nous, le large col, tout de verdure, sentait bon la nature humide... La faible pente qui s'étirait sur 12 km, nous donna de l'entrain à pédaler et nous réchauffa ; nous avons le temps d'être à l'écoute de notre corps qui, au fil des jours, bronzait, se musclait et se sentait à l'aise dans l'effort physique.

Pour éviter de mouiller la chemise sur la route du col de la Cluse, je montai torse-nu, malgré l'air frais et une bruine persistante. Bien au chaud et au sec dans leur voiture, les automobilistes qui nous dépassaient ou nous croisaient, appréciaient notre effort avec de grands gestes ; quelques-uns restaient impassibles ! Ayant un rythme ascensionnel plus rapide, j'avais souvent un peu d'avance dans les portions de route pentue et j'en profitais pour photographier, écrire, ...; ce jour-là, je fis chauffer une tisane, j'étais sûr que Gégé allait apprécier !

Perdus dans les nuages, nous pointions ensuite au sommet du Mont Revard où une brusque déchirure nous accorda néanmoins une superbe vue plongeante sur le lac du Bourget. Dans la descente du col du Plainpalais, le ciel sourit et finalement le soleil dissipa toute la masse nuageuse.

Ce soir-là, nous pûmes longuement admirer les reflets du couchant sur les montagnes qui encerclent le lac...

13 août. Qui ne rêve pas, qui n'a jamais rêvé de partir, de voyager, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie ? Le désir de connaître, de découvrir est quelque chose d'inné, et ce matin, autour d'un petit déjeuner copieux à même la pelouse, nous ne regrettions pas d'être partis. Huit jours déjà, 700 km dans les jambes, 22 cols dans les bras, une boulimie d'images dans la tête, une satisfaction profonde dans le cœur... Heureux !

Les cols du Granier, du Cucheron et de Porte, entrecoupés de vallons très verdoyants, nous permirent de pénétrer le massif de la Chartreuse où les campings, fleurissant un peu partout, prouvaient que les gens s'y plaisaient ; nous aussi ! Au repas de midi, il y eut des quenelles à la sauce financière ! Hum ! à se lécher les babines! En effet, nous achetions souvent des petits plats préparés et surgelés qu'il suffisait de réchauffer sur notre petit «camping-gaz». Nous étions fréquemment en appétit avant l'heure !!

14 août. Hier soir, nous avons longuement cherché le campement de St Egrève, à l'entrée de Grenoble, qui existait toujours sur la carte mais qui, sur le terrain, avait été avalé par un quartier résidentiel en construction !

Seuls les points d'eau furent encore utilisables. Le beau temps était au rendez-vous et je transpirais beaucoup jusqu'au col de Montaud ; avec la charge et la raideur de cette route serpentant entre les vagues pré-alpines, j'étais contraint de monter en danseuse; je pensais à Gégé qui devait suivre... en pestant ! Pensez-vous ! Elle arriva gaillardement, me disant qu'elle avait bien dû marcher dans les sorties de virages mais qu'elle était subjuguée par le décor.

Pour rejoindre Autrans et Villard-de-Lans par les cols de la Croix Perrin et du Mortier, les vallées étaient larges et le soleil avait le temps de nous surchauffer. La fraîcheur, nous ne la retrouvions qu'en pénétrant dans le Vercors où il ne fut plus question que de grottes, de spéléo, d'escalade, de routes coincées ou taillées dans la roche comme dans les Gorges de la Bourne ou dans les Grands Goulets ; impressionnants et sublimes !

15 août. On sentait l'approche du sud et de la Provence ; la végétation se rapetissait et se dispersait entre ces parois verticales qui nous éblouissait de leur luminosité. Les arbres n'étaient plus ces grands feuillus de la Savoie distribuant ombre et fraîcheur, alors qu'il faisait de plus en plus chaud et que le bitume fondait ; les gravillons restaient collés sur nos petits pneus et, emmenés dans leur élan, raclaient l'intérieur des garde-boue !

Au col de Carri, le Parc Naturel Régional du Vercors nous accueillait ; le paysage que nous découvrîmes valait bien nos rêves et après le col de la Machine, je notais sur mon carnet de route : la «Combe Laval», une route taillée dans le roc, datant de 1893, élargie en 1938/39 ; tunnels, route surplombante, des abîmes profonds-voir photos-sublime !!

Col de Gaudissart, col de la Croix, col du Pionnier, de la Portette, du Chaud Clapier, de la Chau, de St. Alexis, col de Rousset (où une descente sublime (encore) nous emmena vers la Drôme !)... Des cols il y en eut dix ce jour-là !

Ce fut une journée «choc» pour les jambes mais «chic» pour les yeux. A Die, les cigales égaillèrent nos oreilles toute la nuit et un filet de lavande nous chatouilla les narines... C'était le dernier rendez-vous de la journée, une journée de vélo-bonheur !

16 août. Cette journée nous conduisit aux «portes du Dévoluy» ; malheureusement, nous ne pûmes éviter la route de Sisteron et après les 12 jours de calme que nous venions de passer dans la montagne, le refrain «goudron, chaleur, voiture» nous assomma littéralement ! Sur 72 km, rien n'attirait notre regard sinon la route; les cols de Cabre et du Pignon se rajoutèrent malgré tout à la liste.

Le soir, nos oreilles bourdonnèrent longtemps mais nous avons retrouvé le calme à l'intérieur du Dévoluy ; au pied du Pic de Bure, à la ferme du Petit Vaulx, des chevaux et des gens sympathiques nous avaient accueillis.

17 août. «Un rayon qui s'engouffre dans la tente restée ouverte et qui nous lèche la figure, une petite brise qui secoue le double toit, de l'eau qui coule dans la piscine aménagée par le fermier, une odeur de foin qui nous excite l'odorat, une radio qui caresse l'ouïe avec l'air: juste une illusion... et toujours ce calme de la montagne»... tel fut notre réveil en douceur pour un matin de grande journée !

Nous franchissions encore des cols (Festre, Noyer, Bayard, Manse, Lebraut) mais ils n'étaient plus une obsession ; ils étaient devenus notre terrain de jeux et nous les préférons aux grands plats, aux longues lignes droites sur lesquelles il fallait mouliner sans avoir quelque chose à se mettre sous la... pédale !

Nous étions en Dévoluy ; une morne tristesse régnait sur cette terre aride et tout en cailloux. Vers le col du Noyer, la route était petite et aucune voiture ne venait interrompre le seul bruit de la nature, quel délice ! L'impression de solitude était extrême.

Les papillons volaient autour de nous et les grillons n'arrêtaient pas leurs stridulations à notre passage, tellement nous étions silencieux sur nos vélos, à l'image de ce paysage lunaire !

Le crépuscule, avec son vent du soir, nous surprit au-dessus du lac de Serre-Ponçon ; le soleil rosissait encore l'horizon mais la lune, presque pleine, nous souriait et nous surveillait déjà.

Nous étions à l'entrée de l'Ubaye. ..

18 août. 48 kilomètres, un seul col, le Collet.».

Quelle chaleur! Nous étions constamment à la recherche d'eau, d'ombre et... d'argent ! Pas de banque ouverte depuis quelques jours à cause du week-end prolongé du 15 août ! Bonne leçon, dorénavant il faudra prévoir; mais nous ne comptons plus les jours...

Trop chaud ! A Barcelonnette, au pied des cols de plus de 2000, la montagne fermait ses portes et un violent orage s'abattit sur la région ; cela tonnait fort chez «St. Pierre» ! Notre petite tente nous inspirait un peu de sécurité, et si nous avions été là-haut ?

19 août. Vers 9 h, nous nous élancions dans la fraîcheur matinale et à 11 h 30, le col d'Allos, avec ses 2244 m était gravi. Gégé semblait assez satisfaite de la réussite de son premier 2000 ; elle s'en inquiétait encore la veille et le matin même, me parlait de rêves étranges où il était question d'esprits et de vélos ! Mais elle avait le sourire, le soleil aussi !

11 épingles dans un bois de mélèzes, voilà la physionomie du début du col des Champs au départ de Colmars, notre deuxième 2000 de la journée ! Et personne n'avait l'air de trop souffrir, c'était merveilleux !

Pour la première fois depuis 15 jours, nous roulions en compagnie d'autres cyclo-campeurs ; comme disait la gardienne du camping de Barcelonnette ; je vous prenais pour des hollandais : il n'y a qu'eux qu'on voit pédaler comme ça, les autres font un col dans la journée et rentrent le soir !

Dans les Gorges de Daluis, creusées dans d'étonnants schistes rouges, nous rattrapions des cyclos allemands ; décidément c'était le jour des rencontres ! Nous décidions de camper ensemble à Entrevaux, dans une super ambiance moyenâgeuse, car cette cité avait été fortifiée par Vauban pour défendre l'entrée de la vallée du Var.

20 août. Une pente à 14 % nous surprit à la sortie du camping (dur ! dur ! à froid), suivie d'une vingtaine d'épingles se faulant à l'ombre et dans l'odeur des pins jusqu'au col des Félines ; d'autres plantes basses y ajoutaient leur parfum..., la Côte d'Azur n'était pas loin !

20 %! Un panneau venait d'annoncer des déclivités à plus de 20 % en direction du col des Buis! Tout de suite la pédale se fit lourde ; derrière moi Gégé avait déjà mis pied à terre ! J'essayai, j'accélérai mon souffle pour bien oxygéner, je ralentis le pédalage pour garder des réserves ; les rayons de la roue arrière grincèrent, la chaîne craqua, mes muscles gonflèrent, ma tête chauffa... Non vraiment un 36/25, avec le matériel de camping, c'était trop juste ! Il faudra y revenir plus léger. Pour la première fois, je bloquais dans un col !

Je marchais 10 m poussant mon engin avec beaucoup de mal mais le remord me rongait déjà, m'étais-je laissé intimider par le panneau ? Et si j'essayais une nouvelle fois ?

Je me remis donc en selle (dans le sens de la descente), fit demi-tour et repartis, les muscles bandés sans être limite, le rythme respiratoire rapide, tout en zigzaguant sur la route et en me calant bien en danseuse sur mon guidon...; ça passa partout (3,5 km), formidable !

Personne pour m'applaudir, je ne gagnai ni coupe ni fleur, mais la récompense était de l'autre côté quand j'allai m'offrir la super descente; ce n'est pas encore le «Buis» qui m'aura fait marcher!

Dans les clus de St. Auban, au col des Lattes, au col Bas, à Gréolière, partout nous sentions maintenant le souffle de... la mer ! C'est elle qui nous fit avancer au cours de cette journée ! Au col de Vence, ultime sommet de cette randonnée avec vue sur la Méditerranée, nous étions remplis d'émoi, de bonheur, d'envie de continuer... après plus de 1 400 km !

Vignoble alsacien, Jura, Savoie, Chartreuse, Vercors, Dévoluy, Ubaye, Provence,... nos bicyclettes nous permirent de vous respirer ; nous reviendrons, c'est sûr !

Michel HELMBACHER
Rosheim

LE COL

Vois-tu dans la pente
La route qui serpente
Entre les deux mamelons
C'est là que nous passerons
Avant d'arriver là-haut
Nous suerons à seau

Pédalant en cadence
Après beaucoup d'efforts
Dans une joie immense
Notre entreprise folle
Aboutira alors
En atteignant le col.

Jacques SAFFREY
U.S. ST EGREVE

COLS PIÉMONTAIS

Voilà bientôt dix années que je prends rendez-vous chaque été avec les cols du Queyras, de l'Ubaye et du Mercantour. La frontière n'étant pas loin, il y eut maintes traversées franco-italiennes hors douane. Quelques incursions en Italie m'ont permis d'explorer les massifs au sud du Val Varaita, où les pistes ex-militaires de Valcavera et Sampeyre fourmillent en cols.

Plus au nord, entre le Val di Susa et la Varaita, seule la route de crête entre le col de Finestre et Sestrière m'était familière, ayant usé mes pneus et mes fonds de cuissard dans les deux sens de cette piste raboteuse.

Les hautes vallées piémontaises sont bien moins fournies en routes que leurs consœurs françaises. D'après les cartes de l'Istituto Geografico Italiano de Turin, au 1/50000, une traversée nord-sud comportait un grand nombre de passages muletiers, sans aucun échappatoire, à moins de contourner le massif par la vallée du Pô, ce dont le collectionneur de cols s'abstient résolument.

Quatre étapes devaient me mener de Briançon à Cuneo :

- de la Dora Riparia au Val Chisone, par le col de Sabbionne au cœur du massif de l'Orsiera,
- du Val Germanasca au Val Pellice par les Cialancia et le col de Giulian
- de Bobbio Pellice à la vallée supérieure du Pô, par les cols de Gianna et Frioland,
- de Sanfront au Valle Varaita par le col de Gilba.

Armé d'un sac à dos contenant quelques vivres, d'un sac de couchage léger, et de beaucoup d'illusions, me voici ralliant Briançon à Susa un quinze août, croisant une foule de turinois endimanchés et en voitures.

A Bussoleno, il faut tourner à droite et mettre tout à gauche. On est à 400 mètres d'altitude, et les cols convoités sont loin devant, à 2500 mètres. Il n'est que dix heures, mais déjà la chaleur est difficilement supportable. L'air est saturé d'humidité ; dans cette atmosphère de cocotte-minute, on est loin de la fraîcheur du Montgenèvre.

Un goudron que je pense d'excellente qualité, car il adhère aux pentes les plus raides, conduit à des ha-maux où l'on pratique la sieste avant le repas de midi.

Passons sans bruit ; la succession route - piste - large chemin - sentier, bien connue des amateurs de muletade, conduit au refuge Toesca, à la limite supérieure de la forêt et inférieure des nuages. Le gardien du refuge me promet que la photo qu'il a prise de mon équipement ne sera pas publiée dans la presse transalpine.

Le sentier est tracé et balisé, m'assure-t-on ! Avec une visibilité de dix mètres et une vague trace de peinture tous les cent mètres, quel plaisir ! Quantité de «mucche» assaillies de «mosche» (comprenez qu'il s'agit de mouches assaillant des vaches, et non l'inverse), se sont chargées de multiplier les fausses traces.

Je me suis égaré à plusieurs reprises, ce qui m'est familier. La carte, aux lignes de niveaux équidistantes de 50 mètres, n'indiquait pas la barre rocheuse sur laquelle je suis venu buter.

Dans ce cas, il faut revenir sur ses pas, et essayer de retrouver une trace balisée. Comment les vaches s'y retrouvent-elles ? Par ailleurs, éviter d'abandonner votre fardeau près d'un rocher pour faire une reconnaissance, rien ne ressemble plus à un rocher qu'un autre rocher !

J'ai bien dû perdre une heure avant de retrouver la bonne voie, et suprême récompense, le col de Sab-

bionne, à la limite des nuages. En montant sur un rocher, et en se hissant sur la pointe des pieds, on parvenait à découvrir le paysage,... plein de cailloux... Le massif de l'Orsiera doit mériter mieux que cela. Passons. Un col de plus, il en faut de ce genre pour apprécier les autres.

Après une bonne bouffée d'air sec, me voici replongé dans les vapeurs piémontaises, dans la descente vers le refuge Sellaries. Là encore, les traces se confondent avec celles des vaches locales, et de ce côté, point de balises. Ne pas se laisser guider par les bruits de sonnailles qui parviennent de plus bas, car la carte indique une barre, et un large contournement s'impose.

Par la suite, j'eus une vue splendide de ce que j'avais descendu, presque à tâtons, car un vent violent chassa les nuages quelques minutes avant l'orage.

Assez d'émotions pour aujourd'hui. Nuit confortable au refuge-hôtel de Sellaries.

Le lendemain matin, temps clair, mais les vallées se couvrent de nuages dès neuf heures. La cuvette du Pô et de ses affluents doit être sujette à cette épaisse brume de vallée. Il faut la prendre de vitesse, ce à quoi je suis parvenu en montant aux Cialancia, à 2600 mètres, avant elle, cette fois.

Dure partie de manivelles. Les 25 kilomètres de la route, puis piste militaire ne se laissent pas monter sans avoir déversé quelques litres de sueur. Mais on est récompensé par la vue sur le massif, bien plus attrayant que celui de la veille.

Plus haut, les chemins sont bien tracés, la vue dégagée; il fait bon flâner le long des Undici Laghi (Onze Lacs), où les touristes sont nombreux, car un télésiège fonctionne à partir d'une autre vallée.

Un chemin en corniche, manifestement creusé par le génie militaire, conduit au col de Gianna.

Le Queyras est tout près, je retrouve des sommets familiers, des sentiers doivent permettre de rejoindre Cervières, mais ce sera pour une autre fois.

Au col de Gianna, je découvre le Viso, émergeant au-dessus d'une mer de nuages à 2500 mètres. A l'aide de la carte, je détaille les reliefs circumvoisins à un berger, qui ne semble rien connaître d'autre que sa vallée. Les nuages encombrant le fond des vallées lui sont familiers l'été. Il doit garder des moutons depuis plus d'un demi-siècle. Il ne se souvient pas avoir vu des randonneurs à bicyclette dans ses alpages. La présence de ma monture ne le surprend pas outre mesure, et cela fait bien du plaisir qu'on me considère pour une fois, pour un randonneur à part entière, pas un excentrique ou un «matto».

Le berger m'est sympathique, et nous bavardons longuement. Je compte dormir dans une grange avant de rejoindre, la route à Villanova. Le berger m'hébergerait certainement, mais son chalet est situé trop loin de Villanova, et l'étape du lendemain en deviendrait d'autant plus longue. A en juger par l'état de ses vêtements, le berger ne m'inspire guère confiance quant à la tenue de son intérieur, et je préfère m'en tenir à sa fréquentation par temps de grand vent.

Au hameau abandonné de Randulire, je trouve une grange avec ce qu'il faut de foin pour faire un bon matelas. Une source assure la boisson, et mon réchaud fait le reste. Faut-il préciser qu'une fois de plus, il a fallu replonger dans les nuages. Dommage car ce que j'ai vu des prairies me semblait magnifique.

A Bobbio Pei lice, le lendemain, après avoir tenu informée mon épouse de ma brumeuse progression, me voilà au pied de la Comba Carbonieri. Je me trouve dans ce qui devait être notre deuxième ascension après notre tentative de juillet dernier au col de Malaure.

Route asphaltée au profil de marches d'escalier, le tour de roue fait fureur ; piste récente menant aux granges de Gianna, où affleurent les nuages familiers. Je m'enquiers de l'état du chemin. On m'affirme qu'il

est bien tracé mais que ce sera dur, ce qui sera confirmé par la suite. La montée dans les mélèzes et les pierriers est longue, mais rien ne presse. Les nuages ne sont pas trop denses, et je peux savourer le spectacle des hautes vallées piémontaises.

Le col de Gianna est atteint plus rapidement que prévu. La mer de nuages reste fidèle à la limite des 2 500 mètres, mais les 2525 mètres du col me mettent hors d'atteinte. Après les horizons fermés de la montée du col, un choc : la forteresse du Mont Viso, avec ses arêtes rocheuses, ses glaciers suspendus, et les clochetons du Visolotto, à moins de cinq kilomètres. Le Pian dei Re et une bonne route descendant la vallée supérieure du Pô sont accessibles en une heure de marche. Mais il est encore tôt, et la longue arête menant aux cols de Sea Bianca et Frioland entre 2 600 et 2700 mètres, est bien tentante.

Promenade bénie des dieux. C'est aussi beau qu'une symphonie concertante de Mozart pour violon et alto. Je me surprends à me retourner et m'arrêter sans cesse pour admirer le Viso, dont je m'éloigne progressivement.

J'aurais bien passé la nuit sur l'arête si j'avais eu le matériel adéquat, mais il faut raison garder, et au col de Frioland songer à redescendre sur Crissolo.

Les nuages sont toujours à 2500 mètres, et le chemin inexistant de ce côté. Progression à la boussole pendant plus d'une heure, sur une pente raide que jalonnent quelques cairns.

Altitude 2000 : premiers pâturages, mais pas de berger à qui demander le chemin, et je continue à naviguer à l'estime.

Altitude 1 800 : premier hameau, aux toits de lauzes superbes. Sur place, il faut se rendre à l'évidence, il est totalement abandonné, et les orties ont envahi ses ruelles. Les murs, les poutres de mélèze et les toitures sont intacts, mais l'absence de portes confirme l'abandon.

A coup sûr, ces maisons étaient occupées il y a quelques années, pendant l'estive. A présent, les hameaux meurent, et une heure durant, j'en rencontrerai de semblables, sur le chemin encombré de hautes herbes menant à Crissolo. Maire Muande, Casa Rio, Maire Sarret, Schialance, que vos noms soient une fois cités, avant que vous ne soyez que ruines.

Crissolo, chef-lieu du haut Pô, vit d'une toute manière la fin des congés de «Ferragosto». C'est trépidant à souhait, et

j'avais besoin de compagnie après la kyrielle des écarts abandonnés.

La quatrième étape fut plus modeste, car il ne fallait pas manquer le train à Cuneo. Le col de Gilba, à 1 477 mètres devait être le dernier de la série. Pas d'espoir de sortir de la brume à cette altitude, et un berger rencontré au col m'informa qu'il n'avait pas vu le soleil depuis deux semaines.

La «strade accidentata, con difficoltà» se révèle être une horrible accumulation de pierres et de terre, digne d'être cotée R3 dans le guide de Robert Chauvot.

Le village n'est pas abandonné, on fauche les foins à proximité. Errant dans les ruelles aux senteurs de purin, j'ai fait fuir un groupe de femmes, toutes de noir vêtues. Non, je n'étais pas au Maghreb, mais à Gilba, village piémontais.

Jacques SAFFREY
U.S. ST EGREVE

HÉ JEAN, TON CAFÉ FOUT LE CAMP !!

Ce pourrait être le cri d'alarme de quelque marmotte s'éveillant soudain d'une hibernation insouciant, bien au chaud au sein d'une confrérie toujours plus nombreuse, à la lecture du dernier numéro de la revue.

J'avais prévu, en ce printemps, d'écrire (et de décrire) mes états d'âme à l'approche du seuil capital des 1000 cols. Les grandes lignes étaient déjà là, dans ma tête, sous un titre heureusement plus violent que les propos: «Overdose».

Las, voilà que François, René, Pierrette et Alain m'ont coupé l'herbe sous les pieds en exprimant en des formes diverses leur volonté, en ce qui les concerne, de «calmer le jeu» comme on dit. Oh, il y avait bien eu, de-ci de-là, dans les éditions précédentes, quelques articles épars où des déviants osaient stigmatiser la sacro-sainte «chasse aux cols». Mais, perdus qu'ils étaient dans le flot des récits enthousiastes ou héroïques, ils passaient presque inaperçus et tombaient vite dans l'oubli.

Mais cette année, ce n'est plus une vague, c'est un raz de marée ! Et attention, il ne s'agit pas là de l'expression de quelques cyclos dépités de ne pouvoir atteindre les dernières pages d'une liste à laquelle il ne manque que les chiffres pour être un classement (j'avoue pour ma part avoir commencé, dès l'ouverture de la revue, à compter les noms à rebours pour voir si j'avais atteint mon objectif). Dans d'autres milieux, on n'hésiterait pas à parler de ténors, voire de seigneurs...

Alors Jean, ton café serait-il en train de foutre le camp? Cette merveilleuse potion magique que tu mijotas un jour en gravissant le Luitel et qui devint le viatique de tant de cyclos en France et au-delà même de nos frontières serait-elle en train de passer par dessus bord et noyer ceux dont elle prétendait assouvir la soif de découvrir et se découvrir en se dépassant toujours?

Personnellement, je ne le pense pas. En revanche, je crois de plus en plus fort que la Confrérie des 100 Cols secrète sa propre sagesse et c'est cela qui est merveilleux. Là encore, point de règle : chacun se retrouve un jour, plus ou moins vite, face à lui-même pour se poser ses bonnes questions. Je me suis souvenu ce printemps de ce cyclo rencontré dans les Corbières qui, à 800 cols passés s'était fixé sa propre règle : maximum 5 nouveaux cols dans la journée.

Certains essaient de différer l'échéance, d'autres ne trouvent pas de réponse à leurs interrogations et ceux qui en trouvent ne trouvent jamais que les leurs. Que certains les livrent en pâture aux autres dans la revue, je trouve que c'est bien. Cela peut aider et témoigne en tout cas de la diversité des perceptions de ces quelque trois mille cyclos qui, au-delà de tout ce qui peut les séparer par ailleurs, sont tous d'accord pour dire : cette Confrérie, je m'y reconnais, j'y reste.

Il est peu de mouvements sportifs qui suscitent une telle adhésion à ce qui n'est rien qu'une idée, à la fois auberge espagnole et œuvre de Pygmalion. Et il se trouvera bien un jour dans la masse des adhérents quelque sociologue qui se passionnera pour ce phénomène qu'est notre Confrérie.

Bernard BRIAND
Cyclo-Randonneurs Chambériens.

PETITE CHANSON SOUVENIR DE LA CONCENTRATION DU CLUB DES CENT COLS

(le samedi 1er Août 1987 dans l'Ain)

(Sur l'air de: «Viens boire un petit coup à la maison»)

Allez, viens avec nous monter les cols de l'Ain.
Tu verras dans l'Ain on est très bien,
Et si dans les gambettes tu n'as rien
Il te faudra grimper le Bérentin avec CATTIN.
Ton chemin, tu le poursuis par le col de CUVERY
Où, là, t'attendront de nombreux cyclos de ta confrérie:
Celle du Club des Cent Cols dont tu fais partie.

De cette concentration, t'en retireras satisfaction,
Heureux d'avoir vu François RIEU, et
LORIMEY qui n'a pas fini de nous étonner.
Quant au discours du tandem PERDOUX-DUSSEAU:
Plein de simplicité. Que c'était beau!
Et ensuite j' imagine que t'as passé les monts
Par d'autres cols, dont le RICHEMONT.

C'était une belle journée que ce samedi
Malgré quelques gouttes de pluie.
Là là là là là là là!
Et voilà ma petite chanson finie.

Jean-Paul CATTIN

CHER AMI CENT COLS

La pluie du samedi ayant rafraîchi les ardeurs, nous n'étions qu'une dizaine, le dimanche 27 septembre 1987, à répondre présents au rendez-vous de Francis DEGEIX. Étaient présents à la concentration du Club des Cents Cols - région Limousin - au col de la Croix de la Mission (19)

Benistrand C. et une féminine de Clermont-Ferrand, responsable Auvergne.

Un parisien individuel,

un Courle du C.V.G. de Brive,

Maigne A. président du C.D. 19 et un membre de son club de Malemort,

Boisson J. président du R.C.T. Limoges.

Chapelot F. trésorier du R.C.T. Limoges.

Bourdela J.M. membre du bureau (à côté de la croix sur la photo).

(F. Degeix, retenu par des obligations, nous a offert le pot de l'amitié.)

Je présente à tous les Cents Cols mes meilleurs vœux pour la nouvelle année, beaucoup de moisson de cols et bonne santé à tous. Bonne route !

Bien amicalement.

BOURDELAS Jean-Marie
87100 LIMOGES

LA GOUTTE

Une goutte, une belle goutte, une énorme goutte vient s'écraser sur la sacoche de guidon comme une prune bien mûre. Elle est immédiatement suivie par une autre puis encore une autre, puis par des milliers d'autres qui s'aplatissent en étoile au terme de leur voyage.

Parmi les gouttes, il y a LA goutte. Elle est là, devant mes yeux, lumineuse, argentée, limpide. Elle se balance, gracieuse, sur le rebord de la visière de ma casquette.

Elle est née spontanément d'une infime parcelle de ses mille compagnes qui ont suinté jusque là. A peine née, elle s'anime, prend vie. Elle se met à courir comme guidée par un rail invisible sur le fil de la visière, en épousant parfaitement la courbe. Arrivée à une extrémité, elle marque un temps d'arrêt très court, puis repart aussitôt dans l'autre sens, vers l'extrémité opposée.

Imperturbable balancier, elle va et vient ainsi au rythme de son grossissement.

Et c'est bien là le drame, car à chaque allée et venue, elle grossit, s'alourdit. Elle court moins vite, s'empêtre dans ses rondeurs. Le vide l'attire de plus en plus au fil de ses voyages et, épuisée et vaincue par sa masse, elle finit par lâcher prise, pour aller rejoindre le flot anonyme de ses congénères.

Aussitôt tombée, une autre prend sa place, lumineuse, argentée, limpide. Elle glisse à son tour, fluide et aérienne sur ce rail invisible, puis s'enfle, hésite et tombe.

Une autre alors apparaît, infime perle d'un ballet sans cesse renouvelée le temps d'une averse.

Pierre MOUNIER
ASCUL - LYON

GALÉJADE OU INCOMPRÉHENSION

Partis de Crest pour un voyage itinérant dans le Diois et les Baronnies dont le but avoué était la chasse aux cols.

Nous nous trouvions, ma fille Véronique et moi, au sommet du Ventoux ; la montée par Bédoin, quoique rendue pénible par la chaleur, avait été sans histoire.

Nous admirions le panorama sur les Baronnies, quand un couple, arrivé dans une automobile immatriculée dans les Bouches du Rhône, engage la conversation et pose les questions habituelles. D'où venez-vous ? Pourquoi faites-vous ça ? Etc.

Devant nos réponses qui traduisent notre amour de la montagne et de la bicyclette, d'où notre quête de nouveaux cols, la femme s'extasie. Son mari, après avoir examiné nos vélos, déclare péremptoire :

Té ! vous avez 3 plateaux et 6 vitesses ; avec ça, vous devez monter facile.

C'est tout juste si cet amateur éclairé ne s'étonne que sa monture ne soit pas attachée, des fois qu'elle ne se mette à rouler seule.

Je regarde Véro dont la vertu dominante n'est pas la patience ; à son air, je pense que ça risque de devenir intéressant sous peu.

Nous, continue notre méridional, on aimerait bien faire de la bicyclette, mais avec le mistral et la chaleur, ce n'est guère possible.

Evidemment, répond Véro, vous n'avez pas notre chance : Dans notre région, il pleut tout le temps, et nous avons la veine d'avoir, pour ainsi dire en permanence, une bise rafraîchissante venant du nord.

Pour nous réchauffer, nous sommes obligés de pédaler ; c'est d'ailleurs pour cela que nous avons un petit plateau qui nous permet de tourner les jambes plus vite.

Sur cette conclusion sans appel, Véro estime le débat clos et nous tourne le dos. Ce qui l'empêche de voir la prudente retraite du couple vers leur voiture.

Ah ces sordistes, doivent-ils penser, quels galéjeurs !

Roland POIVRE
21 DIJON

PROBLÈMES DE DÉFINITION

Comment définir le muletier ? La consultation du dictionnaire n'est pas d'un grand secours. Nos lexicologues ignorent encore et le mot et la chose. Même nos académiciens ne se doutent certainement pas de ce que recouvre le mot. On peut rêver du jour où Nucera ou Faizant, entrant sous la Coupole, feront découvrir à nos Immortels quelques mots du jargon cyclo comme «flinguer», «650», ou «couraillon». En attendant, qu'est-ce que le muletier ?

Voici une définition simple : «pratique du cyclotourisme hors des voies goudronnées, sur des chemins dits muletiers et par extension sur tout sentier». Cette définition est cependant incomplète car elle ne précise pas que la locomotion peut se faire «pédibusse» comme eût dit Tartarin de Tarascon. En outre, il existe une forme pathologique dans laquelle ce n'est plus seulement le sentier qui est muletier mais le cyclo qui devient mulet (On peut même considérer alors que le vélo, étant sur le dos du mulet, devient de ce fait un muletier lui aussi. Vous me suivez ?)

Je propose donc une seconde définition pseudo-médicale, qui devrait avoir sa place dans un traité de médecine psycho-sportive : «forme morbide de pratique du cyclotourisme.

Dans les phases aiguës, le sujet refuse de monter sur son vélo (peut être pour ne pas le fatiguer ?) et prétend, au contraire, se transformer en bête de somme pour transporter sa monture. Le mal est généralement incurable».

A ces deux définitions, on peut en ajouter une troisième, que j'ai découverte récemment dans le Guide Joanne du Dauphiné, datant de 1895. On y apprend en effet, que certains hôtels de montagne disposent de mulets qui sont équipés de bâtts spéciaux permettant le transport des vélos: «deux gouttières horizontales sont fixées solidement à un bât ordinaire. On engage les roues dans les deux gouttières et on les assujettit par une corde passée autour du pédalier, le guidon d'une des machines étant ensuite attaché à la selle de l'autre et réciproquement. De cette façon, aucun organe délicat ne peut être faussé». C'est bien alléchant. Hélas, notre auteur ne nous en dit pas plus. Où trouver de telles merveilles, et à quel prix ? Toute personne ayant déjà rencontré (ou utilisé !) de tels engins est vivement invitée à se faire connaître. Mon épaule droite vous remercie d'avance.

J.P. ZUANON

MON DIXIÈME 2000 EN ESPAGNE

Le samedi 18 juillet, avec mes amis de Lagunak et de St. Jean de Luz, Jean Paul et Jean Michel, nous avons pris le départ pour voyager en automobile vers la province de Cantabria (autrefois Santander), traditionnellement appelée «La Montana», pour la pratique du cyclotourisme de montagne.

L'après-midi, à sept kilomètres de Torrelavega, nous avons visité Santillana dei Mar, un des villages plus évocateur et mieux soigné d'Espagne. Son architecture en pierre et bois, avec des grands avant-toits, écus et «solanas» (balcons) pleins de fleurs, la transforme en particulier musée. Toutes les rues de Santillana pointent vers «La Colegiata», siècle XIII, et méritent spéciale attention, la Torre dei Merino, avec son exposition permanente ; Palacio de Velarde ; Ayuntamiento ; Torre de los Borja ; Parador Nacional Gil Blas.

Rien qu'à deux kilomètres se trouvent les fameuses cavernes de Altamira, qui gardent la mondialement connue Chapelle Sixtine de l'Art Rupestre, où existe une série de dessins d'animaux d'une surprenante perfection qui mérite d'être admirée. A dix kilomètres nous arrivons à la ville de Suances, avec ses plages de Los Locos, La Rivera, La Concha y Cuchia. Nous sommes de nouveau arrivés à Santillana où nous avons dîné au Parador Nacional Gil Blas, pour aller dormir à Torrelavega, point de départ de notre excursion cyclotouriste.

Le dimanche, à sept heures, nous commençons notre marche à la ville de Torrelavega, la plus industrielle de Cantabria, important centre de communications et fameuse par ses foires de bétail. Nous marchons vers l'intérieur, alors, vers la montagne.

Le départ, par la nationale 634, en ascendant vers le premier obstacle de la journée, le haut de la montagne. Trois kilomètres d'ascension jusqu'au sommet où se trouve le mirador de la Penuca. Après la descente, nous sommes arrivés à Vargas, où nous allons changer de route, direction Burgos, par la nationale 623. Petit à petit, nous descendons à travers une route en bon état, mais où il faut prendre des précautions, parce qu'elle est très fréquentée par des camions ; il ne faut pas oublier que c'est un des points principaux de communications de la corniche Cantabrique avec le plateau, et en même temps, le ramassage du lait par les camions citerne, pour les centrales laitières, entre elles (Nestlé).

Toujours en ascendant, nous allons traverser des villages comme Puente Viesgo, Soto, Proses, jusqu'arriver à une autre ville typiquement montagnarde, Ontaneda, et qui se présente comme le seuil de la chaîne que nous devons traverser, le magnifique massif montagneux d'Escudo.

Nous continuons par Entrambasmestras, où vont apparaître les véritables difficultés de l'excursion ; jusqu'à la ville de Las Ventas, il existe une série de toboggans très durs qui vont réduire nos forces avant d'affronter l'ascension du Puerto le plus dur d'Espagne, le port d'El Escudo, de 1011 mètres d'altitude et huit kilomètres de montée, avec un pourcentage de 7,12 et 14 %.

Au sommet est situé le mirador de la Cabania et le magnifique réservoir de l'Ebro.

Au sommet du Puerto, nous nous trouvons dans la province de Burgos et, au début de la descente, existe un monument aux italiens morts à la guerre civile. Avant de terminer la descente, nous sommes arrivés à un carrefour où nous avons pris à droite vers Reinosa. C'est un des lieux les plus beaux de l'excursion, étant donné que nous aurons toujours à notre gauche le réservoir de l'Ebro, un des plus vastes du Nord, avec 7.773 hectares couvertes d'eau, avec une capacité de 540 millions de mètres cubes et plus de 20 kilomètres de longueur. Il a été terminé en 1950 et une douzaine de villages ont disparu au-dessous de ses eaux. Dans ses rives il y a d'abondants bétails ; bovins, chevalins et à laine. On traverse de belles villes au bord du barrage, comme Corconte, sauvée des eaux par quelques mètres et fameuses par ses eaux médicinales, recommandées pour les douleurs hépatiques.

La Poblacion, La Costana y Requejo, jusqu'arriver à Reinosa, capitale d'Alto Campoo, laquelle est traversée par l'Ebro, encore jeune, qui la partage en deux quartiers bien différents. A la rive gauche, la zone la plus ancienne, avec la Plaza Mayor, et l'église, qui est la paroisse. A droite le fleuve, qui suit la route générale, s'étend dans la zone la plus moderne et la plus lisse de la ville, avec de beaux bâtiments et des commerces.

A Reinosa naissent diverses routes et nous avons pris celle qui conduit à la station d'hiver de Branavieja. A

quatre kilomètres de Reinosa, dans un parc plein d'arbres et très agréable, se trouve, avec la présence d'une image

de la Vierge dei Pilar, la naissance de l'Ebro.

Nous continuons notre chemin pour arriver au village d'Espinilla. Après un bien mérité repos, nous avons pris la route qui nous conduira au Pico Tres Mares, fin de notre excursion.

Nous commençons l'ascension avec des crampes pas très dures mais longues, qui vont augmenter en hauteur progressivement. Après 14 kilomètres, nous sommes arrivés à la station d'hiver de Branavieja. A partir de cette station, la route se trouve en très mauvaise condition pour la pratique du cyclotourisme, à cause des intempéries de l'hiver. Il ne reste que sept kilomètres, desquels, les deux derniers sont très durs, avec des crampes courtes mais qui ont des pourcentages très forts. Malheureusement pour nous, en arrivant au sommet, 2175 mètres d'altitude, à 15 heures 30 et après 110 kilomètres de parcours, nous n'avons pas pu contempler les Picos de Europa, à cause de la brume. Le Pico Tres Mares reçoit ce nom parce qu'il laisse glisser les eaux du dégel, vers les trois mers qui baignent les côtes de la Péninsule ; la Cantabrique par le fleuve Nansa ; la Méditerranée par l'Ebro et l'Atlantique par le Pisuerga.

José Antonio GAZTELUMENDI

ST. JEAN DE LUZ

SOMMETS BRETONS

La France coupée en deux. C'est une constatation que l'on a bien souvent faite dans beaucoup de domaines. Même si celui des résultats électoraux est le plus souvent cité, il n'est pas le seul tant s'en faut. S'il est un domaine où ce partage est le plus flagrant, c'est bien celui des cols. Si l'on trace une ligne droite de Wissembourg à Hendaye, on peut chercher en vain ceux qui se trouvent à l'ouest de cette ligne.

Le résultat est que depuis que le Club des 100 Cols existe, on est arrivé à la revue N° 15 sans qu'un seul article ait été écrit sur cette moitié de la France alors que l'on a chanté sur tous les tons l'autre moitié.

Il serait temps de réparer cette injustice et, avant de commencer à le faire, que nos nombreux amis et adhérents de Bretagne, de Vendée et du Nord me permettent de leur reprocher amicalement de n'avoir jamais rien écrit tendant à nous faire connaître ces mini-massifs et ces minichaînes que sont les Monts d'Arrée, les collines Vendéennes, les Alpes Mancelles et les collines frontalières de Flandre-Artois.

Rien qui frappe l'imagination avec des altitudes atteignant rarement 400 mètres et sont bien souvent inférieures à 300. Ce qui ne veut pas dire que pour venir à bout de ces sommets tout soit facile. Bien souvent plus la montée est courte plus elle est abrupte, à croire que les bâtisseurs de routes avaient hâte d'arriver en haut. Pour cette année, ce seront les Sommets Bretons.

Je les ai découverts en 1973, quelques semaines après avoir reçu mon diplôme du Club des 100 Cols qui en était à ses premiers balbutiements. La logique aurait voulu que je célèbre cet événement par une série de grands cols mais mon planning prévoyait que pour mon cinquantième anniversaire, ce ne serait pas des cols de plus de 2000 mais des sommets de moins de 400 : les «Sommets Bretons». J'en avais sélectionné dix, plus trois routes que je baptisais «d'altitude», cela après avoir examiné au microscope toutes les cartes Michelin de la Bretagne.

J'avais aussi programmé une vingtaine de Caps, Pointes et Presqu'îles sans lesquelles il n'est point de Bretagne mais comme je ne pourrais pas ajouter grand'chose à tout ce qui s'est écrit sur la Bretagne, je m'en tiendrai aux sommets avec une petite exception pour la presqu'île de Crozon.

A l'école, quand nos enseignants nous faisaient dessiner la carte de France, on traçait consciencieusement un superbe crucifix entre les pointes du Raz et de St Mathieu. Même à l'école publique, cette entorse à la laïcité était admise. C'est seulement arrivé sur place que j'ai réalisé que le sommet de ce crucifix si petit sur un atlas scolaire faisait 80 km. de tour en passant par ses quatre pointes : Espagnols, Toulinguet, Pen Hir et... Chèvre. C'est au milieu des deux bras de ce crucifix que se trouve le village de Crozon où est né il y a un siècle l'un de nos plus prestigieux comédiens : Louis Jouvet En retournant à l'intérieur des terres, à une douzaine de kilomètres avant Châteaulin, une petite route mène au sommet du Menez Hom (330 m) seulement et c'est regrettable qu'il n'en fasse pas le double car on pourrait contempler d'un seul coup d'œil toute la presqu'île de Crozon. Par temps clair on peut quand même en distinguer les quatre pointes.

Bon, voilà un sommet «vaincu» et passons aux autres. A tout seigneur, tout honneur : les Monts d'Arrée, points culminants de la Bretagne (au pluriel car ils sont trois à se disputer la vedette entre 384 et 385 m d'altitude) mais procédons par ordre. On peut y accéder par cinq routes différentes venant des quatre points cardinaux ; le nord par Morlaix, l'est par Huelgoat, le sud par Châteaulin et l'ouest par Landernau ou St Thegonnec, ces deux dernières se rejoignant à Commana pour être passé sous l'allée couverte de Commana qui est le plus long dolmen connu, laisser le vélo dehors car c'est un peu bas de plafond. En haut de la montée c'est le Roc Trédudon où se trouve la gigantesque antenne de 208 m prenant en direct le relais Télé des Buttes Chaumont à Paris. Quelques jours après mon passage, des inconnus la firent sauter au plastic privant toute la Bretagne de Télévision et, le plus tragique, poussant au suicide le directeur de la station.

De là commence une belle route en corniche qui longe sur 17 km la crête des Monts d'Arrée avec ses trois

sommets rivaux. D'abord le Roc Trevezel presque au niveau de la route puis le Signal des Toussaines (Tuchen Gador en celte) ; assez inquiétant ce sommet, une arête de roches pointues et acérées de quelques mètres de haut On dirait une maquette des Aiguilles de Chamonix. Pour les atteindre il faut faire un court portage en se lacérant les mollets dans je ne sais trop quels épineux. Ensuite c'est le Mont St Michel, aucun rapport avec son homologue Normand ; une modeste chapelle reliée à la grande route par un bout de chemin carrossable où presque et là, pas de discussion possible, c'est bien le plus haut point routier de Bretagne. On continue la route en corniche jusqu'à Braspart d'où l'on peut gagner Huelgoat et son énorme rocher de cent tonnes, qu'un galopin astucieux réussit à ébranler d'une poussée pour la plus grande joie des touristes... et n'oubliez pas le guide.

Curieux pays plein de contrastes que la Bretagne. Au pied des Monts d'Arrée coté Est se trouvent les marais de Yeu Elez en partie disparus aujourd'hui sous le lac artificiel de St. Michel. Région pleine de légendes où abondent diables, korrigans, magie noire et chiens de même couleur, sorcellerie, charrette fantôme, etc... et comme si toutes ces diableries des âges révolus ne suffisaient pas, le 20ème siècle y a apporté la sienne ; la centrale nucléaire des Monts d'Arrée, pacifique celle-là, elle appartient à EDF. C'est comme à Pleumeur Bodou où l'on peut admirer les radars des communications télé spatiales adossé à un dolmen ou assis sur un menhir (pardon c'est le contraire, un menhir c'est un peu trop pointu pour s'asseoir). Le futur y côtoie la nuit des temps.

Les Montagnes noires est un chaînon qui s'étire d'Est en Ouest sur une trentaine de kilomètres entre les cantons de Carhaix et de Chateauneuf du Faou dans le Finistère et Gourin dans le Morbihan et dont le point culminant est le Roc Toulaéron (326 m).

Pas de route de crête comme dans les Monts d'Arrée mais plusieurs routes souvent vicinales en franchissent la crête ; j'ai caché le vélo dans les fougères et je suis parti à la recherche du Roc Toulaéron situé un peu à l'Ouest Après m'être copieusement égratigné les mollets dans les ronces, j'ai fini par découvrir cet agreste sommet : un ridicule tas de cailloux dans un champ de betteraves. Pas très prestigieuses ces Montagnes Noires.

Il ne me restait plus qu'à descendre à Gourin que je traversais le nez sur le guidon et filer sur Langonnet où j'espérais voir mon vieil ami Ernest que j'avais quitté vingt quatre ans plus tôt sur les bords du Fleuve Rouge alors que je prenais le bateau qui me ramenait en France ; lui restait sur place pour quelques mois encore. J'appris qu'il s'était sorti indemne de je ne sais combien de batailles et était revenu au pays... à Gourin. J'étais passé devant sa porte. Trop tard pour faire demi-tour, les Murs de Bretagne m'attendaient et aussi les vacances qui touchaient à la fin. Si un ami «Cent Cols» Breton connaît Ernest, qu'il lui donne le bonjour de ma part. Merci...

Les Murs de Bretagne s'étendent sur 6 km. entre le bourg du même nom au Sud et St Mayeux au Nord. Il y a trois montées dans le sens nord-sud et deux dans l'autre sens. Leur altitude varie entre 280 et 294 m. La route est à peu près rectiligne, c'est à dire que ce ne sont pas des murs que l'on a devant soi mais de véritables falaises. La plus terrible est celle de Bel Air qui vous élève de 150 m. en 1200 m ; Elle figure dans l'histoire des drames du Tour de France. C'est là qu'en 1947 René Vietto y perdit son maillot jaune et le Tour. Un bon conseil : laissez assez de distance entre vous et le motorisé qui vous précède, le temps de plonger dans le pré voisin pour le cas où la voiture partirait dans une marche arrière indépendante de la volonté de son conducteur.

Continuons la route des sommets bretons. Le Menez Bel Air (encore un Bel Air) côté 349 m est le point le plus élevé des côtes du Nord. Situé entre Collinée et Moncontour, la route passe au sommet ; ce fut d'abord un lieu de pèlerinage avec sa chapelle dédiée à un petit saint régional ; par la suite l'endroit fut tout indiqué pour y installer une tour-relais du télégraphe optique, et enfin de nos jours l'indispensable relais télé. On prétend que du sommet on peut voir la mer ; elle n'est qu'à une vingtaine de kilomètres mais je n'ai rien vu du tout. Peut-être que du haut du relais-télé ?

J'ai gardé le meilleur pour la fin, le Menez Bré. A 12 km. de Guingamp, sur la fameuse RN 12 en direction de Morlaix, un petit chemin carrossable conduit au Menez Bré (309 m). Alors là, mettez tout à gauche et crampez aux cocottes de freins, ce n'est pas long, à peine un kilomètre, mais c'est du 18 %. J'avoue qu'au bout d'un hectomètre j'ai sagement, au bord de l'asphyxie, décidé de terminer à pieds ; alors que je contemplais la chapelle St. Hervé, patron de ce haut lieu, je vis soudain un supposé «individu» accourir vers moi en faisant de grands gestes. Ce n'était pas un quelconque individu mais l'Honorable Monsieur Quignoux, délégué de la FFCT pour les Côtes du Nord. Nous avons fait connaissance. Je regrette de l'avoir pris au premier abord pour un «individu» ; cela ne se serait pas produit si je l'avais vu avec un vélo mais comme il sortait d'une grosse voiture on pouvait s'y tromper. A signaler que du Menez Bré on peut voir au nord les baies de Lannion et de Perros-Guirec et vers le sud-ouest les Monts d'Arrée situés à 50 km, par temps clair évidemment.

A signaler également à 25 km au sud de St-Brieuc sur une petite route vicinale, le hameau de Porpair, quelques fermes seulement, mais à 325 m d'altitude, il est à mon avis le plus haut village de toute la Bretagne.

Tous ces sommets s'intégraient dans ma grande randonnée de vacances de 1973 qui comportait dix huit étapes pour un peu plus de 2400 km. Voir la Bretagne, c'était le cadeau que je voulais m'offrir pour mon cinquantième anniversaire. Cela ne signifie pas que j'y suis arrivé comme dans un pays inconnu. J'ai eu, outre l'ami Ernest cité plus haut, de nombreux amis bretons qui m'avaient appris bien des choses sur leur pays, son histoire, ses grands hommes, un pays auquel ils restaient très attachés et qui avait fourni 20 % des morts de la guerre 14-18, ce qu'ailleurs on ne sait pas toujours. Parmi ces amis je me souviens de Louis, un camarade d'école. C'était en 1936, sa famille s'était fixée à Villeurbanne ; le père, qui était militaire de carrière, avait été affecté dans une unité locale et le dimanche, sa mère et sa jeune sœur allaient à l'Office en costume du pays d'Auray. Il nous parla un jour d'un cousin qui venait d'être sélectionné pour courir le Tour de France. C'était assez courant à l'époque ; bien rares étaient les galopins d'âge scolaire qui ne se découvraient pas une quelconque parenté avec un géant de la route et tant qu'à faire, le plus grand possible. Louis avait plus modestement choisi le sien au bas du tableau, un parfait inconnu mais dont le nom fit la une des journaux quelques jours plus tard lorsqu'il remporta l'étape Grenoble-Briançon... Jean Marie Goasmat ; comme profil, c'était autre chose que tous les Menez de son pays. Cette année il termina 28eme. L'ami Louis pouvait être fier car... ils étaient vraiment cousins.

Je terminerai par un coup d'épingle où de pied aux fesses à certains de nos grands littérateurs du XIXeme siècle, ceux dont les œuvres sont dans toutes les bibliothèques, ceux auxquels se réfèrent tous les manuels scolaires, ceux dont les noms ornent les plaques de rues, que toute ville qui se respecte, se doit de rendre hommage, ceux que l'on appelle «nos grands classiques» et pour lesquels il n'est bon bec que de Paris, châtelains que de Touraine, gros propriétaires que de Normandie et Patriotes que d'Alsace et Lorraine mais domestiques, souillons, valets d'écurie, analphabètes quand ce n'est pas prostituées et délinquants que de Bretagne. Ces Maîtres de porte plume qui ont fait plus de tort à la Bretagne que les histoires un peu naïves mais pleines de sagesse et de bon sens de Bécassine.

Notre modeste revue sera-t-elle la première, bien que ce ne soit pas là sa vocation, à remettre les choses au point ?

René LORIMEY

ZÉRO POINTÉ

Les effluves capiteux des réveillons s'étant depuis longtemps dissipés, LE VENERABLE estima qu'il fallait maintenant penser aux choses sérieuses, en établissant le bilan annuel de son activité dans les deux confréries cyclo-montagnardes dont il fait partie.

Il commença par l'ORDRE DES COLS DURS. Il pianota d'un doigt léger sur sa petite calculette, additionnant les altitudes, toutes les altitudes, même les plus modestes, se disant, dans sa grande sagesse, qu'il n'y a pas de petits profits et que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Il appuya sur la touche «Total» et le nombre affiché le remplit d'aise. Certes, le résultat n'était pas exceptionnel. Il avait déjà fait beaucoup mieux pour parvenir au grade suprême. Mais, tout de même, c'était un chiffre fort honnête et 1987 resterait une bonne année.

- «Allons, l'ami LACOURT sera content» se dit-il en cachetant son enveloppe.

Il prit alors le second dossier, celui comportant en beaux caractères, calligraphiés sur la couverture bleue, le titre :

«CLUB DES CENT COLS».

Et c'est alors qu'il éprouva comme un étrange malaise, comme une indéfinissable angoisse en feuilletant fébrilement son cahier en vue d'établir la liste des nouveaux cols franchis.

- «Mais... mais... ce n'est pas vrai !» se dit-il.

Ça l'était. Il lui fallut se rendre à l'affreuse évidence : la colonne «Cols nouveaux franchis en 1987» était vierge, intégralement vierge et d'une blancheur immaculée.

Le néant absolu !... Le vide sidéral !... Oh! certes, il en avait franchi des cols. Mais plutôt que de se lancer à l'aventureuse conquête de pentes inconnues, il s'était confiné dans le confort paresseux des leçons déjà sues en pédalant «dans son jardin», dans ses cols familiers où il a ses habitudes.

Alors, la tête basse et le front empourpré du rouge de la honte, il envoya à M. DUSSEAU sa copie blanche, accompagnée de quelques maladroitement excuses et d'un chèque pour régler sa cotisation, mais étant sans illusion quant au superbe zéro pointé qui ne manquerait pas de sanctionner ce remarquable palmarès.

Il demeura longtemps accablé par l'ampleur du désastre. Peu à peu, cependant, il sortit de sa prostration. Il se dit qu'après tout, ayant touché au tréfonds de l'abîme, l'avenir, quel qu'il puisse être, ne serait jamais pire et que ses résultats futurs ne pourraient être que meilleurs. Ce qui, vu l'état où en étaient les choses, ne lui parut pas trop difficile.

Alors, rasséréné par cette riante perspective, LE VENERABLE referma son dossier et s'empressa de penser à autre chose.

Rémy ACAP

CHARADE

Mon premier est un animal domestique ;

Mon second est une femme qui, paraît-il, a de grands pieds ;

Mon troisième est un pronom indéfini qui, paraît-il, qualifie celui qui l'emploie ;

Mon tout est un sacré col dont vous trouverez le nom dans ce récit.

Cette belle histoire commença en août de l'année 1980 où il avait eu envie de «grimper» cette imposante montagne. Il s'était alors entouré de deux frères, ses amis de son club cyclo, pour essayer d'accomplir ce projet. Mais, quand ils eurent effectué 5 kilomètres de montée qui s'annonçait assez pentue et très caillouteuse, l'un des frères abandonna et les autres n'insistèrent pas. L'histoire aurait pu se terminer là s'il n'avait pas tenté un nouvel assaut quelques années plus tard.

Puisque l'expérience avec les frères se révéla vaine, il se tourna alors vers la sœur. Il commença par l'épouser, ce qui n'était pas en soi une chose si mauvaise que ça, surtout que la belle n'était ni laide, ni bête et qu'en plus elle aimait déjà faire du vélo, ce qui rendit ainsi la tâche beaucoup plus facile. Il commença par lui apprendre à escalader des cols de plus en plus difficiles et de moins en moins goudronnés. Quand elle en fut à son centième, il la fit inscrire au «Club des 100 Cols», et, au bout de 5 années d'attente et d'apprentissage, quand elle en eut franchi un peu plus de 600, il estima qu'elle était fin prête. Alors, il l'invita à passer une semaine de vacances à Briançon.

Quand elle apprit la nouvelle, elle lui déclara d'emblée qu'elle avait entendu parler dans cette région, d'un certain col et d'un certain sommet du même nom, très difficiles à atteindre. Comme elle était capricieuse, elle voulut absolument avoir ce col supplémentaire dans sa collection. Il fut très étonné de ce souhait mais aussitôt en fut très ravi : il n'en demandait pas tant !

Et c'est ainsi que le 19 septembre 1987, un couple de cyclotouristes normands débarqua par une belle matinée très ensoleillée, dans le tout petit village italien de Fenils, altitude 1276 mètres à 10 kilomètres de la frontière française, juste après la descente du col du Montgenèvre. Ils étaient en train de remplir leur bidon d'eau fraîche à la fontaine du pays quand une femme du village les aborda en français: «Vous allez où ?». «Là-haut ! » répliquèrent les cyclos en désignant la montagne. La femme les considéra d'un air amusé et leur conseilla: «Ecoutez les enfants, n'essayez pas de monter là-haut. Vous n'y arriverez pas. Je n'ai jamais vu monter de vélos : le chemin est beaucoup trop caillouteux.» Sans être impressionné, le cyclo répliqua: «Pourtant, il y a déjà eu au moins un cyclo qui l'a fait.» La femme parut perplexe. «En tout cas, ils doivent être rares ceux qui arrivent là-haut avec un vélo.» Les deux jeunes gens n'écoutèrent pas les conseils de la femme. Ils lui dirent «au revoir» et disparurent de sa vue.

Pour commencer, le chemin montait pratiquement tout droit. Le sol n'était qu'un tapis de galets, des petits, des gros, des moyens et quelquefois, quand ces pierres rondes avaient disparu, les pneus culbutaient dans des trous de poussière. Vu que la pente devait être de 6 ou 7%, l'ascension devint vite pénible. Le cyclo tenait bon mais la belle s'était arrêtée. La voilà qui poussait désormais sa bicyclette. Elle n'était pas au bout de ses peines car il lui fallait parcourir 13 kilomètres pour arriver au col ! Elle le savait parfaitement et elle s'en faisait une raison.

La ferme de Pra Claud fut en vue: 3 kilomètres venaient laborieusement d'être effectués. Pratiquement sur son vélo pour le cyclo et à côté de son vélo pour la belle... Ils passèrent devant l'étable où le fermier et ses enfants aînés trayaient à la main le pis de leurs vaches. Quelques moutons dormaient derrière un enclos, des canards s'ébattaient dans une mare de boue noirâtre. Les plus jeunes enfants s'amusaient avec le restant des bêtes. Une vieille femme sortit sur le perron de la ferme, laissant derrière elle un petit enfant qui

s'amusait dans une boîte en carton. Tous levèrent les yeux au passage des deux cyclos. Ils parurent amusés et étonnés car d'habitude ce sont des hommes en moto qui montent là-haut... La vieille femme s'exclama avec l'accent italien: «E dura !' (c'est dur !).

Encore deux kilomètres de plus et la borne de pierre indiqua «5 km». C'est à cet endroit-là précis que 5 ans auparavant, lui et ses deux compagnons avaient fait demi-tour. Cette fois-ci, il n'était nullement question d'abandonner : leur but était d'atteindre le col et ils devaient y arriver coûte que coûte.

Les lacets se succédèrent comme des spaghettis entremêlés (normal, ils étaient en Italie !). Par moment, et Dieu sait si ces moments étaient fréquents, le chemin était complètement défoncé. Ce n'était plus qu'un amas de pierraille et de poussière épaisse. La déclivité devenait de plus en plus pentue : 14-15% ou plus. Dans ces conditions, il était impossible de rester debout sur sa bicyclette. Même le cyclo devait descendre de son vélo et imiter sa femme : pousse mon gars, pousse! L'échine courbée, la tête penchée en avant, le front trempé de sueur, un bras tendu sur le guidon, l'autre qui tirait sur la selle, les bras poussaient et les jambes, elles, s'efforçaient de faire avancer machine et hommes sur ce chemin de croix. Un véritable calvaire ! ...

Heureusement les quelques mélèzes encore présents à cette altitude procuraient une ombre bienfaisante à nos aventuriers. A 1 800 m, ils décidèrent une mini pause casse-croûte. La moitié d'une grande tarte aux myrtilles bien cahotée dans la sacoche disparut rapidement dans les estomacs. 6 ou 7 motos, toutes conduites par des touristes allemands descendirent lentement le chemin entraînant derrière eux un nuage de poussière. Ils venaient probablement du col. L'apparition d'un side-car parmi la troupe retint leur attention. Pour éviter les terribles secousses, le motard était debout sur sa moto, les mains occupées à garder une direction à peu près droite.

Le passager quant à lui, était aussi debout mais se cramponnait, complètement courbé à une barre de sécurité. Quelle descente harassante pour les reins et le dos ! ...

L'estomac rempli, les voilà repartis. Lui sur son vélo, avançant tant bien que mal, appuyant sur ses pédales de toutes ses forces pour garder l'équilibre et essayant au maximum de garder une trajectoire convenable à travers la masse de cailloux défilant sous ses roues. Elle, à côté de son vélo, le poussant, le hissant, le tirant sur cette montagne de pierrailles. Dans les virages en épingle à cheveux, le chemin était si pentu que les cailloux roulaient pour s'accumuler un peu plus bas dans le virage. Pousser dans ce magma de poussière était alors encore plus pénible car les pieds de la belle n'avaient aucune prise pour s'appuyer.

Enfin du plat et de la terre battue ! Oh, pas pour longtemps : une centaine de mètres seulement et encore ! Juste le temps d'arriver à un torrent qui dévalait rapidement le versant. La belle put remonter sur son vélo et essayer sur sa lancée de continuer en vélo. Mais au bout de ces 100 mètres, le sentier reprit ses droits : pourcentage élevé et cailloux de plus en plus gros et de plus en plus nombreux. Il s'élevait en zig-zags, grimpa, grimpa, grimpa jusqu'à 2100 mètres. Là, la végétation avait disparu. Les parois rocheuses entouraient désormais les cyclos. Ils ne voyaient pas encore le col. Un détour supplémentaire dans la montagne et le col enfin apparut. Il était là, au fond d'un cirque de falaises de roches et de pierres. A gauche, la montagne était imposante : une grande masse vertigineuse de roches ambrées par le soleil. Et, sur le sommet carré, se dessinait la silhouette d'une fortification militaire.

Le sentier suivait désormais le bord du précipice. Par endroit il était renforcé avec des planches, des rails, des câbles passant dans des troncs d'arbres. Entre les planches : le vide. Le cyclo et la belle eurent vite fait de dépasser ce passage délicat. Après une ligne droite, ce fut de nouveau le sentier en épingles à cheveux serrées, tracé dans les cailloux. Que des cailloux, rien que des cailloux... Une dizaine de motards allemands, suisses ou italiens doublèrent nos deux cyclos et au loin, ceux-ci purent suivre dans la pierraille les points étincelants du soleil se mirant sur les cylindres des motos.

Une pause fut encore nécessaire avant le col, juste de quoi reprendre son souffle. Depuis un bon moment,

la belle n'était plus seule à pousser son vélo. Les nombreux essais de son mari étaient restés vains. Impossible de rouler dans cette caillasse. Allez, encore un p'tit effort et... le col fut atteint ! 2674 mètres ! Stop ! Ouf ! Enfin ! Basta ! La belle et le cyclo étaient ravis. Epuisés mais ravis.

Chose étrange : ils n'étaient pas seuls au col. Un jeune italien en V. T.T. (vélo tout terrain) avait emprunté la même «route» qu'eux, était monté jusqu'au sommet du Chaberton et entreprenait maintenant la descente de l'autre côté vers le Montgenèvre. Effectivement, un tout petit sentier muletier serpentait dans l'herbe rase et la caillasse. Les motos ne montaient ni ne descendaient par ce versant : c'était beaucoup trop étroit et accidenté. Mais rien n'arrête un vélo !

Un bon repas réconforta nos deux cyclos après ces 4 heures et demie de montée. Il restait encore à «escalader» les 500 mètres d'altitude pour arriver au sommet du Chaberton. La belle laissa sa bicyclette au col et continua à pied (marcher, c'est beaucoup plus facile à effectuer sans s'encombrer d'une machine à deux roues !). Après tout, elle a eu ce qu'elle voulait : un col à plus de 2000 mètres venait de compléter sa liste, et de surcroît un col hors catégorie ! Alors à quoi bon pousser péniblement son vélo jusqu'à ce sommet ? Si encore là-haut il y avait un autre col supplémentaire, une belle carotte pour faire avancer l'âne... Le cyclo quant à lui, décida de monter sur ou avec son vélo, histoire de battre son propre record d'altitude effectué à vélo après le col du Sommeiller (2993 m).

Les voilà donc repartis. Une bonne heure après, ils atteignirent enfin le sommet. 3131 mètres. Une large plate-forme aplatissait le sommet du Chaberton. A gauche, en contrebas, huit larges tours de béton semblaient garder cet étrange endroit comme des cheminées sur le toit du monde. Un panorama à 360° s'offrait à eux : à leurs pieds, les villages de fourmis de Montgenèvre et Briançon, côté français, et de Sestrière et Oulx, côté italien ; plus loin, les Aiguilles d'Arves et la Barre des Ecrins, le Mont Viso et de nombreux autres sommets, beaucoup moins renommés mais tout aussi magnifiques.

Quelques photos, et le couple redescendit. Retour au col. Puis ils s'engagèrent vers la descente vertigineuse côté Montgenèvre. 5 km à effectuer dans de la grosse caillasse, sur un minuscule petit sentier, sur une pente qui frisait facilement les 20% ! Impossible de se tenir assis ou debout sur sa bicyclette. D'ailleurs il leur est arrivé plusieurs fois de porter leur machine dans les passages les plus périlleux... Chose qu'ils n'avaient pas fait lors de la montée de l'autre côté de la montagne.

Altitude 1842 mètres. Intersection avec la nationale 94 «Briançon (France) - Cesana Torinese (Italie)». Le goudron ! Mon Dieu, comme ce fut bon de le retrouver ! La Belle eut bien envie de se rouler dessus comme font les chiens ou les chats sur une terrasse chauffée longtemps par le soleil. A l'entrée de Montgenèvre, la Belle aperçut une petite chapelle édifiée au nom de Sainte-Anne. C'est fou le nombre de chapelles «Sainte-Anne» qui existent en montagne (il y en a même une dans le Parpaillon !). Patronne des femmes en douleur pendant leurs grossesses et leurs accouchements, et surtout patronne des voyageurs. Peut-être y fut-elle pour quelque chose dans l'accomplissement de cette merveilleuse journée inoubliable, car après tout, le cyclotouriste est d'abord un voyageur, un peu fou peut-être dans certains de ses projets, mais un voyageur heureux tout de même.

«La Marmotte» Anne GARCIA

En vacances dans son pays d'origine, mais qui pourtant, n'a pas vu une seule de ses consœurs...

NOTRE RANDONNÉE DES CIMES GRENOBLOISES 1987

Une randonnée bien trop intime
Pour gravir de si belles cimes.
Ayant versé notre petite dîme,
Que de plaisir nous eûmes en prime !
Autour de Grenoble que le soleil illumine,
Nous eûmes si chaud que nous nous crûmes à Nîmes.
En frôlant de bien profonds abîmes,
Jamais espoir, nous ne perdîmes.
Alors, sans succomber à la frime,
Nous pédalâmes sans déprime.
Quoi de plus agréable comme gym
Quand votre compagne en pédalant vous mime.
Lorsque les muscles, de fatigue deviennent synonymes,
Chartreuse et Belledonne les raniment.
Après un dernier flirt avec ce Vercors sublime,
Ce sont les souvenirs qui déjà s'impriment.
Aux organisateurs, par ces quelques rimes,
Nous voudrions témoigner de notre estime.

Hubert FELIX
Cyclo-Club BEAUREPAIRE-Isère (38)

LES LITANIES DU GRIMPEUR

Babaou, Valdingarde,
Pascalin, Fonteuse,
Evêque et Notre-Dame
Lièvre ou Sanglier
Exotiques, poétiques
Mystérieux ou mystiques
Vos noms me sont poésie
Et peuplent mes moments de solitude
Et pourtant vous n'êtes ni poètes
Ni musiciens ni écrivains
Rien que de simples cols
Restés gravés dans ma mémoire
Parce qu'un jour je fus heureux
Avec vous.

Georges PETIT -BRAQUET
4.1.87

RANDONNEUSE OCCITANE

Conçue sous les remparts du Château des Comtes de Poitiers, chez Maître Albert Chiron, grand couturier de la cavalerie cycliste, ma destinée est très particulière. De par ma naissance, je suis héritière de la très grande Alienor d'Aquitaine, qui, suite aux bévues du roi-moine Louis VII, fit de mes ancêtres des sujets anglais. Suprême offense !

Pour rejoindre l'écurie de mon seigneur Jean-Marie (J.M), la première chevauchée nous conduisit à travers la douceur poitevine et charentaise, des célèbres abbayes aux non moins réputées églises romanes (St-Benoît, Ligugé, Le Pin, Gençay, Civray, Charroux), par les vallées intimes du Clain ou plus secrètes de la Vienne, des places fortes de Chauvigny, Lussac les Châteaux et Saint-Germain de Confolens, aux contre-forts rugueux du Limousin. Une pensée émouvante à Oradour sur Glane et c'est la capitale de la porcelaine, comme nous l'appelons encore : Limoges.

J.M. est un occitan de souche limousine ayant tous les défauts caractérisant le Gaulois ! Dans sa demeure, je rejoins mes aînées, qui en deux coups de cuillère à pot, m'entretiennent du passé à ce jour. Tout de suite, je comprends de quoi il retourne. Aujourd'hui, après un tour et demi de la terre, (c'est mieux que soixante mille kilomètres) je me rends compte de l'ampleur de la tâche.

J.M. se complaisait dans un cyclotourisme béat, contemplatif, qui, très tôt, l'avait conduit de l'abbaye de Solignac de St-Eloi à celle de St-Martin du Canigou, de Chaius en Limousin (fatal à Richard Cœur de Lion, fils de la duchesse d'Aquitaine) à St-Michel de Frigolet et d'Aigues-Mortes à Fontevraud (où Alienor repose).

Randonnées moyenâgeuses s'il en est!

J.M. ne rayonnant qu'au sud de la ligne de démarcation huguenote La Rochelle-Genève, ma grande vocation est de le secouer un peu, avec mon «deux mètres cinquante», de lui faire franchir l'entrée haut-perchée du «Club des Cent Cols». D'Hendaye à Cerbère par Aubisque et autre Tourmalet, du lac Lemman à la Méditerranée par la chapelle de l'Iseran, et autre forteresse briançonnaise, de l'abbaye de Fontfroide à celle de Maguelone en circuitant d'Aigoual en Mont Lozère, passant par ces cols inconnus dont on oublie le nom, mais pas l'existence, dès que passé...

Du Grand St-Bernard au Pas de Peyrols par les Tours de Carol et du Trophée d'Alexandre de la Turbie, du cirque de Navacelles aux Gorges du Verdon, de la source du Var à celle de l'Hérault par le canal du Midi et St-Guilhem le Désert, après arrêt au pain de sucre du Puy de Dôme, que de splendides panoramas aperçus ou devinés (brouillard sentencieux : toujours à la recherche de l'hypothétique Mont-Blanc !).

J.M. maintenant dans la griserie des cimes, n'a pas l'intention de s'arrêter là : une moitié de la France lui reste à escalader.

Mes tubes vont de nouveau ruisseler de sueur en allant vers les nouvelles conquêtes ! Bonne route !

LA FIDELE MONTURE DE J.M.
BOURDELAS Jean-Marie

Réveil cyclotouriste de Limoges

RÉHABILITATION D'UN COL...

Je m'en tiendrai aujourd'hui à la réhabilitation d'un petit col vosgien dont l'histoire remonte à... 150 000 ans.

Ne prenez, comme simple référence, que l'actuelle carte Michelin N° 62 sur laquelle se déroule, en travers du pli 17, la D. 417 de part et d'autre de Gérardmer. Essayez de trouver une édition beaucoup plus ancienne (peut-être chez un très vieux bouquiniste ?), celle, par exemple, de 148 000 ans avant J.C. Et vous verrez alors qu'à la place de cette large route touristique confluent, l'une vers l'autre, deux magnifiques et vastes langues glaciaires, l'une descendant du cirque de Retournemer, l'autre, en provenance du futur bassin de la Moselle, remontant la vallée pour venir au devant de la première. Au lieu-dit marqué «carrefourom glaciium» sur la carte Michelin de l'époque et marqué «Le Rain-Brice» sur la carte dernier modèle, les deux glaciers se télescopent en un gigantesque combat fratricide et sous la pression fantastique, les blocs de glace, se culbutant les uns les autres, remontent vers le nord jusqu'à un évasement d'où ils basculent pour aller en contrebas d'abord boucher le «Trou de l'Enfer» (qui existe toujours) et plus bas encore, finir leur vie en eau dite «de source» à peu près à hauteur du village actuel de Rehaupal.

Eh bien, amis cyclos, cet évasement rendu célèbre, non seulement par des érudits de chez nous à l'imagination fertile, mais aussi par des géologues même néerlandais, est un col authentique et j'ai une bonne nouvelle pour vous: vous pouvez y aller sans piolet, il n'y a plus de glace ! Les érudits ci-dessus ont même retrouvé son nom confirmé d'ailleurs par des vieux du pays.

Son altitude est modeste mais c'est justement pour ça qu'il est célèbre, sinon la glace ne l'aurait pas escaladé avant nous. Voici donc sa carte de visite: Col de Rechaucourt (660 m).

Nous n'avons pas osé, pour son inauguration, déplacer les autorités comme François Rieu l'a fait à Albetville mais ces dernières étaient cependant de cœur avec nous pour un baptême plus modeste, autour d'un vin de groseilles rafraîchissant, lors du Cyclo-Tour de Gérardmer le 4 octobre dernier. J'en profite pour vous dire que ce Cyclo-Tour auquel vous avez eu bien tort de ne pas participer était l'une des premières organisations du nouveau club «Gérardmer Cyclotourisme et Loisirs» présidé par Michel Cuny.

«Notre» col, authentifié désormais par un petit panneau discret, figure dans la liste 1987 de votre serviteur sous le numéro 1152. Selon les normes du catalogue «Chauvot» (il faudra lui ériger un monument, à celui-là !!), les coordonnées sont les suivantes : Carte IGN 100.000eme n° 31, repères 3518 - 7, abscisse 51, ordonnée 37. Chemin vicinal. Deux petites remarques pour terminer : d'une part vous constaterez que le lieu-dit «Rechaucourt» est bien indiqué sur la carte IGN et d'autre part vous remarquerez que la route départementale n° 30 ne passe pas au col mais légèrement plus à l'est et plus haut afin de contourner le fameux «Trou de l'Enfer» auquel je fais allusion plus haut.

Ah, encore un mot : les gens de la ferme voisine sont extrêmement sympathiques et coopératifs. Et du temps que vous y êtes, jetez un coup d'œil au tas de fumier en face de la maison. Non, non, je ne plaisante pas : c'est le tas le plus propre et le plus admirablement taillé au cordeau de tout l'est de la France !

André VOIRIN

ASCENSIONS AU PAYS DU SOLEIL LEVANT

Le Japon... Trois cinquièmes de la superficie de la France. Mais 85% du territoire est catalogué comme montagneux, et le mérite bien : volcans obligeant. Les pentes sont toujours abruptes. Les routes étroites justifient le triple plateau : un col aussi modeste que celui de Yamabushi (510m) vaut son pesant de sueur lorsqu'on part de la plage, à cinq kilomètres du sommet. Comment résumer quatre saisons, cent vingt cols répartis dans onze préfectures ? En voici quelques souvenirs .

Le col de Kitazawa (le seul qui traverse le Parc National) est aux randonneurs japonais ce que la Vanoise est aux Français. A 2036 mètres d'altitude, c'est un des six «2000» que j'ai détecté au Japon. Impossible de le laisser de côté. Mais en discutant avec des cyclos japonais rencontrés lors d'une ascension, j'apprends que ce col, ouvert à la circulation est fermé aux deux roues. Qu'à cela ne tienne. Pas question de renoncer si vite, et quelques semaines plus tard, je prends le vendredi soir l'omnibus de nuit pour Kôfu. J'ai surnommé ce train «le Red Eye Special», un train très lent, donc très économique, toujours rempli à 95% de randonneurs parmi lesquels ma tenue de cyclo est un peu incongrue. La place est insuffisante dans les filets à bagages pour les sacs d'escalade garnis de piolets. Certains, après le départ du train, vers minuit, s'allongent sur des journaux, à même le sol, les autres s'installent tant bien que mal sur les banquettes. L'ambiance est toujours très sympathique. Kôfu. Trois heures et demie du matin. J'extrais sans me presser mon vélo de sa housse. Au Japon, l'enregistrement d'un bagage accompagné est malcommode ; en revanche, il est possible d'emporter son vélo avec la fourche, le guidon, les pédales et la selle, et de transporter le tout dans un sac portable en bandoulière. Les vélos sont en général conçus pour cela : gardes-boue télescopique, fourche à blocage rapide... Autant d'astuces qui permettent de monter ou démonter entièrement le vélo en moins de dix minutes s'il le faut.

Kôfu donc. Pas facile de trouver son chemin, de nuit, dans la ville endormie. Mais je trouve la route qui s'enfonce dans les montagnes, alors que pointe l'aube. C'est d'abord le col de Yasajin (1770 m), court-circuité par un tunnel que je dédaigne, au prix de sentiers trop abrupts pour être cyclables. Et c'est finalement vers midi que j'atteins la route principale du col, presque immédiatement barrée par une imposante barrière flanquée d'une guérite.

- «Je peux passer ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est interdit.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est écrit.»

Logique inébranlable de l'esprit borné, appuyée effectivement par un panneau un peu en aval. Pourquoi diable interdire les deux roues sur une route de montagne ordinaire, non macadamisée ? Même une ligne de bus l'emprunte... Peu enclin à en rester là, je m'éloigne, pour trouver rapidement un sentier descendant jusqu'au torrent. Il me suffit alors de porter le vélo vingt minutes parmi les rochers, de dépasser la guérite, et d'escalader la berge un peu plus loin. Rien de bien particulier à cette route. Des cantonniers me regardent passer, indifférents ou encourageants. Et je finis par arriver au col où je bavarde un moment avec des randonneurs. C'est quand je reprends la route que le gardien du refuge m'aperçoit et accourt en me faisant de grands signes. «C'est interdit !» crie-t-il. Mais je suis déjà loin. Pas si loin car le col se venge d'une belle manière, avec une crevasse rebelle à toute réparation.

Et comme je suis au col d'Odarumi (2370 m, plus haut col carrossable du Japon), il ne me reste plus qu'à redescendre sur une roue arrière à plat, trente kilomètres de terre et de cailloux jusqu'au premier village. Mais qu'importe. Comme d'autres ont franchi le col varois de la Glacière, j'ai mon col interdit, sans lequel ma collection de 2000 japonais aurait été incomplète.

Franchir un col est une chose. Remplir sa fiche annuelle de mise à jour en est une autre. Je n'ai jamais fait autant de travail bibliographique dans ce but. D'abord, il faut trouver la mention du col. Si les cartes Michelin ou I.G.N. sont une mine inépuisable, leurs équivalentes nipponnes sont bien décevantes. Ou plus exactement, il faut éplucher les nombreuses éditions différentes pour obtenir le nom recherché. A 600 yens la carte, j'ai préféré hanter les immenses rayonnages du 4e étage de la librairie Kinokuniya, la plus grande de Tokyo. Le nom du col ne suffit pas. Il faut bien sûr l'altitude. Là encore, les cartes sont des plus avares en renseignements. Dans la plupart des cas, il faut s'attaquer aux cartes au 1/25000, avec courbes de niveau tous les dix mètres. Inépuisable Kinokuniya ! La recherche perd tout son sel lorsqu'on s'aperçoit que la grille du Japon est numérotée uniquement par blocs de 16 feuillets. Ceux-ci étant identifiés par un nom de lieu. Est-il besoin de rappeler que toutes les cartes en question sont intégralement en Japonais ? Après avoir péniblement trouvé le nom d'un col et extrapolé son altitude, reste encore à pouvoir le lire. Certains noms sont faciles : Mikuni (Trois pays), Michisaka (Route en pente) par exemple. Mais, là où le bât blesse, c'est qu'en Japonais, chaque idéogramme a plusieurs prononciations radicalement différentes suivant le sens et le contexte. Pire encore, nombre de noms de lieu ont des prononciations introuvables dans un dictionnaire, remontant à la nuit des temps, et connues des gens du cru seulement. En fait, les Japonais sont souvent bien incapables de lire avec certitude les noms propres qu'ils ne connaissent pas. J'en ai fait souvent l'expérience : arrivant à un col, j'aborde avec ma liste des cols de la journée le premier venu. S'il y a des habitations ou quelque vendeur de pieuvre grillée, la question est vite réglée, mais s'il n'y a qu'un touriste en train de prendre l'indispensable photo souvenir, au moins une fois sur trois, celui-ci se gratte la tête : «Çà pourrait se lire comme cela...», faute de pouvoir avouer son ignorance, ce qui serait perdre la face. S'ils sont plusieurs, l'attroupement est inéluctable : «Dis, Kenji, toi qui connais un peu le coin, tu saurais lire ce nom là ?». Il m'a souvent fallu demander plusieurs fois, et certains noms de ma liste ne sont encore que des supputations.

Choisir un itinéraire... Nombreuses sont les superbes routes à péage (en particulier sur les crêtes) exorbitant pour les voitures (j'en ai vu à plus de 10 F le km), mais symbolique pour les cyclistes... s'ils sont autorisés. Rien, malheureusement ne l'indique sur les cartes, et j'ai parfois dû faire un peu d'escalade pour contourner discrètement des péages. Mais, avec les cols fermés par la neige, cela fait partie de l'imprévu. Comme le bain brûlant alimenté par une source chaude à l'auberge de jeunesse, ou le couple de faucons qui s'envole à deux mètres, comme le repas offert dans la colonie de vacances en pleine montagne où je demandais mon chemin, ou la petite vieille remplissant ma gourde dans un village plus proche de celui de la ballade de Narayama que de la jungle urbaine de Tokyo.

Je reviendrais... Un jour.

Laurent LUGAND
de retour de Tokyo.

VIEILLES AMOURS

25 ans après ma première montée au Granon, il me reste encore un col à franchir, sur cette large échine contre Guisane et Clarée. C'est bien là, faire durer le plaisir, si toutefois cette laborieuse grimpe en est un. En ce pays de hautes routes, on va au «muletier» comme on va à la fontaine. Ceux qui boivent de cette eau me comprendront. Pour qui détient une autre vérité, cette chronique cyclo-montagnarde (genre ou ornière dont j'ai du mal à sortir), essaiera de n'être ni «suffisante», ni «méprisante». D'ailleurs, sur ce genre de relief, je «suffis» tout juste. Seule me pousse - nous pousse - une passion qui ne demandait qu'à s'épanouir sous ce ciel lumineux des Hautes Alpes...

Ce col de l'Oule, jumeau des Cibières, descend paisiblement sur Névache. En bas, les joueurs de pétanque ont annexé les chemins et je me faufile entre les boules avant de retrouver le plaisir bref du goudron jusqu'à Plampinet. Inutile de changer de chaussures pour si peu. Le chemin des Acles, livré à lui-même, est d'année en année plus pierreux. On n'en médite que mieux, en poussant la bécane, allégé du sac à dos, parmi les mélèzes.

Je n'avais jamais cherché, car ce n'était pas l'heure de le faire, mais maintenant je sais : pas de gîte aux Acles, sauf la chapelle, pour qui aime dormir sur le plancher. Je me retrouve donc, à la nuit tombante, allongé dans les alpages de Dormillouse, presque dans la même herbe qu'il y a trois ans. Un col trois quart dans la demi-journée ; je m'endors content sous les étoiles.

Dormillouse et la Lauze sont des cols herbus et faciles, comme la descente, sans histoire, sur Montgenèvre. Cesana, Oulx, Bardonnèche... Après Rochemolles commence le pensum, l'affreux chemin montant vers ce mythe poussiéreux - au sens propre - du Sommeiller. «Baudruche alpine» usurpant selon des dires autorisés son titre de «plus de 3000» et dépourvue de surcroît de second versant. J'en connais un qui le snobe résolument pour cette raison. Moi, j'y suis monté un jour, et ai trouvé qu'il en valait quand même la peine. Il faut savoir parfois redescendre par le même chemin.

Enfin le barrage, et la fin du bain de poussière. Le dernier, car je n'aurai plus rien à faire par-là. «Vous n'avez pas un moutain bike ?» m'a-t-on demandé au col de l'Oule. Tiens, c'est vrai, on en parle beaucoup! Cet engin conférerait-il audace et robustesse, vertus que je possède moyennement ? J'en doute. Certes, le VTT est une tentative louable pour faire admettre le vélo hors de son cadre habituel puisque l'homme est censé être juché dessus, mais en ce lieu, qu'en ferais-je ? Dans ce passage bizarrement appelé col de Pelouse, car il n'a rien d'un green, ce sont les bornes de l'absurde qui risqueraient d'être franchies. Je ne me vois guère portant sur mes frêles épaules ce char d'assaut dans ces prairies abruptes et dégradées où le sentier fait ce qu'il peut pour subsister. Et puis, pour ce qui est des descentes, peu doué pour faire l'acrobate dans les prairies, je préfère jouir de l'instant, quand le terrain s'y prête.

Cette pierre jetée dans les rayons du VTT, je reconnais qu'une bicyclette est ici plus encombrante qu'utile. C'est le prix à payer, et la solitude généralement préserve du ridicule. Je ne sais trop où se situent les limites du raisonnable. Au prix de quelques risques dans de rares cols glaciaires ou rocheux, j'ai connu de tels bonheurs... Vélo, instrument de liberté, élixir d'oubli, aboutissement du génie humain pour qui ne compte que sur soi ! «Vous avez peur qu'on vous le vole?» m'a-t-on demandé un jour sur un sentier de Vanoise. Eh bien, on me l'a volé quand même, voilà un an,... dans les rues de Voiron. Il m'a donc fallu vouer au martyre le moins vieux de mes deux vélos, mais il avait l'âge pour cela.

Ce col de Pelouse, donc, où l'on peut toujours apporter son herbe, prix de deux heures de portage et d'une sueur intense, n'offre pas à la vue de sommets sublimes, mais un versant Maurienne plus bucolique. Un long sentier en prairies puis en forêt dense, aboutit à une maison forestière vers 2000 m, d'où plonge une route au goudron souvent noyé sous une nappe de cailloux et coupée de nombreuses rigoles métalliques. A descendre «con cautela», comme ils disent en Catalogne. A Bramans, il fait nuit. Je partage le gîte

d'étape avec une jeune Wallonne qui remonte, solitaire et sac au dos, de Nice vers Les Houches. Le sommeil finit par nous faire taire, vers onze heures.

Pluie nocturne, aube sinistre, vallée bouchée, Saint-Pierre d'Extravache, un peu à l'écart de la route, est invisible à cent mètres, avant que la brume consente à se défaire un peu. Seuls demeurent un petit clocher, une abside protégée par un vaste portail de bois. Le Guide Bleu vous en dira plus sur cette populaire image de la Maurienne.

Amoureux de beauté simple, en route pour le Petit Mont Cenis, le Clapier, Etache voire Ambin, faites le détour. Moi, je n'avais pas encore trouvé le temps.

L'hôtelier avait raison : le ciel se dégage et mes espoirs se raniment de trouver une trace pour le col des Lacs Giaset, via les granges ruinées de Savine. Je prends donc le large chemin du Clapier et je cherche, mais vainement, la moindre empreinte de sentier. Je suis bon pour une réédition du Petit Mont Cenis, avec la découverte de la rive droite du lac, point trop cahoteuse, et du départ du chemin du Malamot, où je monterai peut-être un jour... en VTT ! En attendant, garde ton mystère, col des Lacs Giaset ! Il faut bien se casser le nez de temps en temps sur l'obstacle.

Et c'est Suse, et la barbante remontée de la Doire, en moulinant petit pour cause de vent descendant. A Chiomonte, on danse. Tournez, guibolles qui ne savez faire que ça, à part mettre un pied devant l'autre et recommencer. Vous qui ne savez point vous déplacer en cadence au son de la musique, ni même vous trémousser dans le bruit qui en tient lieu. Qui n'avez jamais compris à quoi servait de courir après un ballon. Rudes handicaps sociaux, qui sans doute, me font courir d'un versant à l'autre, comme d'autres sont motivés par l'amour de la nature (c'est d'un banal !!!) .

Ce mouvement circulaire, bête et patient m'a conduit jusqu'aux épiceries d'Oulx d'où s'élancent de raides lacets pour la Madonna Cotolivier (et non Catolivier). Le cœur cogne, remplaçant le bruit des moteurs, le goudron cesse à Pierremenaud, et à Vazon il est temps de chercher un abri. Pas évident, dans un hameau d'estivage, aux granges vides et aux maisons souvent fermées. Mais qui cherche trouve, en étant poli, et même plus qu'il ne veut. Un certain Gusto, dont le chien voulait me goûter, me prête un hangar où traînent deux vieilles couvertures molletonnées, tandis que, chez une dame, m'attend une grande écuelle de petits pois. On converse en français. Il y a parfois d'épatantes fins d'étape.

Et le dévidage du 28/26 reprend sous le ciel pur, le regard courant de Césana tout en bas jusqu'aux falaises du Chaberton. Second détour - un km AR - pour rendre visite à la Madonna, sur son promontoire. Bel endroit où l'on resterait bien. Une petite plaque émaillée conte la légende bien connue de l'hospitalité refusée et du châtement divin qui s'ensuit. Ceci ne concerne pas les braves gens de Vazon.

Le chemin continue en paliers pour mieux s'achever à l'entrée d'un grand désert blanc et pierreux. Un peu de portage dans un beau décor calcaire. Le versant ouest de ce col de Désertes est moins plaisant au niveau du torrent. Pour plus amples détails, relire «Joies de la forêt», page 8 du n° 15.

L'alpage des Acles possède une belle fontaine, bienvenue dans ce pays sec. Il en part un sentier de grande randonnée dont on perd vite les traces dans ce paysage en proie au ravinement. On débouche dans des prairies, départ d'un beau parcours panoramique : vallée de Bardonnèche, trilogie Vallée Etroite, Roue, Fréjus : au loin, moins recommandables, pelouse et Etache ; puis un ressaut conduit près d'une roche ruiniforme qui doit donner son nom au col : la Pertusa. Longuet ensuite, le cheminement dans les ruines militaires et les lacets dévalant sur le col de l'Echelle, mais tellement plus intéressant que la descente caillouteuse sur Plampinet. Oui, joli parcours que cette liaison Oulx - col de l'Echelle. Je rejoins les Guibertès, près de Monétier les Bains, où ma voiture m'attend, près d'une maison amie. Village cher à mon cœur, d'où je partis jadis à la conquête des cols du Briançonnais et du Queyras. Les rues maintenant ont des plaques, des immeubles ont poussé alentour, il faut ouvrir les yeux du souvenir. J'arrive à l'heure tardive où l'on refuse mollement les offres de gîte et de couvert. Il y aura des petits pois.

Comme j'ai dit être parti pour cinq jours, je laisse l'auto à Guillestre pour me hisser à Vars-Sainte Catherine d'où part le chemin du col de la Coulette. Qu'on se le dise, c'est presque un col routier, non goudronné, à trente minutes près. De l'autre côté, sans trop redescendre, se trouve une belle source en haut du Val d'Escreins d'où l'on grimpe tranquillement au col de Serenne, quelque 500 m plus haut. Côté Ubaye, d'amples lacets permettent de contempler à loisir les sommets frontaliers. Les granges s'effondrent, la vie pastorale meurt, mais St Paul est pourvu d'un libre service.

Je remonterais bien cette haute Ubaye que j'aime beaucoup, mais il faut opter pour le col de Vars et son méchant raidillon sous Mélézet. J'ai trébuché mon duvet pour rien. Dernière suée, dernière plongée avant de reprendre le volant comme tout le monde. Cap sur le Trièves. Y aura-t-il des petits pois ce soir ?

Marcel BLOUD
38500 VOIRON

MES COLS PAR CENTAINES

J'ai fait mes débuts de cyclo le 10 avril 1984, à l'aube de ma vie de (pré)retraité.

34 cols cette première année.

Comme l'appétit vient en pédalant, en 1985, me voilà avec un capital de 90 dont 56 dans l'année.

Je me sens de plus en plus à l'aise dans les montées, et en 1986, profitant du Tour de Corse organisé par l'U.S. SAINT EGREVE CYCLO, pour 49 participants, 92 cols maxi, me voici à la tête de 227 (137 pour l'année).

En 1987, avec deux mois d'arrêt à cause d'une tendinite et d'une chute, je n'en effectue que 73, ce qui porte mon total à 300.

Le 10.04.84, j'ai monté mon premier col : La Placette (587 m) au cours d'une sortie de 80 km avec Marie-Claire et Rachel (Marie-Claire en est à plus de 1 000).

Le 3.05.86, le centième, Bocca Capanna, gentil col corse de 844 m, lors d'une étape St Florent - Calvi qui en comptait 11.

Le 13.09.86, mon 200e, prestigieux celui-ci, qui a vu la souffrance de tant de coureurs, absorbé tant de sueur, avec Edilbert, Minet, Aimé, un jeunot de 66 ans dans une étape Briançon - Briançon.

Le 12.09.87, mon 300e, un modeste de 565 m, la Rossatière, au cours d'une ballade de 95 km avec Ginette qui débutait en cyclo. Cette année, pour elle, c'était le cinquième. A quand les 100 ?

Tous ces cols, petits ou grands, si différents, faciles ou durs, méritent d'être parcourus. Que de peine parfois, mais aussi quelle exaltation, quelle joie, en arrivant au sommet.

Joie pour moi trois cents fois renouvelée.

Fierté d'avoir réussi, mais aussi, souvent modestie et humilité devant tant de grandeur et de beauté.

Jacques SAFFREY
U.S. SAINT EGREVE

AD AUGUSTA PER ANGUSTA

C'était un col merveilleux, observé et rêvé depuis longtemps. Je n'avais pas été déçu : une route en terre rébarbative au début, juste ce qu'il fallait pour dissuader les automobilistes, puis parfaitement cyclable ensuite, un paysage tout simple, comme je les aime, fait de verdure, de soleil et de ciel bleu et une parfaite solitude.

Voilà les derniers mètres, la pression qui retombe, la joie qui éclate et se manifeste par quelques gestes enfantins. Un vrai bonheur de gamin, c'est vrai et pour un peu, je me roulerais dans l'herbe verte ! Mais je m'aperçois tout à coup que je ne suis pas seul. Silencieusement (pour une fois) un «4x4» vient d'arriver, juste derrière moi. Je n'ai vraiment pas envie de parler ni de partager... quoi au juste ? Nous n'aurions certainement pas grand'chose de commun et surtout pas notre conception de l'effort en montagne.

Je m'éloigne de quelques mètres sur le versant Sud pour retrouver ma solitude un instant perturbée. Comme l'enfant, le montagnard a toujours envie et besoin de savoir ce qu'il y a derrière, après, de l'autre côté.

Lorsque je reviens 3 ou 4 minutes plus tard, il n'y a déjà plus personne. Mon conducteur à la mine renfrognée et blasée à déjà fait demi-tour. Je repense alors à ces deux réflexions de grands écrivains. Ecrites pour la montagne à pied, elles s'adaptent tout autant à la montagne en vélo :

«Il n'est point de paysage découvert du haut des montagnes si nul n'en a gravi la pente car ce paysage d'abord n'est point spectacle mais domination» (St. Ex)

«L'alpiniste développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même; il la sent et la pense en même temps... mais celui qu'un train électrique a porté jusqu'à une cime célèbre n'y peut pas trouver le même soleil» (Alain, philosophe).

J.P. ZUANON

DES COLS MULETIERS... DE NUIT !

La pratique des muletiers, si elle apporte, comme aux randonneurs pédestres, de grandes joies aux cyclo-touristes, par le contact étroit qu'elle permet avec la nature, a aussi un côté très sécurisant puisqu'elle met à l'abri des risques d'accident, hélas très nombreux actuellement, que la fréquentation, de jour comme de nuit, des routes goudronnées peut entraîner par suite de la cohabitation pas toujours facile avec tous les engins motorisés.

La recherche et le franchissement des cols muletiers ne sont pas pour autant exempts de tout danger : il faut être extrêmement prudent, partir très tôt, car il n'est pas toujours possible d'évaluer de façon suffisamment précise, comme on peut le faire sur les routes en tenant compte notamment du kilométrage et de la dénivellation, les difficultés auxquelles on sera confronté.

Voici des exemples, tirés de quelques-unes de mes aventures cyclo-muletieres. En 1964, avec mon frère Paul, après la SF de Digne, nous partons tardivement en vue de franchir pour la première fois le légendaire col du Parpaillon.

Au-dessus de La Condamine, nous faisons le plein d'eau à la fontaine de la chapelle Sainte-Anne, et nous profitons au maximum d'une très belle journée ensoleillée pour engranger de nombreux souvenirs photographiques au milieu de paysages grandioses. Le silence est seulement troublé par le sifflement des marmottes, dont nous apercevons furtivement quelques spécimens, et une de très près captive à côté d'une bergerie.

Alors que nous avons calé nos bicyclettes contre un petit rocher, pour qu'elles nous servent de premier plan, elles ont disparu quand nous nous retournons pour le cliché : un coup de vent les avait fait basculer dans un trou, par chance sans aucun mal, mais quelle frayeur.

Notre progression, entièrement à vélo grâce à nos 650/35, à l'exception de quelques passages particulièrement caillouteux, est considérablement retardée par de violentes douleurs abdominales dont Paul souffre, de temps à autres.

Le résultat est que nous arrivons très tard au tunnel, à 2632 m, et qu'il fait presque nuit quand nous en sortons, après avoir pataugé dans la boue et dans l'obscurité. Il fait très doux, avec un beau clair de lune intermittent, et nous abordons très prudemment la descente. Nos éclairages par «dynamo» sont insuffisants dans ces circonstances, mais le chemin de terre, avec de larges ornières, est bien meilleur de ce côté.

Mon frère, qui a une vision nocturne nettement supérieure à la mienne, arrivera à continuer sans encombre entièrement à vélo, alors qu'après plusieurs chutes, je me déciderai à parcourir la plus grande partie de la descente à pieds. Lors d'une halte, nous posons nos machines contre ce que nous croyons être des arbres : ils chutent bruyamment, ce n'étaient que des ombres !

Trompés par les lumières du village, nous aboutissons à La Chalpe, que nous aurions pu éviter pour arriver directement à Crévoux où nous faisons étape. A l'auberge, nous prendrons le temps, le lendemain, de relater notre aventure sur le fameux livre d'or: Le Parpaillon de nuit, ce ne doit pas être très fréquent !

Je referai le Parpaillon en 1970, lors du rallye organisé dans le cadre de la SF de Gap, entièrement de jour cette fois, par un chemin considérablement amélioré et entièrement cyclable des deux côtés, de bout en bout (du moins en 650). Mon frère viendra me rejoindre à la sortie du tunnel coté Crévoux, pour admirer le versant que nous n'avions pu voir la fois précédente.

En 1980, à l'initiative de François Piednoir, une équipe composée de lui-même, frère et amis, de Julio Navarro et du signataire, avait entrepris au départ d'Ax-les-Thermes, un circuit comprenant au menu : le col du Puymorens (petit détour), le Pas de la Case, le Port d'Envalira et, après la plongée sur Andorre-la-Vieille

où aura lieu le repas de midi, le retour en France par le Fort du Rat. Avant la grisante descente sur la principauté, malheureusement gâchée par de fortes turbulences venteuses, nous avons fait la connaissance d'un «ténor» des 100 cols, Michel Verhaeghe.

Montée longue, goudronnée, puis non revêtue, mais sans problème, par El Serrat. Alors que nous pensons être près du sommet, nous nous heurtons à l'entrée d'un tunnel dont les travaux n'en sont qu'à la phase initiale ; les ouvriers nous font comprendre que la route s'arrête là et que le col est bien au-dessus. Nous n'avons pas d'autre solution que d'effectuer une longue et difficile séance de portage intégral sur une pente raide, qui s'échelonne d'environ 3/4 d'heure à plus d'une heure selon les capacités physiques de chacun. Nous crapahutons encore un moment pour atteindre enfin le Port du Rat - 2542 m - à la frontière, d'où nous jouissons d'un très large panorama sur la vallée que nous allons avoir à parcourir.

Mais nos tribulations ne sont pas pour autant terminées : d'après les cartes, il semblait bien qu'un chemin ou une piste bien tracée rejoigne la civilisation ariégeoise, mais il n'en est rien ; alors que la journée est déjà bien avancée, nous ne voyons que des éboulis à perte de vue, traversés par de nombreux petits torrents ou rigoles. Chacun descend à son rythme en pataugeant dans l'eau ; les Pied-noir, habitués aux marches en montagne, disparaîtront assez vite tandis que je reste à la traîne avec Julio.

Il fait déjà presque complètement nuit quand nous atteignons un complexe industriel illuminé mais fantomatique car nous ne trouvons personne pour demander confirmation de notre chemin (usine hydroélectrique ?). Finalement, après avoir changé une ampoule grillée, je me retrouve tout seul derrière pour parcourir la dizaine ou quinzaine de kilomètres de route caillouteuse qui nous sépare du premier village important.

Tandis que j'aperçois avec soulagement, en contrebas, les lumières du premier hameau, ma vigilance est prise en défaut et je m'écale brutalement sur une nappe de gravillons ; je me relève avec quelques contusions et sans éclairage. C'est à pied que je rejoins la route asphaltée pour retrouver Julio qui m'attend assis sur le pas d'une porte, alors qu'il est aux alentours de 23 h...

Ce Port du Rat, quand même, une drôle de souricière !

- Un mois plus tard, lors d'une virée dans les Alpes (Oisans, Queyras, Italie), avec les amis Alain Migot et Jean-Jacques Laffitte, il nous arrivera aussi de terminer à la nuit, comme à Montgenèvre après la descente infernale du col de Granon (2413 m) sur Val des Prés.

- La saison suivante, en 1981, lors d'une de nos campagnes de moisson de cols, où nous avons, en 8 jours, franchi 68 cols dont 11 à plus de 2000 mètres, en grande partie muletiers, c'est assez souvent encore que nous arrivons tardivement le soir ; il faut dire que les parcours amoureusement concoctés par Alain sont particulièrement corsés en dénivelée et qu'il n'est pas spécialement matinal.

Par deux fois, cette année là, la nuit était fort avancée quand le gîte a été rejoint. D'abord je me retrouvai seul en fin d'après-midi sur la route stratégique, en cailloux de fort calibre, qui va du Mont Saccarel au col de Tende, après un mouvement d'humeur de mon acolyte* et guide en l'occurrence.

C'est ainsi que sans en être absolument certain, j'atteignais au crépuscule le col de Tende (1871 m), à la frontière franco-italienne. La lumière était déjà insuffisante pour lire correctement la carte, tandis que je restais perplexe devant plusieurs voies qui s'offraient à mes pédalées.

Je parcours les alentours, grimpe jusqu'au fort central, puis repère enfin la plongée qui était prévue pour revenir à notre point de chute, La Brigue. Ainsi qu'Alain me l'avait dit, il s'agit d'une piste en terre battue aux lacets serrés en très mauvais état. Comme il commence à faire nuit, je préfère descendre par une route plus large et aux sinuosités plus visibles, dont la chaussée, loin d'être parfaite, permet cependant de rouler sans trop de problème.

Y voyant mal la nuit, j'ai de grosses difficultés malgré l'aide de mon éclairage, et j'effectue de longs passages à pied. J'aperçois des lumières tout en bas, mais je trouve le temps interminable, alors que j'affecte les descentes.

Enfin j'arrive dans un village italien, puis au tunnel de Tende qu'il faut emprunter pour revenir en France, pour me voir interdire de le traverser à vélo.

Il me faudra attendre près d'une heure pour qu'un camion italien veuille bien me prendre pour me faire passer ! Comme la nuit est d'encre, je resterai sur cet engin jusqu'à St Dalmas, puis reprendrai ma randonnée pour retrouver à notre hôtel de La Brigue un Alain peu inquiet sur mon sort. C'est quand même dur de ne pas avoir pu profiter d'une descente pourtant bien méritée.

Alain et moi récidiverons deux jours plus tard - des incorrigibles ! C'est encore à la tombée de la nuit que nous nous retrouvons au sommet de notre sixième col de la journée, le col de la Moutière (2454 m), aux passages particulièrement pentus (28/26 un peu juste avec 3 sacoches) ; C'est donc à pied, le vélo à la main, que nous nous engageons dans le chemin qui mène au Restefond (2692 m), où nous arrivons nuit noire. De ce fait, nous n'irons pas cette fois jusqu'à la cime de la Bonette (où je suis déjà monté à deux reprises, dont l'une avec mon frère), mais nous entamons immédiatement, les alternateurs en fonctionnement, la longue descente sur Jausiers, rendue très pénible pour moi par l'obscurité. Alain étant plus à l'aise, je m'efforce de suivre son feu rouge, mais c'est difficile à cause du trou noir occasionné dans les épingles à cheveux (l'idéal est bien le double éclairage, dynamo et piles).

Après avoir abîmé une jante dans un nid d'autruche, nous parvenons avec soulagement à Jausiers où, malgré l'heure très avancée, nous pouvons nous doucher avant de bénéficier d'un repas apprécié à l'hôtel Meyrand Dunand, bien connu des cyclos (Guide FFCT)...

Une autre fois, nous nous sommes égarés, Elie Bordat et moi-même, en tentant de grimper le col du Comte près du Ventoux, et nous avons failli bivouaquer dans la nature, mais ceci est une autre histoire que je crois avoir déjà raconté dans cette revue... Un compte de plus à régler à la montagne !...

Moralité : partez très tôt, soyez raisonnables pour vos parcours, ne sous estimez pas les difficultés, prenez des marges horaires très larges, emportez tout ce qu'il faut pour être autonome longtemps (ravitaillement surtout), et vous aurez le bonheur de cyclo-muleter DE JOUR en toute sécurité.

*Acolyte : nom donné au compagnon qui fait des cols avec vous.

Henri BOSC

ASCENSIONS SUR LE VÉLO, AVEC LA BÉCANE, SANS LA MACHINE, SANS LE BAZAR...

Quoi de plus gratifiant que d'atteindre un col nouveau quand on est «100 cols» drogué jusqu'à la moelle... Mais il y a manière et manière.

Sur le vélo, c'est net, c'est beau, c'est clair, satisfaction totale, voire autosatisfaction à tourner la tête des plus modestes, quand il s'agit ensuite de raconter tout cela à différents auditoires. Dans cette classe, on note les plus prestigieux Iseran, Izoard, les monumentaux Simplon, Stelvio, les verdoyants Louschbach, Linge, les odorants Peyruergue, Perty, les volcaniques Eylac, Entremont, les méditerranéens Braus, Brouis... Ce sont les friandises de notre confrérie. On les goûte et on y revient.

Avec la bécane, l'ensemble monture-cyclo s'est quelque peu désuni, mais pour le meilleur et le pire, on reste associé. Ce peut être passager ou plus durable; on fait front contre ornières et cailloux, et on arrive ensemble, l'un servant d'appui à l'autre. On y rencontre de célèbres muletiers tel le Sommeiller, des moins célèbres en vue de l'être tel les Roques Blanches, des humbles comme celui de Chaudebonne, des ignorés ou presque (le Dresq).

Ce sont de braves cols oubliés de l'équipement, mais qui, le temps aidant, se font de petites renommées locales, voire nationales ou internationales.

Sous la machine, on devient porteur le temps d'un passage, c'est Hannibal franchissant les Alpes avec son attirail : un cadre, deux roues, deux freins, une chaîne, un dérive-chaîne... Si on pouvait plier tout ça dans un format genre caisse à outils à bretelles, ce serait plus commode, et on se ferait moins remarquer. Car, sous la machine, il faut donner des explications aux humains rencontrés dont les réflexions = $f(QI)$ vont du terne : «Tiens, voilà le Tour qui passe» au plus indulgent: «Mais, mon bon monsieur, vous vous êtes égaré». Sans la machine, c'est parce qu'on en aura besoin plus loin, de l'autre côté ; alors il faut bien passer, même si un sentier de chèvres, c'est déjà juste pour une paire de baskets. Mais une traversée, c'est une bien belle joie, et la boucle Briançon - Névache - Galibier - Briançon se fait en partie sans la machine. Eh bien, ça vaut le coup, foi de 100 cols, même si pour calmer les esprits chagrinés de rencontrer un tel équipage inversé entre Seuil et col des Rochilles, la réponse la mieux acceptée fut de déclarer: «Rassurez-vous, je suis en permission de sortie de l'hôpital psychiatrique de Briançon, je rentre ce soir par le Galibier, promis juré !»

Sans le bazar, ça finit par arriver quand on cherche à décrocher toujours un tantinet vaniteusement un port, un pas, une brèche, enfin un truc à maximum et minimum que l'on approche avec un véhicule mû par la force musculaire, mais qu'on ne peut atteindre raisonnablement que sur deux jambes. Alors peste soit de l'engin. On le laisse généralement à plat sur le sol rocailleux... et, allégé, on atteint la dépression tant convoitée sur la crête. Cela arrive, n'est-ce pas chers confrères ? A quoi bon gêner ceux qui veulent regarder le lointain à la Porte de Cristol, l'escalier rocheux qui y conduit est bien trop étroit. Quant à la magnifique forêt située dans le synclinal de Saint Genis, près de Serre (05), comment diable atteindre en vélo les Pas de Jaume ou de Zègues, ou cette Porte Sereine sur une crête où, même le GR se perd au moins dix fois. Et pourtant, trente kilomètres de route forestière y franchissent déjà six cols superbement cyclables. Alors, sans le bazar abandonné à l'ombre d'un pin (pas pour lui, mais pour le yaourt contenu dans le sac) au milieu des papillons multicolores, le Roc de l'Esculier et son Pas de l'Aup tout proche offrent un magnifique panorama : Au nord: Ecrins et Pelvoux, au sud : tout le développement de Lure au Ventoux. Alors, ce Pas de l'Aup, tant pis pour la liste. D'après les écrits de passages du gîte de Monique à Savournon, un Cent Col est passé l'année précédente, a trouvé et gravi en vélo onze cols en ce lieu, dont les sus-nommés Jaume, Zègues, Aup, Sereine. Ce serait un homme du sud, très au sud, du côté de l'Italie, salué ici très amicalement à l'occasion. Celui qui est passé après lui s'est contenté de sept (six plus un col satellite). Mais Dieu que la ballade était jolie : papillons, framboises, source claire et fraîche, sieste, calme. N'était-ce pas un peu le Pa-

radis ? Alors : sur, avec, sous ou sans notre chère machine, la montagne et ses merveilleux points singuliers est bien notre grande reine à tous, nous dispensant à la fois ses courroux et ses bienfaits.

G. DELAFONTAINE
C.C. BAGNOLS MARCOULE

UN TÉNOR QUI CHANTE FAUX

Le dernier de mes fils, aujourd'hui étudiant aux Etats Unis ne s'intéressait que fort peu à ma pratique cyclotouriste, mais aurait aimé que son père soit le premier au Club des 100 Cols : la revue du club arrivait souvent à la maison en juin, en mon absence, et le pauvre gosse était déçu de ne me découvrir ni premier, ni second, ni troisième... Je n'ai été longtemps que huitième... Je ne suis plus dans les dix premiers... Place aux jeunes en quelque sorte... Mon objectif n'a jamais été de gagner des places, de ravir les premières places... Ma spiritualité évangélique serait plutôt de rechercher la dernière.

Après les révélations dont je me suis accusé, l'honnêteté et la loyauté sportives, tout autant que le sérieux de notre confrérie me font clairement comprendre que je ne mérite pas, que je ne mérite plus, de figurer en tête du peloton des meilleurs, ni parmi les ténors puisque je chante et pédale faux... D'où cette supplique pour être enterré dans les profondeurs du classement avec les novices et comme un simple débutant que je ne cesserai jamais d'être.

Il serait tout à fait normal que je sois jugé et condamné, pénalisé, sanctionné, rétrogradé, déclassé et décollé...

Ça m'arrangerait même d'être «dérangé», et comme membre numéro 113 de me voir attribué à vie, et pour l'éternité, un capital sans intérêt de 113 cols au-dessous ou au-dessus de 2000 mètres, sans tenir compte à l'avenir de l'authenticité parfaitement orthodoxe ou non de mes cols nouveaux quant à leur appellation, leur homologation ou la façon cyclopedestre de les avoir franchis. Il ne faut surtout pas modifier le règlement, je m'engage seulement sur l'honneur à respecter mon droit ou ma vocation à l'insoumission vis-à-vis de tous les règlements et dérèglements, à la recherche des cols perdus ou qui se perdent. Je continuerai d'envoyer mes listes annuelles sans qu'il en soit tenu compte, sans qu'un inspecteur ou une commission d'enquête soient obligés de jouer au juge ou au bourreau ; et je continuerai à verser dans la caisse le franc nouveau de chaque col nouveau, en toute indépendance, reconnaissance et amitié vis-à-vis du club et de tous ses membres... En toute fidélité un peu hérétique.

Paul André 09.09.87
Pour 1988 : 113 ANDRE Paul
Mi MENTON 06 1933 113 113 113

DÉCLARATION DE PERTE

Des cols, j'en ai passé : des petits, des grands, des méchants, des faux-cols, des collets montés ; des cols à monter, je connais. La mise à jour du Club des 100 Cols a fait renaître en moi une résurgence de souvenirs ; et parmi tout ce flot, une image me ramène en l'an 86. Il ne tient qu'à vous de me suivre.

Par cette belle matinée de juillet, deux cyclos-amateurs- raleurs : mon ami Raymond (auteur de l'article «le pastis du Parpaillon» paru dans le «Crococycle» nîmois N° 20, dans «Cyclotourisme» N° 347, dans la revue 87 du Club des 100 Cols). Mon ami Raymond, dis-je, et votre serviteur pédalent allègrement sur le versant sud de la Bonette. Tous les motifs sont valables pour poser pied à terre. Cascade : photo ; pause café : photo ; paysage : photo ; cols : photos ; marmottes : photos ; des photos et encore des photos. Tout est bon pour profiter au maximum de ces rares moments qui semblent appartenir à une autre dimension. Le retour à la réalité se fait au sommet où notre petite route tranquille rejoint le versant Jausiers, qui me donne l'impression d'être une autoroute à coureurs, tant il est fréquenté.

Parmi tous ces cyclistes aux vélos ultra-légers, nos bicyclettes font office d'attraction. Les réflexions sont diverses, et bien entendu, j'ai droit à la traditionnelle question de la part d'un monsieur d'environ 65 ans: «Quel braquet avez-vous mis pour monter ? - Soulevez mon vélo (environ 35 kg) et vous le saurez.»

Telle est l'épilogue de notre brève conversation, cette personne ne voulant pas goûter aux joies de l'haltérophilie.

Retour au calme. Sur un superbe chemin muletier qui nous mènera vers le col de la Cayolle, nous stoppons.

«Arrêt buffet» «Bon appétit» «Merci et au revoir». Pour votre digestion, si un jour vous passez par la Bonette et que vous trouvez au bord d'un ruisseau, une casserole, probablement rouillée, sachez qu'elle a appartenu à deux cyclos nîmois, qui le lendemain de cette superbe journée, au pied du Parpaillon, le matin, burent un café froid (beurk) et le soir, un pastis à la neige fondue.

Jean Claude COVES
G.C. Nîmois.

COMPTABILITÉ

La sacrée liste de cols communiquée à la confrérie comporte quelques hauts lieux, dont on conservera longtemps le pieux souvenir, hauts lieux qui voisinent avec des cols de plus basse extraction, aux noms vite oubliés par le collectionneur dès que les centaines s'accumulent.

Ces sans-grades correspondent souvent à une randonnée incluant une dizaine de cols ou plus. Le but avoué de tels circuits n'échappera pas au lecteur. C'est en cyclant sans relâche dans des régions fertiles en cols qu'on peut espérer atteindre un nombre respectable de centaines. La fréquentation de cols d'envergure comme le Pitztaler Jochl, à plus de 3000 mètres, suffirait à peine à faire une centaine.

Fort à propos, certaines régions de France foisonnent en bassa ou colls, qui viennent à point nommé enrichir la liste, au prix de safaris d'un type peu connu : la chasse aux cols. Cette année, ce seront les Corbières et les Albères qui permettront d'engranger nombre de cols en quatre jours début mai.

52 nouveaux cols, dont la plupart en piste rocailleuse ou en sentier, voilà une bonne récolte, qui nécessite une reconnaissance préalable sur les cartes, et un goût immodéré pour les itinéraires irrationnels.

Le capital s'enrichit d'autant plus que la région était sous-exploitée. Sur le même parcours, l'ami Bernard Rouquette a comptabilisé 74 cols qui viendront compléter sa propre liste. Comment, dans ces conditions, se souvenir du 12ème ou du 17ème .

Comment également être sûr qu'un col n'a pas été comptabilisé à plusieurs reprises ? J'en veux pour preuve les multiples cols du Prat de l'Au ou les Foce corses. La liste chronologique ne suffit guère et il faut y associer une seconde liste. J'ai opté pour les 25 lettres de l'alphabet, n'ayant pour l'instant pas trouvé de cols en Y sur ma route.

Ce sera l'occasion de noter que nombre de cols portent le nom d'un saint, ou de croix (respectivement 88 et 50 sur ma liste), sans compter les variantes en Creu ou Crouzette, ce qui conduit à penser que ces hauts lieux sont souvent de saints lieux.

On pourra également mentionner sur la liste alphabétique, la date à laquelle le col a été franchi, ce qui permettra d'y ajouter les dates des éventuelles rééditions. Vous pourrez ainsi en tirer de curieuses statistiques sur les cols proches de votre domicile.

Michel VERHAEGHE
VENCE

LE DERNIER COL DE L'ANNÉE

L'année 87 se terminait déjà, et la moisson de cols, fort honorable fut-elle (une soixantaine de nouveaux passages franchis), me semblait manquer de variété et de piment.

Bien sûr, il était difficile d'oublier le Col de la Jas (26-367) non loin de Poët en Percip, à l'ombre du Ventoux, atteint après 30 minutes de marche en plein maquis, sous un beau soleil printanier. De même pour le col de Pain Days (27-286) déniché dans la haute vallée de l'Ouvèze sur un chemin à peine carrossable coupé par un glissement de terrain. Et comment oublier le superbe Col de Perty (26-496), non loin de là, avec ses dix majestueux lacets à 5% de moyenne ?

Pouvais-je passer sous silence les célèbres cols de Sencours et les Laquets (65-160 et 65-276) sur la route empierrée et à péage (gratuite pour les vélos) entre le col du Tourmalet et le Pic de Midi de Bigorre ? cols dans lesquels ma femme faillit me laisser sur la touche. Et aussi le Port de Rat (09-397), voie d'accès originale pour Andorre et déjà décrit dans une revue précédente. J'aurais dû d'ailleurs relire cet article, cela nous aurait évité de nous perdre !

Malgré ces savoureuses aventures, rappelées ici brièvement, je décidais une dernière chevauchée programmée la nuit du 13 décembre. Départ de Lyon Perrache à 22 heures 30, avec mon ami Olivier, 22 ans, un des petits jeunes du Club des 100 Cols (n° 2596) qui a pris de la graine depuis son dernier Thonon-Nice-Grenoble (63 cols en 8 jours). Nous traversons la ville sans encombre, malgré la circulation encore soutenue. Rapidement, nous quittons le confort des lampadaires pour pénétrer dans la nuit. Seul un timide quart de lune accompagne notre pèlerinage.

La montée de Chapanost nous réchauffe (il fait - 1°) et nous réveille. Nous traversons un vaste plateau, et après quelques hésitations, nous retrouvons le CD 489 à la Croix Blanche, au pied de Vaugneray. Nous quittons le bitume pour un chemin forestier. Nos Vélos Tout Terrain (au fait, avez-vous acquis le vôtre afin de multiplier par trois vos terrains de chasse à cols) nous permettent de regarder l'avenir avec optimisme.

Malheureusement, la terre, à peine gelée, nous retient de ses griffes boueuses, et malgré notre expérience des terrains gras, nous devons mettre pied à terre pour avancer sûrement, et ma foi rapidement.

Les sensations vécues ne peuvent être transmises intégralement sur le papier : liberté, sérénité, force, contemplation, communion, rêverie, autonomie, partage de l'inestimable et de l'inutile, conquête des valeurs oubliées, contrastes, joies, plénitude, vérité, nature, racines... Je manque d'ailleurs de choir sur une branche en travers du chemin ! Nous remontons sur les engins à l'occasion d'un replat feuillu. La lampe frontale d'Olivier nous rappelle les avantages de la technique moderne, et nous évite de grossières erreurs. Je garde d'ailleurs le cap avec boussole et carte.

Soudain, nous retrouvons un bon bitume sur une forte pente à 12%. Le bois semble s'éclaircir, et nous pédalons enthousiastes pour finir l'ascension. En effet, après 300 mètres, le col se laisse apprivoiser, courbe l'échine, et nous offre complaisamment son point culminant.

Le clair de lune donne une dimension spatiale à ce site d'où l'on domine Lyon : le col de la Fausse (69-11, 598m d'altitude) est vaincu ! Il est 0 h 30 et nous sommes les maîtres du Monde.

Alors que tout dort (sauf les 1500 concurrents du raid pédestre Saint-Etienne - Lyon que nous allons rejoindre et encourager d'ici deux heures), nous savourons les richesses de l'immensité. De là, par une petite route passant par la Milonnière, nous retrouvons, au milieu d'un décor givré que la lune vient illuminer de son clair-obscur, la route des crêtes, un kilomètre en amont du col de Malval. Pas un chat. Et nous restons en équilibre à 900 mètres, entre la vallée du Rhône et les monts du Lyonnais annonçant la Loire. Puis descendre sur Yzeron et Thurins pour plonger dans un triste brouillard nous rappelant la fragilité des grands moments.

Merci au Club des 100 Cols pour tous ces souvenirs, sans cesse plus intenses. Combien de vies me faudrait-il pour connaître in situ, l'intégralité des cols répertoriés par les amis Chauvot et Rieu ?

R. POUESSEL

A.L.L. Cyclos 01.01.88

POUR LE RESPECT DE L'ARTICLE 3

Qui parmi les membres du Club ne connaît pas cet article ? : «Aucune altitude minimum ne sera imposée, mais une obligation : celle de présenter au moins cinq cols de plus de 2000 m par centaine...» Personne bien entendu. L'article 10 précise en outre:

«Tout adhérent s'engage sur l'honneur à respecter le règlement...» On constate en consultant le fichier du club publié dans la dernière revue que de nombreux adhérents ne respectent pas cet article. Même parmi les «ténors» (d'après cette dernière revue), on trouve des «fautifs». Est-ce par malice que le responsable de la revue rappelle à la fin de ce fichier, et plus précisément à la fin de la liste des «ténors» :

«Bienheureux ceux qui savent distinguer une montagne d'une taupinière, il leur sera épargné bien des tracas.»

Il faut reconnaître que présenter au moins 5 cols de plus de 2000 mètres par centaine n'est pas toujours facile. Il n'y en a pas partout. De plus, on peut très bien, pendant une période plus ou moins longue, ne pas avoir l'occasion de se rendre en haute montagne, dans une région en possédant. D'autre part, ces cols sont, en général, moins aisés à franchir que les autres, d'autant que la rareté des cols goudronnés à plus de 2000 m nous incite à emprunter des chemins plus ou moins cyclables...

Ainsi fin 1981, j'avais franchi au total 326 cols différents, dont seulement 11 à plus de 2000. En toute logique, conformément à l'article 3, j'en ai présenté 296 au responsable du club. Pour franchir la «barre» des 300, il aurait fallu que je puisse présenter au moins quinze cols de plus de 2000. Il m'en manquait 4. Il me restait donc à l'homologation : $300 - 4 = 296$.

De même fin 1984, j'avais franchi au total 675 cols dont seulement 29 à plus de 2000.

J'en ai déclaré 599. Pour franchir la barre des 600, il me manquait un col à plus de 2000.

L'application de cet article 3 est donc simple, puisqu'il ne concerne que la présentation des cols. On peut très bien, pendant une ou plusieurs années, être dans l'impossibilité de franchir de grands cols ; cela n'empêche pas de fréquenter la montagne et de franchir d'autres cols.

L'article 3 reste avant tout pour moi une incitation à parcourir la haute montagne. A plus de 2000 mètres, la nature est encore plus sauvage, les paysages encore plus beaux. Les efforts à fournir pour s'élever à une telle altitude restent importants, mais le bonheur d'être «en-haut» est à la mesure des forces dépensées, et ces ascensions ne sont jamais regrettées.

Pour les adhérents qui ne respectent pas cet article 3 (peut-être par inattention, ou à cause d'une allergie au petit calcul qu'il implique), je propose deux mesures faciles à appliquer avec l'informatique:

- Tout d'abord la mesure la plus logique : l'ordinateur calcule pour chaque adhérent le nombre de cols à présenter ; les membres du club sont alors «classés» en fonction de ces nombres qui sont mentionnés dans le fichier publié.
- Ensuite, une mesure pouvant être considérée comme transitoire : l'ordinateur calcule encore pour chaque adhérent le nombre de cols à présenter. Le «classement» (ou ordre de présentation des membres) est fait en fonction de ces nombres, mais mentionne le nombre de cols réellement franchis.

Ces mesures ne seraient (comme l'article 3) qu'une incitation à fréquenter la haute montagne, et non une brimade vis-à-vis d'une partie des adhérents. Il ne faut pas oublier, comme le faisait remarquer Jean Louis Borach en 1985, au sommet du Granon : «Ce club, c'est en fin de compte un club d'amoureux de la Nature».

Bernard MIGOT, R.C.L. La Flèche.

MA COMPAGNE

Oui, on le sait, on connaît ta bicyclette et tout ce qu'elle t'a apporté, le sujet est connu. Non, ce n'est pas elle.

Alors, c'est ta femme ?

Non ce n'est pas ma femme. Lis et tu verras.

Je l'ai rencontrée il y a 15 ans, en faisant mes premiers grands brevets. Je ne pouvais pas toujours suivre les autres, mais elle, restait toujours avec moi.

Elle m'a appris à avoir une force de caractère dans l'adversité, la prudence quand il le fallait, mais aussi d'oser. De mordre avec des dents dures, une volonté d'acier, et un froid de marbre pour affronter les vicissitudes de la vie. Et puisque nous y sommes, des difficultés du sport, du vélo, et de la montagne, en ce qui nous concerne. Vous voulez un exemple?

En 1979, j'ai fait des brevets de 200 km puis de 300 km, sans histoire.

L'histoire est venue avec les 400 km. Départ de Nice à 20 h. avec une quarantaine de cyclos, à toute allure. Près de 40 km/h, avec gros vent arrière. L'euphorie !! . Mais comme je suis un piètre grimpeur et que je ne suis pas aidé non plus par la tendinite que j'ai à mes genoux, mes compagnons sont partis, telle une volée de moineaux à la première bosse du Trayas ; il restait à ce moment là 350 km à faire !!.

Je me suis donc retrouvé seul avec «Elle». Nous avons pédalé de nuit jusqu'à minuit. Où, pour la petite histoire, le seul café ouvert de St Maxime, nous a refusé un verre d'eau.

Au ravitaillement d'Hyères, nous étions les seuls et les derniers.

Puis, nous avons mis cap au Nord dans les petites routes de campagne. J'ai crevé près de Pierrefeu, réparant tant bien que mal mon boyau à la lueur de ma lampe électrique. Bienvenue à l'éclairage de secours !!

Et la fête continua jusqu'au petit matin, dans les creux et sur les bosses de la région. Qu'elle fête ! La grande fête de la nature qui a pour thème : «Une nuit en vélo».

Avec le soleil qui se couche, les humains prennent leur quartier de nuit. D'abord la circulation diminue, sur ces routes secondaires, puis s'arrête. Les maisons éparpillées dans la campagne s'allument les unes après les autres, tandis que les villages traversés s'emmurent dans le silence. Et puis, la nuit s'installe. Petit à petit les bruits des hommes disparaissent pour laisser la place à «la vie de la nuit».

Tout d'abord, l'air change. Il devient plus vif ou plus chaud, suivant les courants, apportant des effluves chauds de senteurs de bois résineux ou du maquis Méditerranéen. Ou, l'odeur de la terre, ou l'air cru, renvoyé d'une paroi rocheuse.

L'air apporte aussi à nous deux : le vent. Le vent grave, qui passe là-haut sur les chênes-lièges, sur les pins de toutes sortes ; puis près de nous, le froissement des feuillages, et celui de l'herbe qui frémit.

Parfois, on entend les battements veloutés d'un oiseau de nuit, qui hululera un peu plus loin. Il ne sera pas le seul. Tout là-haut dans la montagne, on entendra glapir un renard; tandis que d'une ferme à l'autre un chien aboiera à la lune; à nous, à d'autres chiens, à un gibier qu'il sent, plus qu'il ne voit.

Ainsi, nous ne sommes pas seuls. La paix est en nous. Le vélo est bien préparé, la sacoche contient tout le nécessaire pour faire ce brevet, alors, adviendra que pourra !! Ainsi les kilomètres passent les uns après les autres.

Cependant à 4 h du matin, l'air change. Il devient plus frais, et déjà les arbres chantent «L'hymne à la vie». Tout là-haut, les étoiles pâlisent, et vers l'est, les montagnes commencent à se découper sur l'horizon.

A nos pieds, on dirait que la terre se soulève, pour laisser passer mille bruits, que font tous les insectes, qui sortent à la recherche de la lumière, de la vie.

L'heure de la chasse commence aussi, et dans l'univers entier, c'est celui qui mangera l'autre. Malheur au faible !!

Les oiseaux commencent à chanter, timidement d'abord, puis avec le jour qui se lève, crient leur joie de vivre, à cette nouvelle journée qui s'annonce.

Le froid nous prend. Bientôt les étoiles s'éteignent au firmament, un jour laiteux arrive, nous faisant découvrir le relief du sol. L'herbe qui couvre la terre se dévoile comme une jeune mariée, toute humide de rosée, que bientôt le soleil devrait faire briller de mille larmes d'argent.

Mais les hommes aussi se réveillent. A tout seigneur, tout honneur. Le boulanger est déjà dans son fournil. Il fait bon y descendre, se mettre pour quelques instants au chaud, et respirer cette bonne odeur de pain.

Mais il faut faire vite, le temps passe, et la journée sera longue... Le temps d'acheter quelques brioches toutes chaudes, et nous voilà en selle.

5 h du matin. Derrière, il y a 200 km de faits. Il en reste autant pour rentrer au bercail. Mais cette fois, nous mettons cap à l'est sur Nice avec vent contre, et la pluie qui tombe, et qui ne nous lâchera pas de toute la journée.

Dans ce jour mémorable, nous ne nous arrêterons que 2 fois. La première, à Draguignan, pour manger à 13 h sous un porche; et la deuxième à Pré du Lac pour prendre une tasse de thé, avant qu'un déluge ne nous accompagne jusqu'au café Icardo, terme de ce brevet, où nous sommes arrivés à 18 heures. Faisant ainsi les 400 km en 22 heures de selle. Seul, le contrôleur nous attendait. Le réconfort étant pour notre arrivée à la maison.

Je pourrais arrêter ce récit là. Mais sachez que lorsque je fais «des muletiers», pour moi que je qualifierai de «bout du monde» : Elle, est toujours avec moi, quel que soit le temps. C'est une amie fidèle qui me remonte le moral pour aller jusqu'au col prévu : vélo en bandoulière, sac au dos.

J'espère cette année faire mon premier et certainement dernier 3000 mètres. Le col de Pers : 3009 m que je connais grâce à l'ami François Rieu. Un col fait de neige ou de glace..., au-dessus du Col de l'Iseran, avec Elle bien entendu. Depuis 15 ans que je roule, les 600 cols que je suis près de faire, m'auront apporté un enrichissement intellectuel considérable. Un col ne ressemblant jamais à un autre. Chacun est une grande leçon de géologie, de flore, de victoire sur soi, et d'humilité devant la grandeur de notre planète.

Au fait, j'ai 71 ans. Mon prénom est Lucien, et le nom de ma compagne est SOLITUDE.

Lucien BEROD
06000 NICE

MA DESCENTE SUR L'ALPE D'HUEZ

J'étais, en ce début septembre 1987, à 1850 mètres d'altitude, au hameau des Combes, dans le Briançonnais. Au passage, j'informe les amateurs de V.T.T. qu'ils peuvent grimper par les Combes jusqu'au col Prorel et Notre Dame des Neiges par la route pastorale ouverte en septembre dernier et qui prolonge la D35a et la D135 au départ de Briançon. Du Prorel, on peut rejoindre le sommet de Serre Chevalier par le GR en muletier, le col de la Ricelle, le col de la Pisse, les cols d'Eychauda et de Cucumelle, tous au-dessus de 2000, avant de redescendre vers Chantemerle. Fermons la parenthèse.

J'avais donc prévu un voyage itinérant de 3 jours et 523 kilomètres. Le 3 septembre, au petit matin, nous quittons les Combes et descendons à Briançon. Route non goudronnée jusqu'à Puy Chalvin. 3 kilomètres. Nous grimpons le Montgenèvre et descendons à Cesana en Italie. De là, nous montons au Colle de Sestrières à 2033 mètres. Je fais tamponner ma carte de route «voyage itinérant» homologué par la F.F.C.T. (1) avec un contrôle par jour. A la sortie de Sestrières, nous prenons à gauche la route forestière non goudronnée qui va nous conduire à Susa par 52 kilomètres et une série de huit cols à plus de 2000 mètres. Nous avons des vélos de cyclo à pneus de 23 mm, et nous sommes passés sans crevaison sur ce tronçon non goudronné. C'est une piste sableuse qui comporte quand même quelques passages pierreux, mais ça passe bien. Après ces cols, mon compagnon de route a eu ce commentaire: «Pour huit cols à plus de 2000, ce n'est pas cher payé !» Il faut reconnaître qu'il est jeune et costaud.

De Susa (altitude 503m), nous remontons la vallée jusque Bardonechia (1312 m) et attaquons les cols du Mauvais Pas et de l'Echelle (1766 m) que nous franchissons par une route non goudronnée. Nous retrouvons la France et descendons vers Névache, puis La Vachette et Briançon. Mon compagnon retournera aux Combes finir ses vacances. Ce fut une très belle journée de vélo en montagne.

Tout allait bien.

Je continuais mon voyage seul. Le 4 septembre au matin, je montais le col du Lautaret (2058 m) que je connais par cœur, et attaquais la descente, longue descente jusqu'au barrage du Chambon. Là, je quitte la nationale 91 et prends à droite la D25 qui monte à Mizoën. La montée est rude. Avant Besse, je prends à gauche la D25a. A Clavant le Haut, la route goudronnée s'arrête pour céder la place à un chemin carrossable mais pierreux. Je grimpe en souplesse sur le 32 x 23, et malgré cela, à un moment, mon vélo se couchera comme un cheval fatigué. Des moutons paisibles regardant cette scène s'arrêtent de brouter. Le ciel est bleu, avec quelques nuages sur les sommets enneigés. Le soleil darde ses rayons. Je transpire et me remets en selle pour terminer cette grandiose montée du col de Sarennes (2009 m). Il est midi. En face, un dôme de la Meije étincelle. Au col, quelques cyclos sont arrêtés. J'en fais autant après m'être couvert car l'air est frais. J'étais heureux d'être au sommet de ce col, car, de là, je pouvais aborder l'Alpe d'Huez d'une façon originale : J'allais descendre sur les 1850 mètres de l'Alpe d'Huez ! A vélo ! Les marmottes en étaient ébahies... A l'Alpe d'Huez, je faisais tamponner ma carte de route V.I. pour le prestige, puis je grimpais au col de Poutran (1996 m) et allais jusqu'au lac Besson où finit la route. Ce détour est à faire car très joli. Je repassais le col de Poutran, redescendais sur l'Alpe d'Huez, et me laissais glisser par la fameuse route aux virages numérotés jusqu'à Bourg d'Oisans. Je prenais ensuite la D526 qui monte au col d'Ornon (1367 m), route agréable dans la verdure. Puis je descendais jusqu'à La Mure, rejoignais Saint Sébastien où je faisais étape chez de la famille.

Le lendemain, 5 septembre, je continuais mon voyage par le col du Festre (1441 m), puis Veynes. La montagne, c'est fini pour cette année. C'est la rentrée, la transhumance est terminée. Des souvenirs plein la tête, des photos de montagne magnifiques vont me permettre de passer l'hiver et de faire des projets pour la saison prochaine qui arrive à grands pas.

Jean Claude MOUREN

(1) Règlement du Voyage Itinérant dans le guide du Cyclotouriste F.F.C.T. 1ere partie. Cartes de route à commander à la F.F.C.T.

Voyage Itinérant : 250 km au moins en autonomie. Seul, en couple ou entre amis 3 jours minimum vous roulez selon votre humeur, à votre gré. Développez votre goût d'aventure à bicyclette... et sans voiture.

QUESTIONS À... 100 COLS

Si vous trouvez tout, vous gagnez le droit de grimper 100 cols supplémentaires sur votre vélo.

QUEL EST LE COL :REPONSE :

- le plus bavard ? le col Cause (kolkhoze)
- le col Apsus le plus foudroyant ?
- le col Ibé (quolibet) le plus ironique ?
- le col Bleu (ou col Lombin) le plus coloré ?
- le col Ibrile plus petit ?
- le col Imaçon le plus constructif ?
- le col Lecteur le plus érudit ?
- le col Laid le plus moche ?
- le col Lision le plus percutant ?
- le col Loque le plus mal «décoré» ?
- le col Onelle plus gradé ?
- le col On bien sûr le plus long ?
- le col Ossalle plus impressionnant ?
- le col Porteur le plus reposant ?
- le col aux Quintes le plus bronchiteux ?
- le col Lège le plus instructif ?
- le col Lagène le plus embêtant pour une cyclote ?

Gérard PRUNIERES

AUTOUR DU PIC DU BÉAL TRAVERSIER

Saint-Crépin (Hautes-Alpes) - 19 septembre 1987. Vu la taille du patelin, j'arrive sans trop de mal à retrouver mon compère : Marc Liaudon. Pour éclairer le lecteur sur les motivations profondes de l'individu surnommé, qu'il me soit permis de mentionner ici quelques intéressantes anagrammes de son nom : «mardi a un col», «col dur a main», «col du Marani», ou encore «aiman col dur». Voilà pourquoi une bonne demi-douzaine de cols sont au programme de ce week-end, tous à plus de 2000, et qui pourtant ne sont pas près de voir passer un jour le Tour de France.

La journée s'annonce radieuse et, malgré l'heure matinale, nous devons bien vite «débâcher» sur la route qui mène au Villard. Au Villard la route devient piste, caillouteuse mais bonne. Bonne, mais raide, et le 28x28 n'est pas superflu.

De très belles échappées sur l'Oisans, auquel nous tournons le dos, sont prétexte à des arrêts photo fort appréciés car ils permettent de souffler un peu. Peu après Moussière, la pente s'adoucit pendant deux ou trois kilomètres.

Ravitaillement en eau à la cabane du Lauzet, qui sera vraisemblablement le dernier point d'eau de la journée. Peu avant d'arriver au lac du Lauzet, Marc, qui semble parti pour assurer la première place au col du même nom, passe sans voir une pancarte qui indique, sur la gauche, un certain col Saint-Antoine, qui n'est pas mentionné sur ma carte au 25000e. Allons-nous l'ajouter à notre tableau de chasse du jour ?

Comme midi est proche et que le plus dur reste à faire, nous décidons, à regret, de nous en tenir au programme préétabli, en commençant par le col de Moussière, qui se fait en cul-de-sac à partir du lac du Lauzet, le vélo sur l'épaule la plupart du temps. Lorsque nous sommes de retour au lac du Lauzet pour y dévorer une part de nos provisions, il est largement plus de 13 heures et le plus dur reste à faire.

C'est peu après le passage du Col du Lauzet que nous quittons la piste carrossable pour emprunter une trace à flanc de montagne qu'il serait abusif de dénommer sentier. Après quelques hectomètres de portage en montée assez pénible, la trace redescend pour rejoindre le GR541, où le poussage devient beaucoup plus aisé, sur un sentier bien tracé. Une centaine de mètres à regagner et nous voici au Col Garnier.

De là, nous avons une bonne vue d'ensemble de ce qui nous reste à faire aujourd'hui. La vue embrasse tout le large vallon de Furfande, tout en alpages, constellé de petits chalets et granges. Ce paysage très vert, riant même, est inhabituel dans ce massif par ailleurs beaucoup plus aride et caillouteux. C'est dans les éboulis, sur la gauche, que se dessine le sentier qui mène au col Saint-Antoine, dont il a été question tout à l'heure. Cette fois-ci, le détour s'impose, le col étant plus rapidement accessible par ce côté-ci.

Coupant sur la gauche à travers prés, nous limitons la perte d'altitude. Ce faisant, nous passons à proximité de plusieurs sources qui n'existent apparemment que sur notre carte : en cette saison, et dans cette région, mieux vaut ne pas trop compter sur ce type de point d'eau. Il nous faut tout de même remonter de deux cent mètres, en poussant et portant dans les cailloux avant d'atteindre la pancarte qui marque le sommet du col.

Hommes et machines posent devant la pancarte, pour une photo que nous ne manquerons pas d'envoyer à l'ami Rieu, qui pourra ainsi enrichir son prochain additif d'un 05-286a, à 2458 m, que nous coterons sans hésiter S3-4.

Retour sur le sentier principal, qui a le bon goût d'être plat ou presque jusqu'aux premières granges de Furfande. Puis il y a encore 300 mètres à reprendre pour atteindre le col de Furfande, qui est le point culminant de notre itinéraire avec ses 2500 mètres. Nous ne savons malheureusement pas encore que cette ascension est tout à fait facultative et superflue puisque nous repasserons ce col demain.

Pour l'heure, Marc, fort judicieusement équipé d'un sac à dos, ne me semble guère à la peine. Moi qui suis parti, par habitude, avec deux sacoches, je peine un peu plus lorsqu'il s'agit de porter.

En arrivant au col, nous découvrons une belle piste qui redescend sur Arvieux, ainsi qu'un parking, garni de quelques voitures qui nous explique la présence de si nombreux campeurs du côté des chalets de Furfande. L'existence de la piste nous fait renoncer à notre projet initial de descente par le col de la Lauze. Nous pourrions même plonger immédiatement sur Arvieux.

Mais la nuit approche, et le refuge de Furfande, à nos pieds, n'est pas bien loin. Et nous irons quand même faire le col de la Lauze, en cul de sac, demain matin.

20 Septembre 1987 - Refuge de Furfande. Une fois n'est pas coutume, je regrette que le col de la Lauze ne soit pas plus haut. Car il nous faudra remonter tout ce que nous sommes en train de descendre, en cyclant parfois, bien que ce soit un peu acrobatique.

Le sentier du col de Furfande est nettement plus raide en montée qu'hier soir à la descente. Heureusement, nos sacs ont été fortement allégés par nos casses-croûte successifs depuis hier.

Nous devons donc nous ravitailler à Arvieux, après être redescendu de près de mille mètres, par une piste parfois bien raide, pour le piètre descendeur que je suis.

On retrouve alors avec plaisir le bitume de cette bonne vieille route de l'Izoard. Pas pour longtemps, puisque nous obliquons à gauche à Brunissard, en direction des chalets de l'Eychaillon. Dans la montée, un bien curieux pré, sorte de terrain de foot triangulaire, offre une note de vert et de fraîcheur, contrastant avec les pierriers environnants. Dernier détour, en vue des chalets de Clapeyto, pour ajouter à notre liste un nouveau Collet, qui s'avère un superbe coin pique-nique. Dernière difficulté du parcours, la montée vers le col des Ayes nous réserve un nouveau point de vue sur le Queyras, avec cette fois-ci le Viso en point de mire. On en profite pour repérer les cols qui pourraient faire l'objet d'une prochaine balade.

Brûlant mes dernières cartouches dans l'ascension, je parviens enfin à distancer quelque peu mon petit camarade. Il est vrai que je serai beaucoup moins fringant sur le parcours routier final qui nous ramènera de Villard-Saint-Pancrace à Saint-Crépin.

Une fois n'est pas coutume, l'étape se termine à 18 heures alors qu'il fait encore grand jour !

(...)